

# John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>:

★ ADAMS ★

202.4

v.3







Digitized by the Internet Archive  
in 2009







# MÉMOIRES

*S U R*

LA DERNIERE GUERRE

*D E*

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

TOME TROISIEME.

MEMORANDUM

1893

IN THE MATTER OF

THE ESTATE OF

JOHN T. BROWN

1023

# MÉMOIRES

SUR

## LA DERNIERE GUERRE

DE

### L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

ENTRE

#### LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

Suivis d'Observations, dont plusieurs sont relatives au théâtre actuel de la guerre, & de nouveaux détails sur les mœurs & les usages des Sauvages, avec des cartes topographiques.

Par M. POUCHOT, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, ancien Capitaine au Régiment de Béarn, Commandant des forts de Niagara & de Lévis, en Canada.

TOME TROISIEME.



YVERDON.

---

M. DCC. LXXXI.

C

# A V I S.

**L**A carte que M. Pouchot avoit levée, étant trop étendue, nous avons été obligés de la faire réduire, afin qu'elle soit relative à la forme dans laquelle ses mémoires sont imprimés. Quoique celle que nous offrons au public n'ait pu conserver les mêmes développemens, elle renferme néanmoins les mêmes détails, & mérite une attention particulière. D'ailleurs les observations topographiques suppléent en quelque sorte à cette réduction inévitable.

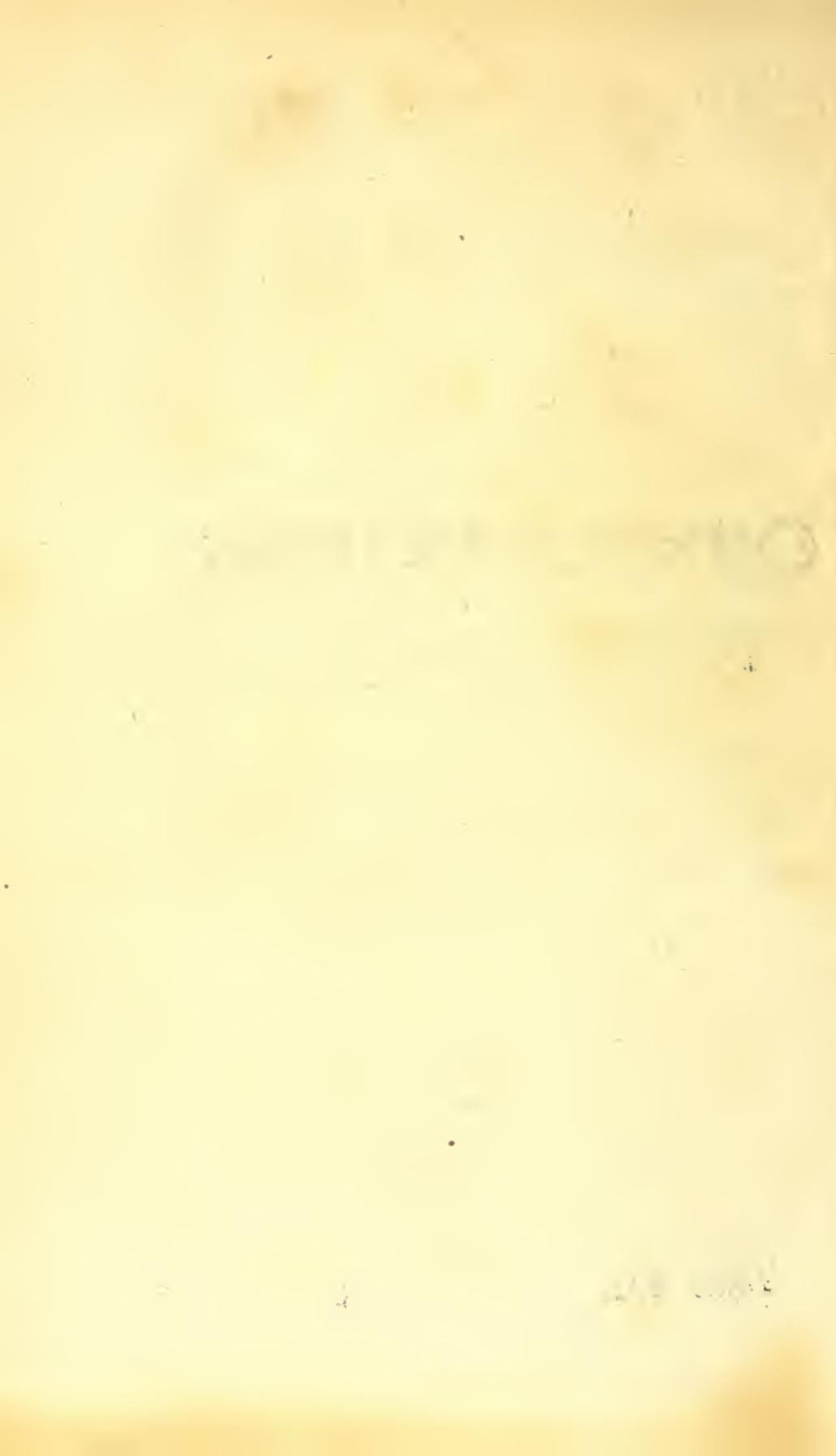
\* ADAMS 202.4

11.3

OBSERVATIONS  
TOPOGRAPHIQUES.

*Tome III.*

A





## AVERTISSEMENT.

*M. Pouchot n'avoit rien oublié, pour connoître la topographie de l'Amérique Septentrionale. Nous avons trouvé dans ses papiers, une description générale de ce continent, à la vérité, imparfaite sur plusieurs points, mais achevée & d'une rare exactitude, à l'égard des pays qui ont été le théâtre de la dernière guerre. Il avoit extrait de cette partie de son ouvrage, les observations qu'on va lire & qui servent proprement d'explication à sa carte. Le soin particulier qu'il avoit eu de les rédiger, prouve que la description dont nous avons parlé, en étoit simplement les matériaux; c'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir la publier.*

#### 4 A V E R T I S S E M E N T .

*Nous ne dissimulerons cependant pas que , dans cette même description , on ne trouve des détails qui ne se lisent point dans les observations uniquement consacrées à nous faire connoître les principales communications du Canada avec les colonies angloises , & à servir d'instruction aux militaires qui pourroient un jour être employes dans cette contrée. L'auteur n'ayant écrit que sur les rapports d'autrui , tout ce qui concerne les parties septentrionales & orientales du Canada , on peut moins compter sur son récit ; ainsi nous avons pu le supprimer , sans nuire à sa réputation. D'ailleurs il avoue lui-même que l'étendue & la forme des lacs Huron , Michigan & Supérieur , ne sont point connues , & qu'à peine a - t - on de foibles notions des pays situés au Nord & à l'O. N. O. de ces derniers , qui sont habités par les Assi-*

niboels, les Monsonis & les Cris-  
tinaux.

MM. de la Vranderie, officiers  
canadiens, pénétrèrent dans ces pays,  
il y a environ quarante-deux ans.  
Ils parvinrent jusqu'à 300 lieues à  
l'Ouest du lac Supérieur, & dé-  
couvrirent plusieurs nouveaux lacs  
qui se communiquoient. Peut-être  
seroient-ils arrivés jusqu'à la mer  
du Sud, sans les obstacles qui s'op-  
posent toujours à de pareilles ten-  
tatives, les seules néanmoins dont  
il soit possible de tirer des lumières.  
Ces principales difficultés sont, 1°.  
le défaut de vivres & de ressour-  
ces pour les approvisionnemens de  
toute espece; 2°. l'impossibilité de  
se faire entendre aux naturels du  
pays, dont la langue devient à un  
certain éloignement inintelligible  
aux Sauvages même qui servent de  
guides; 3°. le désintéressement si rare  
à trouver dans les personnes char-

## 6 A V E R T I S S E M E N T .

*gées de semblables entreprises , la plupart , dès qu'ils ont rempli leurs canots de pelleteries , si abondantes dans ces contrées , ne pensant plus qu'à s'en retourner ; 4°. Les rapports infideles ou énigmatiques des Sauvages , qui cherchent souvent à tromper & à égarer les voyageurs , afin de les faire périr & de piller ensuite leurs effets.*

*Il faut sans doute espérer que ces obstacles s'évanouiront , ou diminueront , à mesure que l'Amérique Septentrionale se peuplera , & que les relations entre les différentes parties du Nord deviendront alors plus nécessaires. Cette révolution sera l'ouvrage de la liberté , dont ce vaste continent ne tardera pas de jouir , si les vœux de toute l'Europe sont exaucés.*





# OBSERVATIONS TOPOGRAPHIQUES.

**L**Es différentes, positions où M. Pouchot, capitaine dans le régiment de Béarn, s'est trouvé & les voyages qu'il a été obligé de faire dans les principaux passages de communication, des possessions françoises aux possessions angloises en Amérique, l'ont déterminé à en donner les détails les plus exacts qu'il lui sera possible.

L'on y verra des parties inconnues, même aux Anglois, dans le pays des cinq nations iroquoises; & les travaux immenses qu'ils ont

été obligés de faire , pour parvenir jusques aux possessions françoises.

M. Pouchot ne s'est point attaché à détailler , dans la carte qu'il en a dressée , la partie habitée par les François en Canada , que l'on peut trouver dans d'autres cartes particulieres. Il n'a point aussi détaillé la partie habitée par les Anglois , qui se trouve bien dans les cartes de Mitchel , & sur-tout dans celle d'Evans , qui est la meilleure (a).

(a) La carte du Canada la moins défectueuse qui ait d'abord paru , est sans contredit celle de M. Delisle. Après lui, Pople , géographe anglois , en publia une en 20 feuilles , qui comprenoit toute l'Amérique Septentrionale. M. Bellin en a relevé toutes les erreurs. Voyez ses rem. *Hist. de la Nouvelle-France* , T. V. Quoiqu'il ait eu à sa disposition le dépôt de la marine , il n'en est pas lui-même exempt. On lui a reproché d'avoir trop compté

Il s'est seulement attaché à marquer le cours des principales rivières qui servent de communications aux frontières, & les principales places qui y servent d'entrepôts.

---

sur des observations douteuses & de vieilles cartes, & de n'avoir pas su profiter des découvertes des navigateurs étrangers. Les recherches de M. Danville ont été beaucoup plus exactes. Quoique ses cartes de l'Amérique Septentrionale ne foyent pas parfaites, elles méritent néanmoins beaucoup d'éloges. Il a rendu compte de son travail, dans une lettre adressée à M. Folkes, & insérée dans le *Mercur de Mars* 1751. p. 150. On ne peut refuser à M. Gréen le mérite de la discussion, dans sa carte de l'Amérique, qu'il publia en 1753. Son compatriote, M. Mitchel, n'a fait presque que copier ses prédécesseurs, dans les huit feuilles qu'il mit au jour, en 1755. M. Evans avoit commencé avant lui ses excellentes cartes, par celle de la Pensilvanie & du Nouveau Jersey, dont la publication remonte à l'année 1749.

Le Canada, quoique d'une étendue très-considérable, a très-peu de communication avec les colonies angloises, soit par l'éloignement des pays habités, soit à cause des contrées remplies de montagnes qui s'y rencontrent.

Après les recherches les plus exactes, M. Pouchot n'a reconnu que cinq principales communications, dont il donnera des descriptions particulières.

1°. De la frontière du Canada, par le lac Champlain.

2°. Du fleuve St. Laurent, depuis Mont-Réal jusqu'à Chouegen.

3°. De la rivière de Chouegen aux possessions angloises.

4°. Du lac Ontario aux frontières angloises, par la rivière de Casconchiagon.

5°. De Niagara à l'Ohio, & de l'Ohio en Pensilvanie & en Virginie.

Avant que d'entrer dans tous

ces détails, nous croyons devoir parler du fleuve St. Laurent, depuis son embouchure dans le Golphe de ce nom, jusques à Québec; mais en peu de mots, parce que cette partie du fleuve regarde plutôt la marine, que les opérations de terre.

A l'entrée du fleuve St. Laurent, à trois lieues au S. du cap des Roziers, on trouve la baye de Gaspé. Elle a près de deux lieues d'ouverture, & s'apperçoit de loin, à cause des terres blanches coupées en écors, qui sont entre son entrée & le cap des Roziers. L'on peut approcher sans crainte le rivage de l'entrée au N. où est un petit rocher, appelé *Fourillon*, qui de loin semble un bateau à la voile, la marée portant hors de la côte.

Dans la partie du S. dont la pointe s'avance davantage dans la

mer, & dont les terres sont plus basses, il y a des roches sous l'eau, à demi-lieue de l'entrée, qui sont dangereuses, lorsqu'on ne les connoît pas.

L'on mouille toujours dans le N. à trois quarts de lieue dans la baye, par les 55 brasses d'eau, à la portée du fusil de terre. La tenue n'est pas trop bonne, parce que le fond est en penchant.

A 4 lieues dans l'intérieur que l'on nomme *Penouille*, le mouillage est très-bon, les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller par les 12 brasses à toucher terre. Il s'y trouve un plateau très-propre à y bâtir une bonne fortification.

La sortie de cette baye est assez difficile, parce qu'il faut attendre des vents de terre assez fraix, sans quoi la sortie est dangereuse, à cause des courants, qui font dériver

sur les roches dont il est parlé ci - dessus.

Lorsque l'on est sorti de la baie, & que l'on veut entrer dans le fleuve St. Laurent, on peut sans crainte suivre la côte à la portée de la carabine pour tourner le cap des Roziers. Quoique l'on dise qu'il y a des batures dans cette partie, l'on n'en a point apperçu, malgré que l'on ait louvoyé dans toute cette partie, bien près des terres, toute une journée.

Les bâtimens qui hyvernent dans cette baie, peuvent difficilement remonter le fleuve St. Laurent, avant ceux qui partent de bonne heure d'Europe, parce que les vents de N. E. qui sont très-fréquents dans le printems, sont contraires pour sortir de cette baie, & y jettent les glaces qui débouchent de ce fleuve.

La navigation du fleuve St. Lau-

rent, quoique belle en elle-même, est cependant difficile, lorsque les vents font dans la partie du N. E. (le plus favorable pour remonter ce fleuve). La brume y est très-forte.

Il n'y a presque point de mouillages dans la partie du S. qui est la côte la plus saine. Il faut arriver à St. Barnabé ou au Bic, pour mouiller.

Il est très-probable qu'il y a dans la partie du N, quantité de bons mouillages & des beaux ports; mais cette côte nous étant connue très-imparfaitement, nous n'en avons guere que des fondes données au hasard, & très-imparfaites. On donnera, pour exemple, le goufre que l'on craignoit comme Caribde; les Anglois y ont mouillé: à la traverse que l'on donnoit comme presque impassable, les Anglois ont trouvé 900 toises de pas-

se ; & des bâtimens de 100 piéces de canon y ont passé le passage au N. de l'isle d'Orleans, où les plus fortes fré-gates ont passé, & de très-gros bâtimens marchands sont montés jusques au rapide sous Mont - Réal. Cela suffit pour faire juger combien les côtes de ce fleuve sont mal reconnues , puisque les fautes ci-dessus sont dans des endroits les plus fréquentés.

M. Pouchot a remarqué que l'isle aux Coudres est de bonne défense pour empêcher les bâtimens de monter , en plaçant des batteries aux éboulemens qui sont vis-à-vis la passe la plus étroite.

En construisant aussi des batteries de gros canons au cap Tourmente, cet endroit seroit le seul capable d'arrêter des vaisseaux. Le courant les oblige d'en passer très-proche. Ils ne sauroient néanmoins s'y arrêter, à cause de ce même

courant, soit que la marée monte, soit qu'elle descende, pour battre cet endroit. Ils seroient très- endommagés à leur passage. Ce poste, par sa position, peut être rendu fort respectable, étant sur un rocher vif & très-peu abordable dans ses alentours.

La position de Québec est très-bonne; elle ressemble à celle de Namur. Elle est même meilleure; mais les fortifications ont été mal dessinées, relativement à cette position. Elle n'a aucun commandement qui la gêne.

Les habitations françoises commencent à Cap-Mouraska, sans interruption jusques à Québec. Il y a trois lieues d'un village à l'autre, prises du milieu d'un village au milieu de l'autre. Aucun village en Canada n'est de défense, toutes les maisons étant éloignées l'une de l'autre de deux arpents.

C'est tout ce que l'on dira de l'intérieur du pays, pour s'attacher aux pays moins connus & aux frontieres.

---

## C H A P I T R E I.

*De la frontiere par le lac Champlain.*

**I**L y a deux communications des habitations du Canada au lac Champlain; l'une par la riviere Forel, qui est son écoulement dans le fleuve St. Laurent; & l'autre, après avoir traversé le fleuve St. Laurent, de Mont-Réal à la Prairie, allant par terre de la Prairie à Chambly ou à St. Jean. Le fleuve St. Laurent a trois lieues de largeur de Mont-Réal à la Prairie, village situé vis-à-vis

Mont-Réal. De la Prairie à St. Jean il y a trois lieues.

A trois quarts de lieue de ce village, on passe une petite rivière encaissée de près de 20 pieds, & au sortir de là on entre dans des prairies noyées, que l'on nomme *Savannes*, d'une lieue de largeur dans cet endroit. On s'y enfonce jusqu'au genou dans l'eau & dans la boue. Au dessous, le fond en est bon. Le reste du chemin jusques à St. Jean est à travers des bois remplis de sources, qui rendent le chemin presque impraticable, si on ne le tient pas réparé.

Cette Savanne se vuideroit à peu de frais, si on donnoit un écoulement à ces eaux dans la rivière de Sainte Thérèse, & dans celle de Sorel. Le chemin du bois s'écouleroit de même par cette opération.

Il y a trente lieues de Mont-

Réal à St. Jean, par eau. L'on descend le fleuve St. Laurent, 15 lieues, pour arriver à Sorel, où est l'embouchure de la riviere de ce nom. Elle est aussi grande que la Saone auprès de Lyon, & plus profonde, lorsque les eaux sont hautes, dans le printems. Le courant en est rapide. Les barques venant du fleuve St. Laurent, remontent jusques dans le bassin de Chambly. La direction générale de son cours est N. N. O. & ses sinuosités sont de  $\frac{1}{4}$  de lieue, ou de  $\frac{1}{2}$  lieue de longueur. Elle forme un coude considérable à 4 lieues de Chambly, où elle court un peu plus au N. E. Dans sa grande courbure est son plus grand courant. Au dessus de Chambly est un rapide de deux lieues. Sur-tout jusques au petit village de Sainte Therese, la riviere est fort plate, remplie de gros cailloux. Il faut y être

bien guidé, pour ne pas échouer son bateau. Au dessus de Sainte Therese, on la remonte à la perche, jusques auprès de St. Jean, les bateaux vuides. Le portage est de trois lieues, de St. Jean à Chambly. Depuis St. Jean jusques au lac, la riviere est beaucoup plus large, fort douce, & profonde à pouvoir porter d'assez gros bâtimens.

Les terres des environs de cette riviere sont très-bonnes. Celles au dessus de St. Jean le feroient aussi, si elles étoient cultivées. C'est un pays bas, rempli de sources, qui se noye dans les grandes eaux; une partie l'est même presque toute l'année. Ces sources font que cette riviere gele difficilement, & les glaces en sont toujours mauvaises.

A cinq lieues au dessus de St. Jean, on trouve l'Isle aux Noix, que les François ont retranchée en 1759. La riviere autour de cette

isle est d'une portée de fusil de large , tout alentour. Les terres & les bois des environs sont noyés , au moins deux pieds , lorsque les eaux sont basses. On avoit fermé la riviere par une estacade défendue par le retranchement de l'isle. C'est le seul poste capable de couvrir la colonie , dès que l'ennemi est maître de St. Frédéric. Il ne peut tourner ce poste par aucun endroit ni y mener de l'artillerie par terre. M. Pouchot , en descendant de Carillon , en 1758 , en avoit désigné la position à M. le chevalier de Lévis. Elle peut contenir deux à trois mille hommes , dans un cas de nécessité.

Une lieue au dessus on trouve quelques isles remplies de joncs ; mais la passe est toujours belle pour des barques. La Prairie à Boyleau , & la pointe au Moulin Foucaut , sont les seuls endroits

secs à pouvoir former des camps avantageux.

Lorsqu'on veut entrer dans le lac Champlain en bateau, l'on prend la droite pour gagner la pointe au Fer, & de là à la pointe Skenoncton, d'où l'on fait la traverse aux isles Valcourt. L'on peut suivre la côte de l'Ouest; mais elle fait une grande sinuosité, qui fait perdre plus de deux lieues.

Un peu au dessus des isles Valcourt, dans cette côte, est la riviere au Sable. On peut mettre à terre par-tout dans la premiere isle Valcourt; dans la seconde, il y a plusieurs bons ports du côté du large très-à l'abri. Dans ces différentes cales, on mettroit plus de 200 bateaux. Le reste des côtes de cette isle sont des rochers escarpés.

A 4 lieues plus haut, est une espece de cap de rocher, où il y a une petite anse pour deux ou

trois bateaux, en cas de mauvais tems.

Vis-à-vis est l'isle au Chapon. Il y a un petit crochet de terre, du côté du cap ci-dessus, fort commode pour mettre à terre, & y tenir les bateaux à l'abri. Le reste du tour de cette isle n'est que des gros cailloux. On y peut cependant atterrir en se mettant à l'abri du vent.

Le cap dont je viens de parler termine les montagnes dans cette partie la plus avancée.

De l'isle au Chapon, on va à la pointe des isles des Quatre-Vents, & s'il fait beau, on fait la traverse sur ces isles. En 1759, le général Amherst, voulant faire une attaque à l'Isle aux Noix, vint avec un détachement de 5 à 6 mille hommes camper à cette pointe; il y fut pris d'un coup de vent du N. O. qui l'y retint cinq à six jours,

& y perdit une douzaine de bateaux. La mauvaise saison qui commença alors, l'obligea de s'en retourner.

On peut camper auprès d'une rivière qui est dans le fond de l'ance, auprès du rocher Fendu, dans le S. Cette rivière prend sa source auprès du lac St. Sacrement. Des partis ennemis ont quelquefois pris cette route, pour se porter sur le lac Champlain.

Depuis le rocher Fendu, le lac ressemble à une rivière, & le contour des montagnes forme un joli bassin jusques à St. Frédéric. Le côté de l'O. est fort montagneux; l'inspection de la carte désignera mieux la figure du pays, que les descriptions. Il y a dans la partie de l'E. plusieurs bonnes ances pour camper.

On suit rarement la côte de l'E. du lac, soit en montant ou en descendant;

descendant ; l'on doit même observer en descendant de tenir la gauche, ou le côté O. sans quoi l'on courroit risque de s'égarer dans la baye de Missiskouit. Les bords du lac Champlain sont des grandes plaines qui ne sont point habitées. Les terrés y sont très-bonnes à cultiver, & les bois fort beaux & propres aux constructions de marine.

Avant la guerre les environs de St. Frédéric étoient habités. Ce fort, bâti dans une presqu'Isle, comme on le peut voir dans la carte, étoit une redoute en maçonnerie, à laquelle on avoit ajouté une enceinte en pierre, sans terrassement. Le mur de l'enceinte avoit au plus deux pieds d'épaisseur. M. de Bouamaque fit sauter ce fort en 1759, en se retirant de Carillon à l'Isle aux Noix.

Les Anglois y ont fait un fort

considérable sur l'emplacement où étoit un moulin à vent. C'est un pentagone d'environ 80 à 100 toises du côté extérieur, tout bâti en bois. Les pièces du revêtement extérieur ont trois pieds d'équarrissage, liées par des corps morts, & l'entre-deux rempli de terre battue & un bon fossé.

Ils ont fait sur les petits rochers qui sont aux environs, des redoutes, ou blachouses, suivant le système du Maréchal de Saxe. Ces rochers forment une espèce d'enceinte autour de la place. Le plus haut peut avoir 30 pieds d'élevation; les revers tombent en glacis, du côté de la campagne, avec très-peu de terre.

L'intervalle depuis la baie jusques à la rivière, est fermé avec des blachouses, à 100 toises l'une de l'autre, & un retranchement en bois entre deux. Ce poste est bien plus avantageusement situé pour

les Anglois que pour la colonie françoise, par la difficulté qu'il y auroit de mettre à terre des troupes pour l'attaquer.

Deux lieues au dessus de St. Frédéric, & du même côté, est la riviere à la Barbue. Cette riviere est fond de sable; sa profondeur est de 4 pieds dans les basses eaux, & dans le printemps au moins de 7. Son lit est tout couvert de joncs & embarrassé d'osiers très-fourrés. Il n'y a qu'un chenal très-étroit, qui soit découvert. La largeur de la riviere est de plus de la portée du fusil. Le bord, du côté de St. Frédéric, est élevé sur l'eau de plus de 40 pieds. Le terrain en est uni, les bois sont francs & assez clairs.

En remontant une lieue cette riviere, du même côté, on rencontre une montagne fort haute, & fort roide. Le cours de cette riviere est tout dans ces montagnes

impraticables pour une armée. Son cours est de 7 à 8 lieues.

Le côté opposé est une langue de terre. Les montagnes viennent y aboutir. On n'y sauroit camper un corps un peu considérable.

La riviere de Carillon, dans cet endroit, n'a pas plus de la portée du fusil de large. C'est l'endroit le plus étroit de cette riviere, depuis Carillon jusques à St. Frédéric. Ce poste ne peut être tourné, & couvre St. Frédéric. Par ses derrieres, il a sa communication par terre avec ce fort. Il y a une anse, ou baye, qui y aboutit, venant de St. Frédéric, par où les bateaux peuvent y arriver sans être vus.

Des batteries placées dans l'angle de l'embouchure que je viens de décrire, peuvent battre le cours de la riviere de Carillon jusques à la presqu'isle. Au dessus c'est la meilleure position qu'il y ait dans

tout le cours de cette riviere, pour empêcher le passage au lac Champlain. Des bâtimens assez gros remontent jusques à Carillon, & les bateaux vont jusques sous la Chutes.

Les Anglois ont fait un chemin par terre, depuis la Chutes jusques à St. Frédéric. On y pourroit mener du canon. Ils ont aussi fait un chemin depuis Carillon jusques au fort appelé n°. 4. situé dans la Connecticut. Il peut avoir 35 lieues de long, qu'ils font en 4 jours. Les milices qui ont rentré dans la Nouvelle-Angleterre de leur camp sous St. Frédéric, en 1759, ont pris cette route; & pendant l'été ils ont tiré par cette route les boeufs venant de ces provinces, pour le service de l'armée.

Le fort de Carillon (a) est

---

(a) En anglois *Ticonderoga*, & en sauvage *Teaonteaogen*.

un quarré de 45 toises de côté extérieur, construit en pieces sur pieces de 14 à 15 pouces d'équarrissage. Les parapets ont 12 pieds d'épaisseur remblayés en terre & cailloutage du déblai de la montagne. Une demi-lune sur la façade de l'arête du côteau ; un fossé de 5 à 6 toises de largeur, avec son chemin couvert, & un glacis sur le derriere du fort, à l'extrémité de la bute, sont les ouvrages extérieurs. Il y a encore une redoute, qui commande sur l'eau.

Ce fort est bâti sur un rocher vif escarpé presque par-tout. Le côté le plus susceptible d'attaque est commandé par la hauteur, où est construit le retranchement, éloigné de 400 toises. Auprès de la place, sur le front que j'ai décrit, il n'y a point de terre pour y ouvrir la tranchée, parce qu'on l'a enlevée pour former le glacis.

En occupant la hauteur du retranchement, & en ouvrant la tranchée dans le bas de la rivière, on pourroit former avec succès une attaque, y ayant de la terre pour se couvrir; & de la pointe au Diamant il est très-possible de battre avec de l'artillerie le fort. Ce poste défend aussi bien que Carillon, le passage de la baye & celui de la rivière de la Chutes; mais il ne peut empêcher de se rendre, à St. Frédéric par terre.

Vis-à-vis Carillon est la montagne du Serpent à Sonnette, d'où l'on peut encore battre Carillon avec de l'artillerie. A l'entrée de la baye, il y a un passage à pied assez difficile, dans la montagne du Serpent à Sonnette, qui communique avec le lac George ou St. Sacrement.

Les Anglois ont bâti un joli moulin à scie à la Chutes, & conf-

truit une blachouse à pouvoir contenir 100 hommes & 4 pieces de canon. Ils ont aussi racourci le chemin du portage de près d'un quart de lieue.

Le chemin est bon & peu susceptible de chicane; c'est un revers de montagne dont la pente est très-douce, borné d'un côté par la montagne du Serpent à Sonnette, & de l'autre par la riviere de la Chutes.

Avant que d'arriver à la Chutes, partant de Carillon, on rencontre un ravin qui regne sur presque tout le travers de la hauteur de cet isthme. Il est fort profond & fort escarpé du côté de Carillon. A la gauche il y a un mamelon (a) qui bat le passage de la Chutes; & sur la droite, le rideau

---

(a) C'est, je crois, le mont de l'Indépendance.

commande à une riviere , & à une anse de la riviere de Carillon.

C'est la meilleure position à occuper avec un corps d'armée ; l'on couvre Carillon , tout le cours de la riviere , & l'on ne peut y être vu de revers , comme dans les retranchements qui existent. Les Anglois ont abattu presque tous les bois dans cette partie , sur la route du portage , au pied de la montagne du Serpent à Sonnette , & sur le cap au Diamant.

En allant au lac George par la droite de la riviere au dessus de la Chutes , l'on trouve la riviere de Bernes , étroite , mais profonde & assez difficile à passer pour pouvoir être chicanée. En la remontant , on va gagner la coulée des Arbres Matachés.

Le lac George n'a guere plus d'une lieue & demie de largeur , sur une dixaine de longueur. Il est

entourré de montagnes fort escarpées, sur-tout celles de la gauche. En allant de Carillon au fort George, elles sont presque impassables aux gens même à pied. Celles de la droite, quoique fort mauvaises, sont passables. Le détachement, aux ordres de M. le chevalier de Lévis, y a passé pour aller investir le fort George en 1757.

Nous avons un camp d'observation, à l'entrée de ce lac, appelé *le camp de Contre-Cœur*. Il n'étoit pas bien situé, parce qu'il pouvoit être tourné par les Arbres Matachés & par le lac. C'est l'endroit où les Anglois ont mis pied à terre en 1758. Il n'étoit pas alors occupé.

La position auroit été meilleure, si elle eût été un peu plus en avant, au pied de la montagne Pelée. Un poste sur cette montagne auroit été avantageux. On

n'auroit pas pu être tourné par terre ; mais on couroit fort risque d'être dépassé par le lac , à moins d'y avoir des bâtimens supérieurs.

La pointe du Nord de la baye de Ganaouské , seroit une position fort bonne pour défendre le passage de ce lac. Le camp y est très-sûr & ne peut point être tourné. Le lac est fort étroit dans cette partie ; en occupant avec de l'artillerie les deux petites isles qui y sont tout proche , l'on peut bien croiser tout le lac.

La position du fort George, que nous avons pris & détruit en 1757, est dans une espece de col. Les Anglois avoient retranché les sommités, pour former un camp retranché , crainte d'être tournés par la baye, laquelle a un poste de défense, le rocher à la Reine.

Les Anglois ont commencé, en 1759, un fort quarré d'environ 80

toises du côté extérieur. Le bas du rempart à plus de 18 pieds d'épaisseur en maçonnerie. Le parapet est en pièces sur pièces, travaillées fort proprement, remplies de terre de douze pieds d'épaisseur. Il y avoit en 1759, au mois de Décembre, un bastion fini, tout casematé comme une redoute. Sans doute les autres sont projetés dans le même goût. Au dessous, pour protéger les ambarquements, il y a un autre fort quarré, beaucoup plus petit, que les Anglois ont bâti depuis la démolition de l'ancien. Il est fait de pièces sur pièces : dans le haut, une fraise qui est un peu penchée vers le bas, & une pièce de bois qui regne tout le tour & couvre le dessus du parapet, pour tenir lieu de créneaux. La position de l'ancien fort démoli est ponctuée dans la carte.

Le chemin du portage est fort

bon pour toutes fortes de voitures, quoique le pays soit assez montueux; ce qui le rend fort favorable aux embuscades des partis que nous y envoyions & qui passoient par la baye.

Vers le milieu du portage, où est la hutte, il y a un petit fort en pieux debout, pour servir d'entrepôt & favoriser les convois, lequel peut contenir 100 hommes. A une lieue & demie de ce fort, le chemin suit la riviere d'Hudson ou d'Orange. Sur la sommité des côteaux à une lieue & demie au delà, on trouve le fort que nous appellons *Lydius*, & les Anglois *Edouard*.

Ce fort est un quarré d'environ 40 à 42 toises de côté extérieur, dont un côté est sur le bord de la riviere. Le fossé a environ 5 toises de largeur, peu profond. Le rempart de la place est partie

en terre revêtu en saucissons, & l'autre partie en terre revêtu en piéces sur piéces. Le parapet est en coffres de bois remblayés en terre, avec une fraise au cordon du canon, dans les flancs & sur les pointes des bastions. Les embrasures étoient fermées avec des chevaux de frise. Un petit ruisseau coule tout le long de ces fortifications dans la partie inférieure de la place, qui est commandée tout le tour à la bonne portée du canon. On y a bâti des blachouses pour le couvrir, & cela forme ainsi un camp retranché. Dans l'isle, devant la place, est un mauvais retranchement aussi commandé de par-tout. Il y a quelques corps de casernes.

Ces blachouses dont nous venons de parler, sont des redoutes en bois contenant deux parties quarrées. (Les mieux faites sont celles de St. Frédéric). Elles ont un

fossé de 15 pieds de largeur. Les terres jetées en dehors sont mises en glacis. On fait une palissade oblique sur la crête. Le rez de chaussée, qui est crenelé, sert de corps de garde. Dans la partie supérieure, les angles du quarré répondent au milieu des faces du quarré de dessous; ce qui donne un octogone. Il y a ordinairement des embrasures de canons dans le haut, outre les creneaux.

Le pays autour du fort Edouard, quoique montagneux, seroit propre à être cultivé. Le paysage en est assez riant, se trouvant sur la sommité des terres.

La riviere n'est point navigable, une lieue au dessus de ce fort, à cause de sa rapidité; c'est où elle sort des grandes montagnes. Elle y a une bonne portée de fusil de largeur, & est profonde.

A un quart de lieue au dessous

du fort Edouard, on passe la rivière sur un pont de bois, & le chemin continue dans un pays bas & marécageux, pendant une lieue. Les deux autres lieues de là, jusques au fort Müller, l'on contourne le bas d'une côte dont on a coupé les terres pour y pratiquer le chemin. Ces terres mouvantes, à cause de la rivière, ont obligé de le couvrir de rondins, pour l'affermir. C'est un travail considérable.

Le fort Müller est un petit quartier à contenir 200 hommes, bâti partie en terre, partie en pieces sur pieces. Il paroît nouvellement construit, & n'étoit pas encore fini, lorsque M. Pouchot y passa. Il est dans un pays bas, marécageux & plein de boue. On joint la rivière à une portée de fusil de ce fort, & c'est là le commencement du chemin décrit ci-dessus.

On compte douze milles, du fort

Müller à Saratoga ou Sarasto. A une lieue & demie, avant d'arriver à ce fort, la riviere passe entre deux collines assez élevées (a), ce qui forme un bon poste. Les montagnes à droite & à gauche de cette vallée, sont fort élevées, & les eaux de la riviere y sont belles.

Saratoga est à l'extrémité d'une prairie, dans un recoude de la riviere. Il est bâti en terre, revêtu de saucissons, & peut contenir 300 hommes de garnison. Il y a un rideau, à une portée de canon du fort, qui le commande, c'est une pelouse, gravois & roches.

De Saratoga on suit toujours la riviere, dans des especes de prai-

---

(a) C'est par ce défilé, que l'infortuné Bourgoyne comptoit faire sa retraite; mais les Américains ayant paru à la tête, il fut obligé de signer, le 16 Octobre 1777, la capitulation que tout le monde connoît.

ries ou pacages. L'on rencontre deux chutes sur cette route, jusques à Stil-Warter. A la premiere, il y a des moulins à scie. On y construisoit des bateaux. On peut arriver tout près de la Chutes par eau, & au dessous on s'embarque tout de suite. Il en est de même de la seconde.

Stil - Water est un peu plus petit que Saratoga, & construit de même. Ce n'est qu'une grande redoute à étoile en terre, revetue en saucissons, avec un fossé de 18 pieds de largeur, fraisé. Ce fort est dans une prairie, & commandé à la portée du fusil par un rideau qui l'entourne, derriere lequel on pourroit placer 3 à 4 mille hommes, ce qui rend ce poste fort mauvais. C'est l'entrepôt des vivres & autres effets qui montent d'Albany, pour être transportés au fort George. L'on y vient de cette

ville par eau, dans des bateaux plats qui ressemblent à des bacs, & qui vont cependant à la voile.

La marée remonte jusques-ici. Les charrois depuis ce poste se font par terre, à cause des deux chutes, & quelques batures qui se trouvent dans le cours de la rivière. D'ailleurs elle est large, a un bon courant & de la profondeur.

L'entrepôt des voitures qui charrient les effets de Stil-Water au fort George, est un poste appelé Halfmund, ou la demi-lune. Il y avoit, en 1759, 400 charriots entretenus pour le service de l'armée, payés à 12 l. par jour, les hommes & les chevaux nourris, qu'ils fussent employés ou non.

Depuis le fort Edouard jusques à Stil-Water, la vallée est ferrée, les montagnes fort hautes, surtout du côté de la Connecticut, les penchans roides & cependant

susceptibles de culture. Il y a un chemin depuis le fort Edouard, qui communique dans la Connecticut & à Boston.

Les montagnes commencent à s'abaisser à Stil-Water, & le pays à y être cultivé. Halfmund est une mauvaise redoute, au bout d'une prairie, au confluent de la rivière de Mohack, qui forme un demi-cercle, ce qui lui a donné ce nom.

A l'extrémité de la prairie, qui peut avoir un quart de lieue, on monte une côte assez roide, à deux milles de laquelle on passe la rivière des Agniers ou de Mohack, dans un bac, demi-lieue au dessus de la chute de cette rivière. Sur la rive opposée au bac, étoit une redoute commencée en pièces sur pièces, pour couvrir ce passage contre nos partis. La chute de cette rivière est belle; elle à 75 pieds

de hauteur (a) presque à pied.

Le chemin, pendant deux lieues, contourne dans des côteaux, pour regagner le fond de la vallée d'Hudson. Cette partie est très-propre à favoriser des embuscades.

Dès qu'on arrive au pied de la descente, l'on suit toujours la rivière d'Hudson au pied des petits côteaux, qui sont assez roides. Ils sont plus élevés de l'autre côté de la rivière.

Presque au bout du faux-bourg d'Orange, l'on passe sur un pont, un ruisseau sur lequel il y a beaucoup de machines. Albany, ou Orange, est bâti sur le penchant d'une colline qui aboutit sur la rivière d'Hudson, autrement appelée Albany ou Orange. Elle a la forme d'un triangle dont la base

---

(a) Et non pas 50, comme M. de Buffon l'a cru. *Hist. nat.* T. II. p. 89.

est un beau quai le long de la rivière, avec des jetées, ce qui forme un joli port. Les barques, fenaux & goelettes, montent de la mer à Albany, où il se fait un bon commerce.

Au sommet du triangle est une citadelle revêtue en pierre; c'est un quarré de 40 toises de côté extérieur, avec un simple fossé d'environ 20 pieds de largeur, sans glacis. Elle est commandée, & l'on peut en approcher du côté du S. par des cavités, jusques à la portée du pistolet.

Il y a à côté de la ville un très-bel hôpital, bâti en bois par le général Loudon, où l'on pourroit loger environ 1500 malades. Les rues d'Albany sont belles, larges, bien percées & bien alignées, mais sans pavé, ce qui les rend boueuses. Les maisons sont proprement bâties à la flamande. Cette ville peut

contenir cinq à six mille ames ; presque tous Hollandois d'origine ou Flamans.

Du côté du nord de la ville, il y a un ravin profond qui prend naissance près de la citadelle. On l'est fortifié sur ses bords par un bon fossé & une palissade. Le reste de la place est entourré de gros pieux debout, de près d'un pied de diametre, & de 15 à 16 pieds de haut. Malgré tout cela cette place n'est point à l'abri d'un coup de main : de l'autre côté de la riviere, il y a un chemin qui est assez bon. Il communique d'Orange à la Connecticut & à Boston.

La riviere d'Hudson a un bon quart de lieue de largeur, qu'elle conserve jusques au delà des montagnes d'Issenglafs. Elle a un courant doux, & une bonne profondeur, sans presque aucune bature. Il n'y a peut-être point de navi-

gation plus sûre ; aussi les bâtimens qui montent de la Nouvelle-Yorck à Albany, n'ont ordinairement que trois hommes d'équipage. Il y a presque par-tout bon fond pour mouiller dans l'E. ou l'O. L'on choisit suivant les vents.

Les rives de chaque côté sont élevées, & forment une chaîne de côteaux couverts d'assez mauvaises terres. Les habitations sont séparées les unes des autres, d'environ trois quarts de lieue. Hormis quelques maisons de quelques particuliers aisés, le pays a un air pauvre & désert, comme les mauvais pays dans nos montagnes d'Europe.

On trouve quelques embouchures de riviere dans le cours de ce fleuve, qui ne paroissent pas navigables, & quelques mauvais villages. L'on dit l'intérieur des terres, le long de ces rivieres, mieux habité,

habité, sur-tout le long de la riviere Sopus. Le pays ne promet cependant rien de beau, étant fort montueux & rempli de gros cailloux ou roches détachées.

A six lieues au dessous d'Albany, on trouve deux isles qui forment tellement des batures sur tout le travers de la riviere, que les bâtimens chargés ne peuvent passer qu'en pleine marée. Il y a deux passages, l'un allant droit sur l'isle de la gauche, & la contournant tout court, c'est le plus mauvais passage; l'autre entre l'isle de la droite & la terre de l'Ouest, où est un village. L'on va droit sur ce village, retournant sur l'isle qu'ensuite l'on cotoye.

Quoique cette navigation soit très-fréquentée, il y échoue cependant souvent des bâtimens, mais sans danger, sur de la vase. On l'appelle la bature du Diable.

C'est la seule difficulté remarquable que l'on rencontre dans cette navigation, dont une curiosité est de voir une quantité prodigieuse d'étourgeons qui sautent perpétuellement hors de l'eau pendant l'été.

A douze lieues au dessous de ce passage, on voit sur la droite un groupe de grandes montagnes, appelées Kaatshills, qui s'étendent bien avant dans le haut de la Pensilvanie. Ce sont les plus hautes de ces contrées, & ne le cèdent point à nos Alpes, excepté qu'elles ne conservent pas de la neige l'été. Elles sont fort roides, & de simples rochers couverts de bois.

A une quinzaine de lieues au delà, l'on entre dans des montagnes, appelées Isinglas, qui sans être bien élevées sont roides presque à pic dans la rivière; ce sont généralement des chaînes de rochers couverts d'assez mauvais bois,

dont on fait un grand commerce à la Nouvelle-Yorck.

On contourne dans les sinuosités de ces montagnes l'espace de 4 lieues. Il y a cependant des mouillages dans quelques racros, pour se mettre à l'abri. Si on ne les attrapoit pas, on seroit en danger dans des gros tems. La riviere conserve toujours à-peu-près la même largeur. Le courant est assez fort, ce qui fait que l'on n'y navigue qu'avec les marées, qui y montent & descendent assez rapidement. On mouille, lorsque la marée n'est pas favorable, ainsi que dans tous le cours de cette navigation, à moins d'avoir un bon vent qui fasse refouler le courant. Il se forme là une séparation de pays, que l'on pourroit appeller les pays d'en haut & d'en bas. Il y auroit de fort bons postes, pour couper la communication avec les

pays bas & la mer. Il y a sur-tout à l'entrée de cette gorge une petite isle, qui barre bien la riviere & n'est point commandée par les terres.

A la sortie des montagnes, à la gauche, la riviere forme une petite baye, que l'on prendroit facilement pour le chenal de la riviere en remontant, à juger de son entrée dans les rochers. A la sortie, sur la droite, le pays offre deux ou trois lieues d'écors fort élevés.

Le pays ne s'ouvre pas moins agréablement à la sortie de ce détroit, & ne paroît qu'une belle pleine avec un paysage fort riant, bien cultivé, & couvert de maisons bien bâties. La riviere a presque toujours une lieue de largeur, depuis cette sortie jusques à la Nouvelle-Yorck.

Cette chaîne de montagnes que l'on vient de décrire, court E. & O. tout le long des provinces an-

gloises, à-peu-près à la même distance de la mer ; elle empêche les autres rivières de ces contrées de communiquer de la mer avec l'intérieur du continent, comme on le verra ci-après.

La seule rivière d'Hudson procure une navigation avantageuse avec l'intérieur des terres. Où finit la marée dans cette rivière, l'on trouve sur les montagnes au dessus les sources de la Delaware & de la Susquehana (a).

Le cours de cette rivière forme sans contredit la plus belle entrée de cette partie du continent de l'Amérique, nommée *Canada*, qui pourroit communiquer par là toute l'année avec l'Europe ; ce que l'on ne peut pas faire par le fleuve St.

---

(a) Observation importante, pour juger de l'élevation & de la pente des terres du continent de l'Amérique Septentrionale.

Laurent. Par le moyen de la riviere des Agniers , vous vous trouvez fans aucune difficulté considérable au milieu des terres & des lacs.

La province de la Nouvelle-Yorck contient , tout le cours de la riviere d'Hudson , vingt milles de chaque côté de ce fleuve , tout le cours de la riviere des Mohacks, ou des Agniers , & la Longue-Isle ou Long-Island. La Nouvelle-Yorck , ou New-Yorck , ou la Menade , est une fort jolie ville , dans une espece d'isle formée par un petit bras de la riviere d'Hudson , qui tombe dans le bras de mer qui sépare la Longue-Isle de la Terre Ferme. Les rues de cette ville sont fort larges , toutes pavées , quelques-unes garnies d'allées d'arbres ; les maisons sont bâties à l'hollandoise , beaucoup en bois , & de jolie construction : elle est riante & fort commerçante ; tout le monde y a

un air aisé. Elle peut avoir 15 à 18 mille ames.

Le grand port, qui est du côté qui regarde la Longue-Isle, est toujours plein de bâtimens marchands qui partent & arrivent continuellement ; il y en a ordinairement 250 à 300 dans le port. Il ne peut pas y mouiller des vaisseaux de plus de 30 pieces de canon. Il y a un peu plus de fond, du côté de la riviere d'Hudson. Le port de ce côté est cependant beaucoup moins fréquenté, parce que l'on n'y est pas à l'abri des vents de S. Les batures que l'on rencontre depuis Sandy-Houc empêchent sans doute des bâtimens d'une plus grande force de remonter cette riviere.

Il y a à New-Yorck des pilotes côtiers, entretenus pour conduire les navires depuis la passe de Sandy-Houc (a) jusques à New-Yorck,

---

(a) L'ortographe de ce nom est ici

qui font payés assez chèrement. On a fait le long des quais de cette ville des petits éperons pour servir de loge aux bâtimens qui mouillent tout à fait à terre, & on les décharge avec des planches ou ponts volants.

Cette ville n'est point fortifiée (a). Elle a seulement une citadelle sur la pointe de la terre des deux passes. C'est un quarré d'environ soixante toises de côté extérieur, revêtu en bonne maçonnerie, sans fossés ni chemin couvert. Elle est bien munie de canons.

Au front qui est sur la pointe de la terre, on a construit sur des

---

selon la prononciation. *Sandy-Hock* signifie proprement *un crochet de sable*; ce qui est relatif à la figure de cette pointe de terre.

(a) On doit toujours se rappeler que l'auteur parle de l'état de ces contrées, tel qu'il étoit dans la dernière guerre.

crans de rochers un mur de 12 pieds d'épaisseur, qui forme un retranchement, & une espece de fausse braye à la citadelle, dans laquelle il y a 90 pieces de canon en batterie, depuis 12 jusques à 24 livres de balles. Les plate-formes sont toutes en grandes pierres plates. Ces pieces sont toutes montées sur des affûts marins. Elles battent bien l'entrée du bras de mer & une petite isle qui sert de lazaret pour la quarantaine.

Les bâtimens pourroient remonter la riviere, en rangeant un peu la côte de l'O. & l'on pourroit venir débarquer au dessus de la ville, qui n'est fermée du côté de terre que par des pieux debout, comme Orange. Cette place est susceptible d'être très-bien fortifiée, n'ayant qu'un front sur la terre, qui est même avantageux. Il donne naturellement des feux croisés

sur des bas-fonds qui se trouvent en avant, & ses côtés étant élevés commandent sur la riviere de 30 à 40 pieds.

Les vaisseaux de guerre ne viennent qu'à Sandy-Houc (a), situé à dix ou douze lieues au dessous de New-Yorck. Le mouillage y est très-bon, à l'abri des vents de S. par des petites montagnes qui forment un cap. Il se trouve là une grande bature, qui s'étend assez au large dans la mer. Elle vient de la Longue-Isle, & oblige les bâtimens en entrant pour gagner ce mouillage, à des précautions, aussi bien qu'en sortant.

En venant de la mer, on porte le Cap droit sur ces petites montagnes; après quoi l'on arrive sur

---

(a) L'amiral Howe a montré, en 1778, qu'ils pouvoient mouiller beaucoup plus avant,

la pointe de sable, que l'on rase à la portée du fusil, toujours la sonde à la main. Dès que l'on a passé cette pointe, il y a toujours bon fond.

Quand on veut monter la rivière pour gagner l'Isle des Etats, il y a aussi quelques détours à prendre; il faut ranger un peu la côte de la Gersey, suivre celle du N. E. de l'isle, & de là l'on tient le milieu de la rivière jusques à la hauteur du bras de mer, ou de la citadelle: ensuite on entre dans ce bras de mer, qui est le port. En venant du Rhode - Island à la Nouvelle - Yorck par ce bras, l'on trouve un petit détroit, appelé *Heltgat*, que l'on ne peut passer qu'en pleine marée, à cause des courants & des tourbillons qui s'y forment & qui jettent sur des rochers. Il est à trois lieues au dessus de la Nouvelle - Yorck.

Au dessus de l'Isle des Etats, il se

trouve une petite isle où il y a une maison de campagne. On y pourroit former un dépôt.

Le pays à l'E. d'Yorck, en allant dans la Connecticut, est rempli de monticules. Tout y est bien cultivé. Je n'entrerai dans aucun détail sur ces contrées. Je dirai seulement qu'elles sont toutes généralement divisées en comtés ou schires, que les habitations sont toutes éparfes : chacune est de 300 arpents de terres ; elles confinent les unes aux autres, en tout sens. Les villes, ou chefs-lieux de chaque comté, sont des amas de quelques maisons, sans avoir rien de considérable.

Lorsque le gouvernement de chaque province leve des milices, elles ne sont sur pied que six mois. Ils ne donnent les lettres aux officiers que pour ce tems, ce qui ne leur donne pas une grande confi-

dération parmi eux. Souvent tel a été officier une campagne, qui y retourne soldat la suivante, ensuite il redevient officier, &c.

Tout le peuple de ce pays est classé en compagnies de 100 hommes. Lorsque l'on forme des bataillons, on les compose d'un certain nombre d'hommes de ces compagnies. Chaque habitant peut mettre un milicien à sa place, qu'il loue pour les six mois de campagne, depuis Mai jusques au 1<sup>er</sup>. Novembre. Des habitans ont donné jusques à 80 piastras à leurs représentans. Quelques-uns ont assuré à M. Pouchot d'avoir reçu jusques à 12 & 1500 livres. Les milices sont presque toutes composées de gens loués dans ce goût.

On pourra juger de la population de ces pays, par le détail suivant. Pendant la guerre contre le Canada, on a levé 12 hommes par

compagnies. La Nouvelle - Angleterre & la Connecticut fournissoient . . . . 7000 hom.

La Nouvelle - Yorck, 2900 ,

La Nouvelle - Gersey, 3000 ,

Ainsi des autres provinces proportionnellement.

La Longue-Isle a 2 , 3 , 4 , & cinq lieues de largeur, sur trente de long. La moitié de cette isle , surtout du côté de la Nouvelle-Yorck, est unie , très - riante , bien habitée , & quoique le terrain y soit d'un sable graveleux , elle ne laisse pas que d'être fertile. L'autre partie est plus montueuse & n'est pas aussi fertile ; on y sème peu de froment , mais beaucoup de bled d'Inde. On y élève beaucoup de bestiaux ; ce qui fait un commerce considérable de salaisons, destinées pour les isles de l'Amérique. Il y a autant d'habitans dans cette isle

seulè que dans tout le Canada ( a ).

L'on ne sème pas beaucoup de bled, dans les provinces de la Nouvelle - Angleterre & de Connecticut; mais on y élève une quantité prodigieuse de bestiaux, dont ces pays font un grand commerce avec les isles.

La Nouvelle Gersey est leur magasin à grains. Cette province est presque toute dans un pays plat, remplie de petites rivieres où la marée monte; ce qui favorise extrêmement l'importation & l'exportation des denrées. On y élève aussi beaucoup de bestiaux. Il y a des mines de fer & de cuivre; on y fabrique de l'artillerie à l'usage

---

( a ) Cela n'est point vrai. M. Pouchot avance, dans une note manuscrite, qu'il y a près de 30000 âmes dans *Long - Island*, ou *Longue - Isle*. Or dans le Canada on comptoit à la fin de la dernière guerre plus de 90000 âmes.

de leurs vaisseaux marchands. Il n'y a aucune riviere considerable dans cette province, mais plusieurs bons ports, sur-tout en bois, où l'on dit que les plus gros vaisseaux peuvent mouiller.

A l'égard de la riviere de Connecticut, quoiqu'elle soit assez profonde & ait un courant facile pour la navigation, elle leur est cependant de peu d'utilité, la marée n'y montant guere avant dans les terres. D'ailleurs, il y a 4 à 5 chûtes, ou rapides, dont plusieurs obligent à faire des portages.

La Delaware sert pour la navigation intérieure de la Pensylvanie. Elle n'est cependant pas moins difficile que la riviere de Connecticut, & n'a de communication avec aucune frontiere du Canada, de même que la riviere Schuilkil, qui est peu profonde, & a aussi plusieurs rapides.

Dans la province de Pensylvanie, les gros bâtiments montent jusques dans le fond de la baye de Delaware, cinq lieues au dessous de Philadelphie.

La nation des Loups descendoit près des sources de ces deux rivières, pour attaquer les habitations angloises de cette province, & y avoit fait beaucoup de dégât, étant très-écartées les unes des autres sur-tout sur les frontières des pays habités.



## C H A P I T R E II.

*Du fleuve St. Laurent , depuis  
Mont - Réal jusqu'à Chouegen.*

**Q**UOIQUE le fleuve St. Laurent soit fort connu , l'on n'a jamais parlé que superficiellement de sa navigation , depuis Mont - Réal, où commencent ses rapides , jusques au lac Ontario. On donnera des détails particuliers de cette navigation & des difficultés que l'on y rencontre.

On observera d'abord que ce fleuve n'est navigable au plutôt que vers le 15 Avril , tems où les glaces partent ou fondent. C'est ordinairement le plein de la lune de Mars, qui décide de cette saison ,

suivant qu'elle se trouve avancée.

Les rivières commencent à geler en Canada, vers le 1<sup>er</sup>. Décembre, quelquefois plutôt, lorsque les vents sont dans le N. O. ; mais les glaces en général ne sont bien prises que vers les Rois.

On peut, pendant la grande gelée, charrier depuis Québec, Mont-Réal, jusques aux Cedres, toutes sortes de choses, même de l'artillerie, sur les glaces de la rivière, excepté dans les rapides qui ne gèlent jamais. Mais dans ces endroits on a pratiqué des bons chemins par terre.

Ces voitures faites dans l'hyver peuvent faire gagner quinze jours de tems, pour la navigation des pays d'en haut, parce que le lac St. François (a) déprend avant le

---

(a) Ce lac n'est proprement qu'une extension du fleuve, en largeur.

fleuve, & que dès que ce lac est libre, ce qui arrive quelquefois en 48 heures, la navigation jusques à Frontenac l'est aussi, à cause de la différence du climat.

De Québec à Mont-Réal, la navigation ne rencontre de difficulté un peu considérable, que le rapide de Richelieu, où les marées finissent d'être sensibles. On le remonte par un vent frais.

Les vents étant généralement plus souvent dans le S. O. que dans le N. E. en Canada, cela rend la navigation encore plus longue, pour monter en quelque endroit que ce soit de ces contrées, que pour en revenir. On peut mouiller par-tout dans le fleuve, parce qu'on y rencontre fréquemment des îles, pour se mettre à l'abri des vents.

Les frégates peuvent monter jusques à Sorel, & les gros bâti-

ments marchands jusques au pied du rapide de Ste. Marie, un quart de lieue au dessous de Mont-Réal. Ils peuvent mouiller entre l'isle Ste. Héleine & la terre du nord.

Les bâtiments sont quelquefois quinze jours & même un mois, à attendre un vent de N. E. assez frais pour refouler ce rapide. La navigation ordinaire de Québec à Mont-Réal se fait avec des gouettes.

Mont-Réal, par sa position seroit susceptible d'une bonne fortification, à cause d'un ruisseau & d'un bas-fond qui se trouvent entre la montagne & la ville. Elle est cependant commandée à la bonne portée du canon, par un rideau qui est au bas de la montagne. Mais cette place étant au centre de la colonie, n'a pas besoin d'autre fortification que l'isle.

Cette place est ceinte d'un mur,

sans terrassement, de 3 à 4 pieds dans le bas, réduit à 18 pouces dans le haut. Son dessein ne signifie rien. Il a tout au plus l'avantage de la mettre à l'abri d'un coup de main.

L'isle de Mont - Réal est susceptible de défense, parce que l'on ne peut pas y mettre à terre partout, à cause des rapides & des courants qui se trouvent autour d'elle.

Sa position est admirable à cause de la beauté de son paysage & de ses environs, qui sont des plaines très-grandes. Elle est essentielle, parce que c'est un entrepôt nécessaire, à cause du changement de navigation du fleuve St. Laurent à la riviere des Outaouais (ou la grande riviere).

Le second rapide que l'on trouve est le Sault St. Louis, à deux lieues au dessus de Mont - Réal. Il

ure une lieue. Les voyageurs le regardent comme le plus mauvais de ce fleuve, jusques à la Présentation. L'on monte les bateaux vides, à la côte du nord, & on les fait passer avec peine dans un goulet pratiqué auprès d'un moulin, qu'on appelle de la Chine, appartenant aux Sulpiciens. On les conduit à une lieue plus haut, où on a fait un entrepôt général, avec des magasins, où l'on dépose les effets que l'on est obligé de faire venir par terre, de Mont-Réal au village de la Chine.

Le chemin de ce portage est très-mauvais, à cause des boues, surtout dans le printems que ce font les plus grands charrois. Ce chemin auroit pu se rendre fort bon, en y pratiquant des fossés pour l'écoulement des eaux. Ce défaut a occasionné beaucoup de fraix de

voitures, des retards, & des embarras considérables.

Si le pays étoit plus habité, l'on pourroit faire un canal qui passeroit de la Chine sous Mont - Réal par ce petit ruisseau qui est entre le rideau & la ville, & iroit jusque au dessous du rapide Ste. Marie. On éviteroit ce portage qui est de trois lieues.

Les bateaux dont on se sert pour la navigation du haut de ce fleuve, peuvent porter six milliers. Ils sont d'une construction particulière, propres à résister aux efforts que l'on est obligé de faire en montant les rapides. Ceux que les Anglois avoient construits en dernier lieu, sont plus grands & plus légers; mais ils ne peuvent pas soutenir cette navigation après leurs premiers voyages. Ils sont toujours pleins d'eau, par les efforts qu'ils sont obligés de soutenir. Ceux  
des

Les François font d'un bien meilleur service. Les Anglois ne fournissent point de voile pour leurs bateaux, ce qui est cependant très - essentiel dans bien des occasions ; mais ils sont fournis de bonnes rames de frêne ; celles des François ne sont que de sapins très-mal faites & mauvaises, ce qui en occasionnoit une grande consommation.

Les bateaux partant de la Chine suivent la côte du nord, jusques à une lieue de l'église de la Pointe Claire. L'on monte toujours à la perche, à cause des courants, qui sont forts, sur - tout près des pointes de terres.

Si l'on veut passer par Château-Gay, l'on traverse dans cet endroit : si l'on veut passer à la pointe de l'Isle Perraut, on gagne l'église de la Pointe Claire ; de l'Isle Perraut, on fait la traversée aux

Cascades. A la premiere que l'on rencontre , la riviere y forme une petite chute sur toute sa largeur.

Auprès de terre, dans la partie de l'O. où est placé le chiffre ( 1 ) dans la carte , il y a un rigolet dans le rocher qui forme cette chute, par où passent les bateaux pour les monter. Des hommes sur le rocher tirent à eux à bras le bateau , étant dans l'eau jusques à la ceinture. De là , on le conduit à la traîne & à la perche à une portée de fusil plus haut, où est un autre rapide moins mauvais que le premier.

En descendant , on peut sauter, lorsqu'on connoît les deux passages, dans la côte de l'E. au delà de l'isle. Ordinairement on vient sauter par le rigolet , où l'on monte les bateaux.

Le 3<sup>e</sup>. rapide est le *Trou*. On décharge à moitié les bateaux , &

on porte les effets à 150 pas au dessus de cette pointe de roche. On le passe en montant le bateau tout - à - fait contre la pointe de terre , marquée ( 3 ). Il faut retenir le bateau avec une corde tenue par plusieurs hommes. D'autres se mettent dans l'eau jusques aux épaules pour le faire avancer & contourner cette pointe.

La riviere, embarrassée dans cet endroit par de grosses roches sous l'eau , se précipite en bouillonnant comme dans des gouffres. Il y en a un sur - tout qui forme une grande cavité ; à côté est un filet d'eau qui, par sa compression, forme un dos sur lequel on passe en descendant. Si on manquoit ce passage , on tomberoit dans ces gouffres, dont bien peu réchappent , ce qui lui a fait donner le nom de *Trou*. Ces différents rapides se nomment *les Cascades*.

A une lieue au dessous du village des Cedres , est une pointe de terre où la riviere bouillonne extrêmement. Il faut monter les bateaux tout près de terre. On y avoit pratiqué un rigolet, pour éviter les grands courants ; mais comme il n'a pas été fini , il est souvent sans eau , & embarrasse plus qu'il n'est utile. Ce passage marqué (4) & nommé le *Buiffon* , est un des plus fatiguans pour les canoteurs à cause de ce manque d'eau. De là on monte les bateaux à la perche jusques au dessous des Cedres , où l'on débarque les effets , pour les porter à demi - lieue par terre dans le haut de ce village. De là , on mene les bateaux à la traîne. Des hommes se mettent dans l'eau pour les contenir ; sur - tout autour d'un moulin appartenant à M. de Longueil. Ce sont des batures fort mauvaises , parce que la riviere n'y

a pas de profondeur, & coule sur de gros cailloux ou rochers; ce qui rend ce passage dangereux & difficile en descendant.

Au dessus du moulin, il y a une seconde bature moins mauvaise que la précédente. Si à la place de ce moulin, on avoit fait un petit canal en deça de l'Islet sur lequel il est placé, on auroit évité bien de la peine aux voyageurs.

L'endroit où est située l'église des Cedres, est très - favorable pour un poste fortifié à la tête de ces rapides. Le terrain y forme une fortification naturelle. Il s'y trouve beaucoup de terre aisée à remuer (a).

---

(a) Les Anglois ont bâti depuis un fort *aux Cedres*, où le major Sherburne ne put résister long-tems à leur attaque, en 1776, après la levée du siege de Québec par les Américains, qui s'étoient auparavant rendus maîtres de ce fort.

Un camp placé en cet endroit défendrait bien l'entrée de la colonie. Les ennemis ne pouvant pas absolument descendre la rivière sous ce poste, ils seroient obligés de se faire un passage à travers les bois, au moins de 4 lieues, du côté de Vaudreuil. Il n'est pas à croire qu'ils osassent l'entreprendre, laissant ce poste derrière eux.

Depuis le lieu du rembarquement, on monte à la perche jusques au portage du côté du lac marqué (5). C'est une pointe de terre où l'eau est si agitée, & bouillonne si fort, que l'on y est obligé de décharger les bateaux. Ce portage est de soixante pas. Il faut se mettre à l'eau, pour monter le bateau & le faire tourner cette pointe.

On fait après cela une traverse à la rame, pour gagner une autre pointe, appelée *la Pointe du Diable*, que l'on passe à la traîne. Si

malheureusement le bateau s'embarde (a) à cette pointe, le courant porte dans de gros bouillons où l'on périt infailliblement; ce qui est arrivé à des voyageurs qui ont voulu passer cet endroit à la perche.

L'isle marquée (6) au dessus de cet endroit dangereux, est extrêmement avantageuse pour défendre ces rapides à droite ou à gauche, en montant ou en descendant. Elle est abordable par le haut & par le bas; c'est encore un des meilleurs endroits pour défendre la colonie. L'ennemi ne pouvant pas se servir de la rivière, il lui seroit impossible de porter des bateaux de là à travers les bois jusques au

---

(a) On appelle embarder, lorsque le courant de l'eau fait virer au large le devant du bateau. Alors on n'est plus maître de le retenir; il faut le laisser aller au courant.

pieu des Cascades. Cette isle est bien boisée & a assez d'étendue.

Les bateaux vont à la perche tout le long du coteau du lac , & à la rame dans quelques endroits. Le courant est très - fort, & la côte embarrassée d'arbres qui sont tombés dans l'eau. L'isle marquée ( 7 ) est remarquable , parce qu'en descendant le coteau du lac , il faut aller chercher un courant qui est tout - à - fait contre cette isle , où est le passage pour descendre aux Cedres ; autrement on iroit tomber dans des gros bouillons où l'on périroit sans ressource.

L'armée du général Amherst, en descendant à Mont - Réal , faute d'avoir assez de guides , a perdu dans ce passage 80 bateaux ordinaires , & 4 .bateaux appelés *carcassieres* , portant chacune un canon de fonte de 12. Quand il n'y auroit eu dans chaque bateau que

4 hommes pour les descendre , cela feroit au moins 336 hommes qui auront péri.

Le lac St. François a sept lieues de longueur , & trois ou quatre de largeur. A l'entrée du lac, on trouve l'ance au Bateau sur la partie du N. qui est celle que l'on suit toujours. On va de là à la rame, ou à la voile. Deux lieues plus avant , on trouve la pointe au Banc , qui est le campement ordinaire. Les terres y sont bonnes, & on y feroit de belles habitations.

Si on ne s'arrête pas dans cet endroit, il faut traverser tout le lac, pour trouver à camper , parce que ce sont des ances profondes , & le pays est tout noyé. La Pointe Mouillée, marquée ( 8 ) , est une pointe de prairie qui avance dans le lac. Le pays est rempli d'eau : on y fait halte quelquefois.

Plus avant , on trouve la Pointe

à la Morandiere, marquée (9). C'est une langue de terre où l'on peut camper, mais avec peu de monde, l'emplacement étant fort petit. Les bois dans cette côte du N. sont des Cedres & des Pins, dont le pied est toujours dans l'eau. Tout cet intérieur des terres est extrêmement fourré d'arbres morts & renversés.

Depuis la Pointe à la Morandiere, l'on navige toujours dans des joncs. Il faut observer de tenir toujours le N. sans trop approcher des terres, pour trouver le bon chenal de la riviere. On passe de ces joncs entre des belles isles, que l'on appelle des *Chenaux*. Au bout de ces isles on traverse au S. si l'on veut aller à la mission de St. Régis, nouvellement établie par les jésuites, & fort peu nombreuse. Les terres aux environs seroient ad-

mirables à cultiver. C'est un très-beau pays de chasse.

Vis - à - vis St. Régis , qui est le côté que l'on suit toujours , les terres en font fort élevées , & l'on trouve en montant une pointe très-rude & double , appelée *la Pointe Maligne* , marquée (10). Il faut s'y mettre à la traîne. De là on gagne les Mille Roches marquées (11). C'est la chute des eaux du Long Saut par le chenal écarté , & de la passe du N. Le fleuve qui fait un grand recoude dans cet endroit , s'y trouve embarrassé de grosses roches. On a fait un rigolet pour n'être pas obligé de les contourner.

A l'entrée des Mille Roches , on trouve le bas de l'isle , au N. de la passe du S. en descendant le Long Saut. On peut entrer dans cette isle par la partie inférieure. Cette isle garnie de fusiliers empêcheroit

très - bien les bateaux de descendre.

Des Mille Roches, on va au Moulinet, marqué ( 12 ). L'on contourne deux petites isles ( l'eau y est très - douce ), d'où l'on entre dans un bras de riviere qui est fort rude. Outre l'usage des perches, on est obligé de se mettre à l'eau, jusques aux épaules, pour faire avancer le bateau. On y a pratiqué un rigolet pour y passer. De là on gagne une petite isle, à la droite, pour arriver au pied du Long Saut.

Le Long Saut a un bon quart de lieue de longueur dans le N. & trois lieues de longueur, en le descendant au S. L'eau bouillonne comme celle de la mer dans une tempête. Quoique le courant soit très - rapide dans la passe du N. on y remonte néanmoins les bateaux à la traîne, avec 4 ou six hommes sur la corde, & deux hom-

mes dans le bateau, pour le guider. Heureusement les courants portent toujours à terre. Il y a quelques roches dans ce courant, qui rendent ce passage difficile. On pourroit les enlever & faire un chemin le long de la côte, qui diminueroit beaucoup la peine du tirage. On campe ordinairement dans le haut du Long Saut: Ce pays est rempli de beaux bois francs, & seroit très-propre à être cultivé.

La riviere au dessus du Long Saut, a un courant fort rapide, surtout aux arrêtes des terres, que l'on rencontre fréquemment, & où il faut toujours percher vigoureusement. Le n°. ( 13 ) est la pointe Ste. Marie, une des plus remarquables.

Le n°. ( 14 ) est l'isle au Chat; remarquable, parce que c'est sous cette isle qu'on traverse au S. pour descendre le Long Saut.

Dans l'isle au deffous, il y a une pointe qui battroit bien avec de l'artillerie les passages du N. & du S. & l'on y pourroit former un camp.

Le n°. ( 15 ) est la Pointe au Cardinal, également remarquable par son grand courant; outre ce courant, il y a des arbres tombés du rivage, qui embarrassent beaucoup cette navigation.

Le n°. ( 16 ) est le Rapide Plat, le plus grand des courants sur ces arrêtes; mais il n'est dangereux ni en montant, ni en descendant. Il y a un grand remoux, qui vous mene jusques au pied d'où l'on monte à la perche, pour ne pas embarquer.

Le n°. ( 17 ) est la Pointe aux Iroquois. Elle n'est pas extrêmement rude. C'est un endroit remarquable, parce que l'on s'y arrête

presque toujours , soit en montant , soit en descendant.

Les Galots sont deux arrêtes fort roides. La riviere dans tout son travers descend en bouillonnant. On range la terre de la premiere arrête , & l'on vient auprès d'une espece de jetée de pierre , où l'on met à la traîne. Il faut bien avoir attention de tenir le devant du bateau à terre , si l'on ne veut pas se laisser emporter au courant. Le second au dessus n'est pas tout-à-fait aussi long. A la portée du fusil , au dessus , est l'ance appelée aux *Perches* , parce que c'est là où on les quitte. N'y ayant plus de rapide , on n'a besoin que de la rame ou de la voile. En descendant les Galots , on suit les courants au large.

Le n°. ( 18 ) , vis - à - vis cette ance , est l'isle aux Galots , qui peut avoir 700 toises de tour. Elle n'est

presque pas abordable que par le haut sur un front de 150 toises , à cause que les courants se réunissent au dessous. Cette isle bat bien la passe du N. On l'avoit retranchée en 1759.

Le n°. ( 19 ), à côté, est l'isle appelée *Piquet* , parce que ce missionnaire s'y étoit réfugié avec les Sauvages établis à la Présentation. Si on avoit un camp avec de l'artillerie dans cette isle , & l'isle aux Galots étant occupée, l'on ne pourroit pas descendre la riviere.

Ce poste est le meilleur pour arrêter les ennemis , pourvu qu'il y eût du monde suffisamment pour garder ces isles. L'isle *Piquet* a une lieue de tour. Elle n'est abordable que par quelques endroits aisés à défendre. On peut y arriver par le haut & par le bas : elle est bien boisée.

On peut monter & descendre

par le S. de la riviere assez commodément. Cette passe n'est connue que depuis 1759. Les Anglois y avoient campé un détachement de leur armée, en 1760, lorsqu'ils ont fait le siege du fort Lévis. Il y a quelques petites isles entre l'isle Piquet & celles dont on parlera bientôt, qui ne sont pas de grande conséquence.

Le n°. (20), l'isle à la Cuisse un quart de lieue de tour, élevée dans son milieu & capable de contenir un camp de 1200 hommes, susceptible d'être bien retranchée. Elle bat à la demi-portée du fusil, la côte du N. & avec le fort Lévis, défendroit bien le passage de toute la riviere. C'est d'où les ennemis voient dirigé leur principale attaque contre ce fort. Ils y avoient mis 14 pieces de canon en batterie, & six mortiers; elle commande au moins de 24 pieds l'isle Ora-

kointon , dans laquelle est bâti le fort Lévis.

Le n°. ( 21 ), l'isle Magdelaine est un peu plus grande que la précédente. Elle commande aussi le fort Lévis, & enfile toute l'isle les ennemis y avoient mis 8 pieces de canon, 8 mortiers & deux autres.

Le n°. ( 23 ), la pointe à la Corne seroit susceptible d'un bon retranchement, pour couvrir cette frontiere, en occupant aussi l'isle à la Cuisse & celle du fort Lévis.

Le n°. ( 22 ) est la pointe à l'Yvrogne; c'est sur cette pointe qu'étoit le principal camp des Anglois, & le quartier du général Amherst.

Orakointon est une petite isle basse, ras de l'eau, dont le fort Lévis occupe les deux tiers. Ce fort est une redoute de 108 toises de tour; le front où est la porte

est une tête d'ouvrage à corne de 12 toises de côté extérieur. La porte est enfilée parfaitement par l'isle à la Magdelaine. Ces deux grands côtés sont inégaux. Celui du N. est le plus long. Ils sont terminés par un petit flanc d'environ 5 toises. Le derrière est composé de trois faces, comme les trois côtés extérieurs d'un exagone.

Le rempart est de 27 pieds de largeur dans le bas, réduit à 18 dans le haut, revêtu en saucissons. La hauteur extérieure du rempart est de 7 pieds, & l'intérieure de onze.

On a ajouté au dessus des coffres en bois, pour former un parapet de neuf pieds de largeur dans le bas, & sept dans le haut; la hauteur intérieure est de 6 pieds. Il y a une fraise entre le parapet & le rempart. Le fossé a cinq toises de largeur & deux pieds de profondeur, dont un

pied sous l'eau. Sur le côté de l'ouvrage à corne, ce fossé est bord d'une palissade oblique attachée sur des corps morts avec des chevilles en bois de peu de tenue, parce qu'elles sont peu enterrées ( a ).

L'on a pratiqué autour de l'isle dans la partie du N. un épaulement de 9 pieds dans le bas, réduit à 5 & 6 pieds dans le haut. A la pointe au N. E. on avoit fait une redoute de pieces sur pieces, de 18 pouces d'équarrissage, percées pour cinq pieces de canon.

Le côté S. où est le port, étoit fermé par une palissade, jusques au pied du glacis, qui étoit formé d'un chantier de bois à l'usage du fort.

---

( a ) Toutes ces fortifications ont dû subsister peu de tems. Nous croyons même que depuis la dernière guerre, les Anglois ont abandonné ce fort, qui leur devenoit inutile.

La pointe du S. O. étoit un épau-  
ment comme un parapet de che-  
min couvert. Tout le tour de l'isle  
en avoit placé un abattis de bran-  
ches de têtes d'arbres, qui s'étendoit  
5 pieds en avant dans l'eau. On  
voit laissé un passage pour abor-  
er dans le N. de 40 toises, & tout  
depuis le fort jusques au bout de  
l'isle.

Ce fort est aussi commandé par  
une pointe de terre dans le sud,  
appelée *Ganataragoïn*, éloignée  
de l'isle de 450 toises ; les ennemis  
avoient placé 4 pièces de canon,  
2 mortiers, & deux aubuts, qui  
enfiloient toute l'isle du S. O. au  
N. E. Sur la même terre, à la hau-  
eur de l'isle Orakointon, il y a  
une petite riviere du nom de la  
pointe que nous venons de nom-  
mer. Elle a assez de largeur & de  
profondeur, pendant plus d'une  
lieue & demie. Si on y plaçoit une

redoute & un camp, ils défendroient bien la partie du S. du fleuve.

Les isles qu'on vient de décrire, étant occupées avec la pointe à la Corne, sont les seuls postes soutenableux à la tête des rapides. Le courant, à la Pointe de Ganatara-goin, est fort & fuit cette côte.

La riviere a un bon courant, devant l'isle Orakointon, & forme dans le bas de cette isle un grand remoux du côté du S. qui donne un bon mouillage à terre. Les bâ-timents peuvent y hiverner très-commodément; mais il faut un vent de N. E. bien fraix, pour leur faire refouler le courant, qui commence à la pointe de Ganatara-goin.

Les bâ-timents pourroient absolument descendre jusques sur le front de l'isle Piquet; mais les mouillages n'y valent rien, & les

curants à droite & à gauche sont  
s - forts.

La Présentation, ou Chouégatchi, est un établissement d'Iroquois, formé par M. l'abbé Piquet, Sulpicien. On y avoit bâti un fort carré, dont les bâtimens forment les bastions; les courtines étoient en gros pieux debout de 16 à 18 pieds de haut. Les missionnaires, le commandant, sa petite garnison & le garde magasin, pour le service des missionnaires établis par le roi, occupoient les quatre corps de ce bâtiment. En 1759, cette mission, qui étoit assez nombreuse, se retira dans l'isle Piquet; le fort fut démantelé, pour qu'il ne servît pas de poste aux ennemis. La mission y étoit très-bien, parce que les terres y sont très-bonnes à cultiver.

On va très-avant dans les terres par la riviere de Chouegatchi. L'in-

térieur de ces pays est très-peu connu de nos Canadiens. Les Sauvages ne les fréquentent que pour la chasse.

Il y a une bature de rochers dans la riviere , presque au bout du village sauvage , où l'abbé Piquet avoit fait des moulins à scie. Les bâtimens peuvent mouiller devant ce village ; mais ils n'y sont pas en sûreté, à cause des vents , & que la riviere est sujette à des crues d'eau qui entraînent des arbres.

Cette riviere a une vingtaine de lieues de cours , dont la navigation seroit assez - belle ; le reste ne se peut faire qu'en canot & avec des portages. Elle approche de la hauteur des terres. Nos partis passoient quelquefois par là pour aller sur les frontieres angloises.

Derrière le fort de la Présentation , il y a une butte fort propre

bâtir une ville ou un village. La position en est avantageuse.

Le fleuve St. Laurent est beau, & ses côtes sont très-belles dans cette partie, jusques à deux lieues au dessus de la Pointe au Baril, soit pour cultiver, soit pour la chasse & la pêche, qui y est très-abondante.

La riviere n'y a pas plus d'un on quart de lieue de largeur, & son canal est fort droit pendant onze lieues, depuis les isles au dessus des Galots, jusques à Toniamia. Elle n'est point embarrassée par les isles, & a une profondeur d'eau assez considérable.

A trois lieues au dessus de la présentation, dans la terre du N. est une pointe de terre appelée la *Pointe au Baril*. Elle découvre bien la riviere, & protégeroit des bâtimens qui y seroient en station pour la défendre. Un camp peut y

être avantageusement placé, parce qu'à une lieue & demie plus haut, les terres font des écors de rochers où l'ennemi ne fauroit se placer en force. Ces écors continuent jusques à l'ance au Corbeau.

Très - proche de la pointe n°. ( 24 ), est une ance appelée l'*Ance à la Construction*, depuis les bâtimens qui y ont été faits en 1759. Elle est très - commode pour y construire; l'eau sur le devant est profonde; les bois sont à portée; & l'on y peut faire un bon retranchement pour couvrir les chantiers.

Une lieue & demie au dessus de la Pointe au Baril, est une petite isle, marquée ( 25 ), qui peut avoir 500 toises de tour. C'est un rocher sur lequel on pourroit bâtir un fort. Il découvre la riviere depuis Toniata, & la croiseroit bien par son artillerie. Il y a un fort bon mouil-

age dans sa partie inférieure. C'est où l'on envoyoit les bâtimens en station pour observer la riviere.

Depuis la hauteur de cette isle, la côte du sud du fleuve, jusques à la baye de Niaouré, est basse, remplie de rivieres, de bayes marécageuses, & de bois très-fourrés.

A cinq lieues de la Pointe au Baril, est l'isle de Toniata. Le grand défilé de la riviere est entre cette isle & la terre du S. La partie du nord de la riviere est couverte de saules. C'est où se fait une fameuse pêche d'anguilles dans l'été.

L'isle de Toniata (a) a trois lieues de longueur, demi & un quart de lieue de largeur. Ses ter-

---

(a) M. de Frontenac avoit cédé cette isle à un Iroquois. Celui-ci la vendit bientôt après, pour quatre pots de eau-de-vie, à un Canadien, qui l'aurait sans doute retrocédée pour une pau de castor.

res sont bonnes à cultiver, ainsi que celles d'une autre isle qui est située entre la terre au N. du fleuve, & Toniata. Cette première a une lieue de longueur, & un quart de lieue de largeur.

A leur extrémité supérieure est un petit passage avec peu d'eau, rempli de joncs; on l'appelle *le Petit Détroit*. C'est le chemin que tiennent toujours les bateaux en montant, pour éviter les courants.

On doit faire attention de ne pas s'égarer dans les petits chenaux qui se rencontrent dans les joncs, où l'on ne trouveroit point d'issue, & où l'on échoueroit sur le vase. L'on fait au Petit Détroit la cérémonie du baptême à ceux qui n'ont jamais monté cette riviere.

A une lieue & demie, au delà commencent les Mille-Isles, qui durent au moins trois lieues. C'est une infinité de petits rochers cou-

verts d'arbres qui laissent entr'eux un chenal assez large en quelques endroits. En d'autres, les bâtimens passent entre deux presque à toucher. Elles sont fort saines. Il y a toujours bon fond tout le tour, & très-peu de courant.

Au bout de trois lieues, on trouve les isles plus grandes. On doit bien faire attention à ne pas s'égarer. On suit en bateau le chenal le plus proche de la terre du N. où il faut observer que plusieurs de ces chenaux finissent par des marais qui sont près des terres.

Il faut tourner presque tout court au N. pour entrer dans l'Ance au Corbeau, qui est grande & belle. On passe entre sa pointe du S. qui est très-étroite, & une petite isle où il y a un courant assez fort. De là on cotoye l'isle au Citron, qui a une bonne lieue de longueur. Elle est belle & bien boisée.

On y fait une traverse de deux lieues, pour gagner l'isle Cochois. Cette isle a trois lieues de long, & une demie de largeur. Elle est abondante en gibier & en poissons.

La perspective du bas de cette isle avec les isles voisines & la côte du N. forme un coup d'œil des plus gracieux, par la beauté du canal. Cette partie paroît très - propre à être cultivée, & bonne pour la chasse & la pêche.

De là au fort Frontenac, il y a trois lieues. On trouve une baie assez profonde & assez bonne, un peu avant d'arriver à la Pointe de Mont - Réal, qui est la pointe S. de la baie de Cataracoui.

La Pointe de Mont - Réal feroit un camp avantageux. Elle n'est accessible que sur un front qui occasionneroit un grand détour à l'ennemi pour y arriver. C'est une côte qui vient en s'abaissant sur la pointe.

Cataracoui, ou Frontenac (a), étoit un fort quarré en maçonnerie, sans terrassement, les murs de 19 pouces d'épaisseur, le côté extérieur du quarré de 42 toises, les flancs très-petits, un échafaud en bois pour terre-plein. Ce fort est commandé du côté de la campagne à la demi-portée du fusil; & les terres aux environs sont des rideaux les uns sur les autres, qui sont autant de commandemens qui empêchent d'en faire jamais un bon poste qu'à grands fraix (b).

Le mouillage, qui est tout contre le fort, y est excellent pour les bâ-

---

(a) Cataracoui est le nom de la baye Frontenac, celui du fort bâti en 1672 par les ordres de M. le comte de Frontenac, ensuite abandonné, puis rétabli, en 1695, suivant les intentions de ce gouverneur de la Nouvelle-France.

(b) Ce poste n'avoit été établi que pour tenir en bride les Iroquois.

timens & pour les hyverner. Il y a aussi près de l'entrée de la baye du côté du N. une anse propre à la construction. Le fond de cette baye est une espece de marais extrêmement peuplé de gibier d'eau. Le terrain des environs a peu de profondeur de terre, mais bonne à cultiver; l'intérieur des terres est fort bon.

Cette baye a le défaut de n'être point sur le lac, & de ne pouvoir découvrir ce qui s'y passe. La côte hors de la baye est toute de roches, très - mal aisée à y mettre à terre. Il faut chercher la baye du petit Cataracoui, si l'on ne peut entrer dans la grande baye.

Le petit Cataracoui a la même ouverture que la grande Baye, & n'a qu'un quart de lieue de profondeur. Le fond en est plein de joncs. Cette premiere baye est de conséquence, parce que l'ennemi peut y venir mettre à terre, sans être vu

le Frontenac , & s'y porter facilement , n'y ayant qu'une petite lieue ; ce qu'a exécuté Bradstreet , en 1758 , qui vint avec 4000 hommes attaquer ce fort , qui n'avoit que 50 hommes de garnison , & trente voyageurs qui s'y trouverent par hasard.

A un quart de lieue du petit Caracoui , il y a une anse large , mais peu profonde , que l'on nomme l'*Anse au Sable*. C'est l'endroit où l'on venoit le chercher pour la construction de Frontenac.

A une lieue & demie plus loin , est une autre baye formée par l'embouchure d'une riviere. Les côtes en sont élevées & couvertes de grosses roches. Des bateaux n'y pourroient pas rester en sûreté.

A deux lieues , en suivant la côte du N. de Frontenac , on rencontre trois petites isles , appellées *Tonégnon* , désertées par les Sauvages.

On passe difficilement entre ces isles & celle de Tonti, à cause d'une bature considérable qui en tient presque tout le travers. On passe entre les deux petites isles qui sont N. & S. pour gagner celle de Tonti: cette isle a trois lieues de long, & une lieue & demie de largeur en quelques endroits.

On suit en bateau sa côte du N. jusques presque au bout. Les bâtimens passent au large de cette isle en descendant, & viennent droit sur le petit Cataracoui. Il y a un islot de roches, couvert d'arbres, qu'il ne faut pas trop approcher, parce qu'il y a des batures, surtout dans sa partie supérieure.

Les bateaux font la traverse à la côte de la baye de Quinté, qui a une lieue d'ouverture. On laisse cette baye à droite, si l'on ne veut pas faire son portage, qui est à quinze lieues dans le fond de cette

baye. Ce passage évite de faire le tour de la grande - presqu'isle , qui n'est pas trop bon. Ce portage est de près d'une lieue toujours sur du sable.

On suit deux lieues & demie la côte de la presqu'isle , après quoi l'on fait la traversée de la baye qui a trois lieues d'ouverture & cinq de profondeur. On ne connoît pas si elle seroit propre à mouiller. La pointe du N. est un rocher. Toute cette presqu'ile est remplie de beaux bois.

A un quart de lieue de la pointe du S. se forme une espece de détroit. On passe auprès de l'isle d'Ecoui , derriere laquelle il y a bon mouillage. Du côté du large du lac , il y a deux bancs à fleur d'eau , appelés *les Goëlians*.

Toute la côte du nord du lac Ontario forme des pointes tous les quart ou demi-lieues , qui pro-

duisent des batures assez au large ; difficiles à doubler , lorsqu'il fait un peu de vent. Ce sont des roches plates.

A deux lieues des Ecouis , il y a une sinuosité de deux lieues d'ouverture , & de près d'une lieue de profondeur , dont la partie du N. est sablonneuse , mais n'ayant pas assez de fond pour servir de mouillage aux bâtimens. Le reste est roche plate ou galets.

A son extrémité S. O. est la Pointe aux Gravois : on y mouille. Pendant deux lieues , la côte court N. E. & S. O. On cotoye toujours la Pointe aux Gravois qui est Roche plate.

Dans le retour de cette pointe au S. O. & dans la partie du O. à la première sinuosité , il y a fond de sable où l'on peut mouiller : la seconde sinuosité est fond de galet.

De là on passe la Pointe du Dé-  
pour. C'est celle qui porte le plus  
large : son fond est de roche  
plate ; elle est fort difficile à dou-  
ler, lorsque le vent devient un  
feu fraix. Les roulins y sont fort  
mauvais, à cause du bas-fond.

On rencontre, après cette poin-  
te, de grandes sinuosités d'une de-  
mi-lieue de profondeur. Il y en a  
une, avant d'arriver à l'Ance des  
Dunes, dont le fond a demi-lieue,  
fond de sable ; mais la côte de l'O.  
est rocher, ainsi que toutes les au-  
tres pointes dont les ances ont  
fond de galet.

L'Ance des Dunes a trois lieues  
d'ouverture. Le vent y a formé  
des dunes de sable, comme à Dun-  
kerque, qui séparent le lac d'un ma-  
rais qui a trois lieues de profon-  
deur. Il est plein de gibier d'eau.

La côte du lac jusques à la Poin-  
te de Quinté est par-tout de ro-

ches. Dans les racrocs qui sont aux pointes, il y a fond de sable où l'on peut mouiller. Il y a aussi de bons mouillages autour de l'isle de Quinté; cette isle peut avoir trois quarts de lieue de diamètre.

De la Pointe de Quinté, on entre dans une anse qui a cinq lieues d'ouverture jusques à la presqu'isle. La côte du fond de l'anse est toute de sable.

A près de deux lieues de la presqu'isle, on trouve le portage du fond de la baye de Quinté. On doit passer au large de cette presqu'isle, parce qu'en passant en dedans, on entre dans des joncs; & de là, il faut faire un portage sur du sable de 300 pas, pour rentrer dans le lac.

La presqu'isle de Quinté étoit une isle qui a été jointe à la grande terre par les sables & gravois que les vents de S. O. ont jetés dans

ance du S. O. On trouve aux environs de bonnes terres. Les fonds jusques aux montagnes, qui sont peu élevées, sont de très-belles prairies arrosées par les deux rivières marquées dans la carte. Ce pays seroit charmant à habiter. Il y a une grande quantité de gibier & de poissons; aussi est-il continuellement fréquenté par les Sauvages Missifakes.

Depuis la presqu'isle jusques à la rivière de Ganaraské, les terres sur la côte seroient plus propres à être cultivées, que tout ce que l'on rencontre depuis Frontenac. Ganaraské & la rivière au Saumon, ne sont remarquables que parce qu'elles sont fort poissonneuses.

Les Petits Ecors sont des terres coupées de 40 à 50 pieds presque à pic. Elles forment des petits caps & des ances, où il y a dans le fond

des embouchures de rivières ou des marécages ; on ne peut mettre à terre que dans le fond des ances.

Après avoir doublé les Petits Ecors , on rencontre une grande ance qui a deux lieues d'ouverture. La rivière qui est dans le fond paroît assez considérable. Son embouchure est toute couverte de joncs jusques dans le lac ; ce qui est fort rare , parce que tout le tour elles sont presque toutes bouchées par des gravois qui ne laissent ordinairement qu'un petit canal qui communique avec le lac. C'est là où l'on prend une quantité prodigieuse de poissons qui dans certaines saisons passent du lac dans les rivières.

Au commencement des Grands Ecors , il paroît une embouchure de rivière assez considérable. Ces Ecors sont des terres coupées presque à pic de 80 à 100 pieds de

aut. Ils continuent pendant cinq  
semaines. Au bout de cet espace est une  
pointe de sable boisée, qui forme  
une Presqu'isle, & derriere une  
grande baye couverte en partie de  
glaces. Les bâtimens peuvent mouil-  
ler dedans & y hyverner.

A la pointe de la presqu'isle, il  
y a un bon mouillage, & au fond  
de la baye une riviere fort propre  
pour y bâtir des machines; il se  
trouve de très-beaux bois de pins  
dans les environs. On fait un por-  
tage, lorsqu'on va en canot du fond  
de cette baye aux Ecors.

Le fort de Toronto est à l'extré-  
mité de la baye, sur la côte qui est  
assez élevée & couverte d'une ro-  
che plate. Les bâtimens n'en peu-  
vent pas approcher à la portée du  
canon. Ce fort ou poste étoit un  
quarré d'environ 30 toises de côté  
extérieur; les flancs avoient 15  
pieds: les courtines formoient les

bâtimens du fort. Il étoit fait de  
pièces sur pièces assez proprement  
il ne pouvoit être utile que pour le  
traite.

A une lieue dans l'O. du fort, est  
l'embouchure de la rivière de To-  
ronto qui est assez considérable.  
Cette rivière communique avec le  
lac Huron, en faisant un portage  
de 15 lieues. Elle est fréquentée  
par tous les Sauvages qui viennent  
du nord.

Les autres rivières qui se ren-  
contrent jusques au fond du lac  
paroissent assez considérables. Elles  
sont avantageuses, sur-tout pour  
la chasse & la pêche.

Le fond du lac forme une bar-  
rière en gravois de deux lieues. Il  
sépare le grand lac d'un petit qui  
est presque tout couvert de joncs.  
A son extrémité est une rivière  
qui y forme une chute. Cet en-  
droit est curieux, par la quantité

le gibier d'eau qui y passe, comme canards, farcelles, outardes, oies & cygnes. L'on peut les tirer très-facilement à leur passage, sur les rochers de cette chute.

Cette riviere va fort avant dans ces terres, & communique à deux rivieres avec portage; l'une tombe dans le lac Erié; l'autre par un cours d'une soixantaine de lieues, descend dans le lac Ste. Claire, au-dessus du détroit. Ces pays sont très-beaux & très-bons pour la chasse. La riviere dont M. Pouchot n'a jamais pu être informé du nom, est sans aucun rapide & très-navigable dans tout son cours. Les Sauvages ou les Canadiens que l'on envoie l'hyver de Niagara au détroit, prennent cette route & restent ordinairement dix jours pour arriver d'un endroit à l'autre. On compte cent lieues par cette route de Niagara au détroit.

On trouve plusieurs rivières depuis le fond du lac jusques à Niagara, où il y a 15 lieues. Ces rivières sortent presque toutes du rideau des terres que l'on nomme les *Côtes*, qui viennent aboutir à cette rivière du fond du lac. L'intervalle entre les *Côtes* est une plaine fort belle & bien boisée. Il-y a des pins vers le grand Marais & le Marais aux Trois Sorties, à l'usage du fort de Niagara.

Cette espèce d'arbres est rare dans ces quartiers, où il n'y a pour l'ordinaire que des chênes de plusieurs espèces, des noyers, des châtaigniers, du bois jaune, qui est très-propre à la bâtisse, pour lambriffer. On y trouve encore une espèce de noyer noir, fort beau pour des meubles, du hêtre, du plane & de l'érable. On tire de ces deux derniers du sucre fort bon & moins corrosif que le blanc.

Dans la partie du N. du côté de Toronto, on trouve plus communément du pin & du cedre, à cause du voisinage des montagnes. Elles ne sont pas aussi hautes que les Vauges, mais couvertes de beau bois & de bonnes terres. Elles ne sont point froides comme celles du côté de Carillon.

Avant 1754, les voyageurs ne vivoient presque jamais dans leurs voyages la côte du N. où il y a cependant plus d'abris que dans la côte du S. pour un nombre considérable de bateaux. La route est un peu plus longue pour se rendre à Niagara, depuis qu'on a mieux aimé suivre cette route par le N. quoique Chouegen n'existât plus.

Nous renverrons la description de Niagara au chapitre de la Belle Riviere, afin de suivre la côte du S. du lac.

La côte depuis Niagara jusques

à la grande Riviere aux Bœufs court E. & O. près de 24 lieues Cette côte est droite, ses bord étant généralement élevés de 30 à 40 pieds. Les rivieres que l'on y rencontre ne pénètrent pas bien avant dans les terres.

Le Petit Marais éloigné de Niagara d'une lieue & demie, est une petite baye où il peut entrer 2 à 300 bateaux. Les Anglois y mirent à terre en 1759. Les Rivieres aux Ecluses, & des Deux Sorties, éloignées de 5 & 6 lieues de cette place, ne sont remarquables que parce qu'on y trouve des pins.

On voit au dessus de la Riviere aux Bœufs, dans les terres au dessus des côtes, une petite montagne qui paroît ronde, appelée *la Butte à Gagnon*. C'est une marque pour connoître que l'on se trouve sur le lac à la distance de 15 lieues de Niagara. Lorsqu'on est par son

tavers, les bâtimens tiennent autant qu'ils peuvent le large, pour ne point dépasser l'embouchure de la riviere de Niagara, que l'on n'appërçoit qu'après l'avoir dépassée; les bâtimens seroient fort embarrassés s'ils ne pouvoient pas entrer. Les vents de N. E. étant ordinairement bien fraix, on ne trouveroit point d'abri depuis Niagara jusqu'au fond du lac, ce qui les obligeroit de se tenir dans le N. du lac. Dans cette navigation les coups de vent d'O. & sur-tout de N. O. qui sont furieux, les jetteroient sur la côte du S.

Les côtes formant un rideau uni sur-tout, on n'a pas d'autre marque pour se reconnoître que cette côte.

La navigation de Frontenac à Niagara, avec des bâtimens, est ordinairement de 4, 6, ou 8 jours, on ne rencontre pas un vent de

N. E. qui n'y regne ordinairement qu'aux phases de la lune. Pour aller de Niagara à Frontenac, on n'est guere qu'une nuit dehors. Les vents sont presque toujours dans le S. O. & fraix.

L'embouchure de la Riviere au Boeufs est bonne pour mettre à terre; mais en venant de Niagara, il faut en doubler la pointe au large à cause d'une longue & mauvaise bature qui est dans l'O. Depuis Niagara jusques à cette riviere, il y a très-peu, & même point d'abri pour un nombre un peu considérable de bateaux. Depuis cette riviere, les côtes du lac sont plus basses. Elles tournent au S. E. & forment des especes d'ances peu profondes, d'environ une lieue d'ouverture.

Un peu avant d'arriver au fort des Sables, on trouve l'embouchure de la riviere de Casconchiagon.

gon. Son entrée forme une assez grande baie, assez profonde. Il se trouve à son entrée une mauvaise nature à passer.

C'est la rivière de ce côté qui a le plus long cours dans les terres. Elle forme trois chûtes, au niveau dans les côtes, presque aussi belles que celle de Niagara.

On entre dans le fond de la baie des Sables, pour commencer la navigation du Casconchiagon. Il y a un portage de 3 lieues, qui est la route la plus commode. On donnera des détails de cette navigation dans un chapitre séparé, pour ne pas interrompre la description des côtes du lac.

Le fort des Sables n'est que des dunes de sable fort hautes, qui se trouvent autour de la baie de ce nom. Elle a trois lieues de profondeur, bon fond d'eau. Depuis cette baie, les terres jusques au pied

du rideau des côtes , sont fort basses , marécageuses ; le bois en est fourré.

La baie des Goyogoins est assez belle & profonde. Les Boucauts sont une baie remplie de petites isles , ou plutôt des grandes dunes de sable couvertes de bois. Les côtes en sont à pic jusque dans l'eau. Si cette partie étoit fondée , il est à croire que l'on y trouveroit de fort bons mouillages pour les bâtimens , entre ces isles. Les terres des environs sont élevées & sables ; le rideau des côtes en est assez proche.

La côte du lac est pierreuse & mêlée de rochers , depuis cette baie jusqu'à Chouegen , dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Les terres depuis Chouegen , en descendant toujours le lac , sont plus élevées , & les côtes du lac

ont généralement que des roches, jusqu'à la Pointe au Cabaret. C'est une pointe de rochers assez longue à pic dans l'eau, de 30 à 40 toises de haut, qui forme le cap le plus avancé.

A demi-lieue dans l'E. de Chouenon, il y a une petite anse fond de sable, où M. de Montcalm mit à terre son camp, lors du siège de Chouenon, en 1756. Les Anglois y ont fait depuis un désert ou découvert, & des redoutes qui voyent cette anse.

Dans cette navigation, on peut entrer en bateau dans la rivière à la Planche, en sauvage *Tensarégouï*, & dans celle à la Grosse Force, ou *Cassontachégona*. Ces rivières n'entrent pas bien avant dans les terres.

La rivière à la Famine (a), en

---

(a) Ainsi appelée depuis que M.

fauvage *Keyouanouagué* , entretenu fort avant dans les terres , & assez près du portage de la hauteur des terres. C'est où passoient ordinairement nos partis pour aller sur cette frontiere, & le long du lac & de la riviere des Onoyotes, pour n'être pas découverts.

Depuis la Pointe au Cabaret, jusqu'à la riviere à M. le Comte, la côte forme un grand arc de cercle en fable, avec des dunes couvertes d'arbres. Les derrieres sont des prairies marécageuses, jusqu'à la côte dans lesquelles des rivières serpentent.

Entre la riviere au Sable & celle de la Famine, est une petite riviere appellée en fauvage *Canogaron*. La riviere aux Sables, en f

---

de la Barre, gouverneur du Canada, faillit perdre toute son armée, en 1674 sur ses bords, par la faim, en allant faire la guerre aux Iroquois.

ge *Etcataragarenré*, est remarquable, en ce que dans le haut de la branche du S. appelée *Tecanouaronefi*, est l'endroit que la tradition des Iroquois donne pour le lieu d'où ils font tous sortir, ou plutôt, suivant leur pensée, où ils sont nés.

Entre la rivière aux Sables & celle à M. le Comte, est la petite rivière d'*Outenessouéta*. La rivière à M. le Comte a un bon abri pour les bateaux, à cause d'un raccroc de rochers que fait l'embouchure de la rivière.

On peut naviguer dans toutes ces rivières en canot, & leurs environs sont de bons pays de chasse. La Baye de Niaouré, ou *Neyaouin*, a cinq lieues de profondeur; il y a plusieurs rivières considérables qui s'y déchargent. On y trouve de très bons mouillages pour les bâtiments. Le meilleur est entre

les islots , & cette terre presque ronde , où M. de Montcalm vint camper avec son armée avant d'aller à Chouegen.

Il paroît que c'est le meilleur endroit pour faire un établissement dans l'E. du lac ; ce poste ne tient à la terre que par une chaussée de gravois. Le lac a assez peu de fond pour ne laisser approcher de la côte tout au plus que les bateaux. Il seroit très - facile à fortifier , & protégeroit les bâtimens au mouillage. Les terres autour de la baye sont admirables pour la culture. La pêche & la chasse y sont abondantes.

Il y a deux grandes rivières , par lesquelles on peut se porter facilement sur les routes des Anglois à Chouegen , & les bien mieux observer , qu'étant porté à Frontenac.

Il y a un bon mouillage en dehors aux isles aux Galots , & tou-

es les commodités pour le poste, & pour favoriser la navigation du lac. De là on se trouve toujours à portée d'aller sur la rivière de Chouegen, lorsque l'occasion le demande.

Les bâtimens qui de la côte du S. du lac, veulent entrer en rivière, passent entre la Grande Terre & la Longue - Isle, que l'on appelle *le Chenal de la Galette*. Il faut aussi qu'ils passent par là pour aller à Frontenac, ou entre l'isle à la Forêt & l'isle Tonti.

Les bateaux qui partent de Frontenac, pour aller à Chouegen, passent entre l'isle à la Forêt & la Longue - Isle, que l'on cotoye avec peine du côté du large, parce que la lame y est toujours dure. Lorsqu'il fait du vent, il n'y a pas d'abri. On traverse de là à l'isle au Chevreuil & à la pointe de la Baye de Niaouré. Il y a une bonne

ance dans la partie inférieure de l'isle au Chevreuil.

Les pointes de la Longue-Isle sur le lac, font des roches plates ou galets. Toutes ces isles feroient très-bonnes à cultiver.

Il y a un raccroc dans la partie inférieure de l'isle aux Galots, près de terre, où l'on peut se mettre à l'abri dans des gros tems. On trouve une bature tout - à - fait sur la pointe de l'E. qu'il faut doubler au large, & revenir ensuite sur l'isle. Le mouillage y est très-bon pour les bâtimens.



### CHAPITRE III.

*De la communication de la riviere de Chouegen aux possessions angloises.*

**C**HOUEGEN, suivant sa dernière construction (a), est bâti sur le terrain où étoit le fort Ontario; les Anglois l'ont nommé de même. C'est un pentagone dont le côté extérieur a environ 80 toi-

---

(a) Ce poste ne consistoit dans son origine qu'en un hangar de traite, que les Iroquois avoient permis aux Anglois, en 1713, de construire. Il fut changé en fort, en 1727, par l'adresse de ceux-ci, qui ne cessèrent depuis de l'augmenter. Il avoit été bâti sur le territoire de la France. M. le marquis de Beauharnois, gouverneur du Canada, avoit protesté contre cette usurpation manifeste.

ses. Il est partie en terre revêtu de saucissons sur la partie du lac. Le reste est enquaiilé dans des pieces de bois de près de 3 pieds d'équarrissage. Les parapets peuvent avoir 12 pieds d'épaisseur. Le terre-plein est un plancher fait de grosses poutres d'une quainzaine de pouces d'équarrissage. Tous les dessous de ces planchers forment des bâtimens, ou des casemates. Le fossé a au moins cinq toises de largeur. Il y a un glacis. On n'y a point aperçu d'ouvrages extérieurs. Ce fort étoit presque fini en 1760.

Les Anglois ont contruit autour du fort, à la grande portée du fusil, quatre blachouses fort perfectionnées. Il y en a une qui voit sur la côte dont j'ai parlé, l'autre sur la riviere. L'on pourroit tourner le fort à la portée du canon. Du côté du haut de la riviere, il y a une espee de rideau qui com-

mande le fort, où il seroit facile d'ouvrir la tranchée. Le terrain va en s'abaissant sur le fort.

L'entrée de la riviere de Chouegen est étroite, à cause d'un rocher sous l'eau, qui se trouve dans le milieu. Un peu au dessus, à la pointe des deux bancs de gravois, la passe est étroite & assez difficile. Les Anglois y ont cependant fait entrer des bâtimens de 22 pieces de canon.

A l'extrémité de cette passe sont deux raccrocs, qui forment deux especes de ports. Ils y mettent tous leurs bateaux à l'abri des crues d'eau. Ils ont même fait à celui qui est sous le fort une jetée en bois & en pierre, pour mieux contenir l'eau & le fermer.

Les rapides commencent à demi-lieue du fort, au premier recoude de la riviere. Ces rapides sont tous gayables. On monte les ba-

teaux à vuide & à la perche, avec quatre hommes dans les grands bateaux, & deux hommes dans les petits.

Ces grands bateaux avec leur charge, portent jusques à 20 hommes, & les petits à vuide 10 ou 7 hommes. Les Anglois ont, outre ces bateaux, des chaloupes de pêche à la baleine, qu'ils appellent *Woel-Bot*, qui sont très-légeres à la rame, mais qui ne valent rien pour la navigation de ces rivières, sur-tout quand les eaux sont basses: on est souvent obligé de se mettre dans l'eau pour les traîner; ce qu'ils ne peuvent pas soutenir.

Le fond de la rivière est rempli de petites roches, qu'il faut contourner; ce qui ressemble assez au rapide de Chambly; mais la rivière n'y est pas aussi large. Les terres des deux côtés en sont fort élevées.

Il y a un chemin à talon , qui suit la gauche de la riviere, du côté du vieux Chouegen , pendant trois lieues. Les bois sont fourrés. Le terrain est rempli de buttes & de cavités propres à des embuscades.

Au bout de ces trois lieues , la riviere est navigable ; mais presque à toutes les lieues , on trouve des recoudes où il y a des batures mal - aisées à passer. Les bateaux sont obligés de défilier & de percher vigoureusement. On se met à l'eau , si le bateau embarde.

Au dessus du rembarquement , la riviere devient plus large , & l'eau belle. Le pays est plat & couvert de beaux bois. Il y a assez de courant sur l'arrête des sinuosités. Chaque retour court environ un mille , dans le même air de vent. La riviere a toujours en général sa direction E. N. E. Il y a plusieurs isles dans ce canal de la riviere.

Celle où M. de Villiers attaqua Bradstreet, est à 5 lieues au dessus de Chouegen.

Au dessus de cet endroit, les isles sont plus communes, & on y peut entrer à gué. On en trouve tous les milles. La riviere, au pied de la Chutes, est remplie d'isles. Il faut tenir le N. autrement on iroit échouer.

On débarque à une bonne portée de fusil du portage, & on remonte le bateau à la perche dans le courant, jusques au pied de la Chutes, où il y a un chemin fait avec des rondins, pour tirer les bateaux. A 100 pas au dessus de la Chutes, l'eau est bonne.

Les Anglois ont fait à ce portage un fort à étoile, en pieux de 15 pieds de haut & d'un pied de diametre. Ce fort est commandé dans le N. E. à la demi-portée du fusil. Il peut contenir 100 à 150 hom-

nes. Ils y ont construit quelques hangars , pour l'entrepôt des effets.

La riviere au dessus du portage est belle & large , comme celle de Sorel , sans grand courant. Les sinuosités ont environ un quart & demi - lieue de longueur. On trouve trois batures jusques à la fourche de la riviere des Sonnontoins & de Chouegen. Celle qui est à demi - lieue de ce confluent est la plus considérable.

Il est à remarquer que toute cette riviere n'a pas beaucoup de profondeur ; le fond est rempli de pierres plates , couvertes d'un limon très - glissant ; ce qui oblige de ferrer les perches & les avirons dont on se sert dans cette navigation.

La riviere des cinq Nations , ou des Sonnontoins , est belle & un peu plus large que celle de Choue-

gen : elle a une bonne profondeur d'eau ; la navigation en est sûre jusques au bout. Cette riviere communique à plusieurs lacs , & chez les différentes nations iroquoises , comme on le peut voir dans la carte. Les terres des environs sont fort belles , remplies de beaux bois.

On trouve à ce confluent un fort de quatre bastions , de 40 toises environ de côté extérieur , fait de pieces sur pieces : il y a trois grands hangars dans ce fort , qui est situé dans l'E. de la riviere. Le pays des environs est tout plat.

A trois lieues au dessus de ce confluent , il y a deux batures qui ne sont pas bien considérables. Trois quarts de lieue avant d'arriver au lac des Onoyotes , il y a une barre de roche plate qui ne laisse qu'un passage dans le milieu de la riviere. Il faut se mettre à l'eau jusques à la ceinture , pour la

passer. Les Anglois ont jeté des grands arbres en travers de la rivière, pour conduire l'eau dans ce passage. C'est la plus mauvaise bature de la rivière.

A l'entrée du lac, il se trouve encore une bature ; mais qui se passe facilement avec un peu d'attention. Il y a un fort à l'entrée de ce lac, qui sert d'entrepôt ; c'est un retranchement en terre, revêtu de saucissons, mal-fraisé, avec un fossé d'une douzaine de pieds de largeur.

Les Anglois ont fait deux grands bateaux plats, pour les transports de ce lac. Les miliciens de la Nouvelle Gerfay, à leur retour du Canada, en 1760, ayant fait fouler sur un de ces bateaux, pour être transportés des premiers, furent pris d'un coup de vent sur ce lac, qui est mauvais, parce que l'eau n'est pas trop profonde. Le bâti-

ment chavira, & il périt plus de 200 personnes.

Le lac des Onoyotes a huit lieues de longueur, deux lieues & demie dans sa plus grande largeur, & communément une lieue, & une lieue & demie. Les deux côtés paroissent sans rivage. C'est un pays bas & bordé de joncs.

Les Sauvages ne voyagent qu'en canots d'orme dans ce lac qui gele tous les hyvers, & déprend en Mars ou au plein de cette lune. Les glaces n'en sortent point; ce qui retarde un peu cette navigation. On voit de dessus ce lac, à trois ou quatre lieues sur la droite, des montagnes qui sont fort hautes, mais assez arrondies. Ce sont les montagnes des Goyogoins.

Il y a une bature de sable, à l'entrée de la riviere de Woods-Orick. On ne la passe jamais sans que le bateau touche. Il faut, pour la

passer, aller droit sur le fort, & on retourne dans la riviere, tenant plus la droite que la gauche.

Sur la terre de l'ouest, les Anglois ont bâti une grande redoute, toute couverte en bois, de pieces sur pieces : ils ont fait au dessus un machicoulis ; c'est un grand entrepôt, de tout ce qui passe dans cette riviere.

Les bâtimens viennent charger dans le premier retour de la riviere, où l'on a bâti de grands magasins d'entrepôt. Ce fort est situé dans une presqu'isle formée par la sinuosité de la riviere.

Au fond du lac dans l'O. il y a une riviere sur laquelle sont des villages onoyotes. Sur celle qui se trouve dans le fond du côté de l'entrée du lac, on trouve des villages onontagues. Celui appelé *Cassou-neta* fut ravagé autrefois par M.

de Vaudreuil (a). Il étoit alors sur le bord du ruisseau. C'est le village d'où ils tirent leur nom d'Onontagues.

La riviere de Woods-Orick n'a pas trente toises de largeur à son embouchure ; l'eau en est très-noire & ne vaut rien pour boire. Cette riviere est très-sinueuse & assez profonde, pendant quatre à cinq lieues, & a fort peu de courant. Son fond est sable & vase.

Ses sinuosités n'ont pas plus d'une portée de fusil de longueur, & plus on la remonte, plus elles sont courtes. La riviere est si étroite, qu'un arbre renversé la croise, & l'on pourroit la traverser dessus. En 1756, les Anglois y avoient fait un abattis d'un mille de lon-

---

(a) Le premier de cette famille, qui ait été gouverneur du Canada, & dont la nombreuse postérité n'a cessé de rendre à l'Etat des services signalés.

gueur, pour se couvrir contre les François, qui avoient pris Chouegen. Ils l'ont rouvert avec bien de la peine, quoiqu'il n'y ait d'ouverture que pour passer un bateau à la file, qui touche souvent des deux côtés, & traîne souvent sur la vase faute d'eau.

Cette riviere est l'endroit le plus favorable pour couper aux Anglois la communication avec les lacs, par des abattis, que l'on pourroit faire pour boucher le lit de cette riviere. Un chemin par terre seroit très-long & très-difficile à pratiquer, parce que ces pays sont coupés de bas-fonds marécageux.

A trois lieues de la naissance du Woods-Orick, il y a un petit fortin en pieux debout, pour couvrir des écluses que l'on a faites pour retenir les eaux, & favoriser la navigation des bateaux chargés. Lors-

que l'on ne lâche pas les eaux , or se trouve obligé de se mettre à l'eau pour traîner son bateau sur le gravois. Il n'y a pas quelquefois six pouces d'eau.

Ces écluses ne sont pas assez bien gardées , pour que l'on ne puisse les rompre en même tems que l'on feroit l'abattis. Lors que l'on est arrivé sur la sommité des terres , le pays est plein de cavités marécageuses ; les bois sont fourrés , remplis de pins.

Plusieurs rivieres qui ont leurs cours en différens sens , prennent leurs sources dans ces terres élevées. A un quart de lieue de là, commence la riviere des Agniers , ou de Mohack , qui est plus grande & beaucoup plus profonde que la précédente. Ses moindres gués sont jusques au genou , près de sa source. Les terres des environs seroient bonnes à cultiver.

Le fort Sténix est bâti à une portée de fusil de la rivière, sur le penchant des terres qui tombe du côté de la rivière. La pente est fort douce. On le remarque, parce que le terrain, en sortant des bois pour entrer dans son désert, commande un peu ce fort.

Ce fort est un quarré d'environ 60 toises de côté extérieur. Il est en terre, revêtu en dedans & en dehors de grosses poutres, dans le goût de celui de Chouegen.

En Septembre 1760, il n'étoit pas entièrement fini. C'est le grand entrepôt des Anglois, pour tout ce qui passe de leurs colonies sur les rivières, & où ils assemblent ordinairement leur armée & tous les bateaux employés à la navigation de ces pays.

On est obligé de les porter de-ci-là sur des hacquets, pour passer de rivière. Ces hacquets

font deux avant - trains fort légers , joints ensemble par une fleche proportionnée à la longueur des bateaux. - Ils se chargent avec huit hommes, & même avec moins. On place d'abord l'avant du bateau sur l'avant - train de devant , en suite le derriere. Deux assez mauvais chevaux menent cette voiture légèrement , au grand trot. On peut juger par là de la légéreté de ces bateaux , faits de bois de pin qui peuvent porter 25 hommes. Aussi ont - ils peine à finir une campagne. Les Anglois entretiennent toujours dans ce fort des voitures pour les portages.

Depuis ce fort , la riviere est à peu - près de la largeur de la Seine à Paris. Elle a un courant uni & assez fort , sur - tout dans les retours. Ses sinuosités peuvent avoir un quart & demi - lieue de longueur. Elle coule à travers un pays  
pla

at & beau, pendant 18 à 20 lieues. On rencontre quelques batures dans les retours, mais qui ne font pas bien mauvaises. Il y a aussi quelques arbres qui embarrassent un peu la navigation, si l'on n'y fait pas attention. Les rives de la rivière sont assez élevées & de bonnes terres.

Les Anglois ont bâti un petit port en pieux, à-peu-près à moitié chemin des habitations au fort Sténix, pour mettre leurs convois, lors qu'ils s'arrêtent, à l'abri de nos partis. Il est de nulle considération; on le nomme *Schüller*.

A 4 à 5 lieues au dessus des habitations qui ont été abandonnées, on commence à voir des rangs de petites montagnes qui courent E. O. éloignées les unes des autres d'environ demi-lieue. Elles viennent aboutir sur la rivière, & forment des batures. Les pre-

mieres habitations que l'on trouve, sont dix ou douze maisons détruites par le parti de M. Bellestre.

La droite de la riviere est couverte par le fort Harkman, qui peut contenir 200 hommes, & où il y a toujours garnison; c'est une redoute à étoile, en terre, revêtue de saucissons, avec un fossé de 15 à 18 pieds de largeur, palladé dans le fond & sur la berme extérieure, avec trois ou quatre mauvaises pieces de canon sur la riviere. Il est à une portée de fusil d'une montagne assez haute, qui le commande.

La vallée n'a pas plus d'un mille de largeur; les habitans n'y ont pas l'air opulent. Vis-à-vis le fort, est l'embouchure d'une riviere qui vient de fort loin, dans les montagnes. Elle est assez rapide à son confluent, où elle forme une ba-

le , qui oblige les bateaux grands & petits , de venir passer sous le fort. Les habitations, dans ce quartier, sont séparées les unes des autres à ne pouvoir se protéger.

Depuis ce fort , pendant l'espace de deux lieues , la riviere a un courant assez fort , avec des batures à toutes les arrêtes des sinuosités, & mal-aisées à passer. On y coule facilement ; ce qui cause des vies dans les transports.

La chaîne de petites montagnes, devient plus haute dans cette partie & l'on entre dans une espece de gorge , dont les côtes sont des rochers détachées, entremêlées de mauvais bois.

À deux milles en deçà de la gorge, les Anglois ont un hameau, où l'on tient les voitures pour les transports & les bateaux. Le chemin du portage est dans cette gorge, entre les rochers, sur un

fond marécageux. Il est couvert de rondins.

La rivière coule un bon mille entre ces rochers, & forme au bas une petite chute, au pied de laquelle on s'embarque fort aisément. Le rocher de la chute n'étant pas fort élevé, l'eau au pied est fort amortie. Elle y forme un fort joli bassin, entre des rochers fort élevés & à pic sur l'eau, couverts de bois. Il peut y avoir trois cents toises du bassin, pour sortir de ces rochers.

C'est le meilleur poste que l'on puisse avoir dans cette communication; peu de monde posté sur ces rochers seroit en état d'arrêter une armée considérable. Ce lieu semble fait pour une limite naturelle.

Le paysage change ici entièrement, ainsi que la nature du terrain. En débouchant de cette mo

agne, le pays s'élargit. La vallée environ une lieue de largeur. Le sol en est très-bon & bien cultivé : les habitants y font bien & commodément bâtis. Leurs maisons sont près d'un quart de lieue les unes des autres, le long de la rivière, dans les terres & dans les montagnes.

Ce pays est coupé, comme le précédent, de petites montagnes qui ont leur direction E. & O. Elles viennent aboutir à la rivière, & forment des batures & des petits rapides plus fréquents que dans la partie haute de cette même rivière, qui n'est pas habitée.

La rivière fait un coude considérable, dans le pays appelé *Coyoxery*. On y voit une petite rivière qui vient des montagnes, en serpentant dans les terres, à-peu-près large comme un grand fossé.

Celle des Agniers conserve tou-

jours dans son cours une largeur assez considérable , & une eau limpide , excepté sur les batures qu'on rencontre presque de lieue en lieue. Il y a une autre rivière assez belle auprès du premier village de Agniers , qui vient de l'O. Elle n'paroît pas navigable , son cours n'venant pas de loin.

Il y a un vieux & mauvais fort en bois , sur son bord & au confluent des deux rivières. On trouve quelques habitations angloise dans ce village , mêlées avec celle des Sauvages.

A deux lieues au dessous , est le grand village des Agniers ou Mohacks. il y a un fort assez grand , de pièces sur pièces, appelé fort *Hunter*. Il est bâti sur une rivière assez grande qui contourne ce fort. Elle vient des montagnes derrière les sources de la Delaware. Ces deux villages peuvent avoir 150 à 200

guerriers. Ce sont les Sauvages les plus affidés des Anglois. Ils sont de la religion protestante.

Depuis ce village, les montagnes commencent à se ferrer; & à une lieue au dessous, ce n'est plus qu'une espece de gorge, cependant habitée le long des revers des côtes. La maison du colonel Johnson, chargé de toutes les affaires vis-à-vis les Sauvages, se trouve à gauche, à deux lieues au dessous du deuxieme village des Sauvages. Elle est au fond d'une petite prairie, au pacage qui vient jusques au bord de la riviere. Sur la partie droite de la maison, il y a un petit ruisseau, venant des montagnes, assez profond. Cette maison est une espece de château, avec un avant-corps dans sa façade, couronnée d'un ceintre. Elle a une assez grande avant-cour, avec un mur d'enceinte, deux tourelles

assez hautes de chaque côté de la porte d'entrée, du côté de la prairie. Le derrière de la maison est acculé à deux mamelons de la montagne. Sur celui de la droite, il y a une blachouse pour couvrir un peu le château, qui est dominé par ces hauteurs, à la portée du pistolet. Cette maison est isolée & bien susceptible d'être insultée. Si on l'avoit connu, nos partis auroient pu facilement enlever le colonel Johnson. Presque vis-à-vis chez lui, dans la montagne opposée, il y a un chemin qui descend dans la vallée de la Susquehana.

La rivière, depuis cet endroit, coule toujours dans une gorge. Les sinuosités y sont plus courtes, d'une portée de fusil, ou d'un quart de lieue au plus. Dans toutes les arêtes, il y a peu d'eau : ce sont des batures mal-aisées à passer. Le pays n'est point beau.

A une lieue de Schenectady, ou Corlack, le pays se découvre bien, & n'offre plus qu'un terrain élevé, & garni de côteaux, mais sans montagnes. Le payfage est beau, & les terres paroiffent fertiles.

La rivière, jufques à Corlack, a peu d'eau, & est remplie de batures. Au devant de Corlack, est une isle en prairie, fort grande, bornée par la rivière des Agniers, & une autre rivière qui contourne prefque toute la ville.

Schenectady, ou Corlack, est une ville bien bâtie; les rues en ont bien percées & bâties à la flamande. Elle peut contenir 3000 mes. Sa position feroit admirable, dans une hauteur qui se trouve devant la porte d'Orange, à la petite portée du fusil. Elle forme une montée assez rude, à la sortie du fauxbourg. Le refte du contour de la ville est une prefqu'isle, élevée

sur un escarpement en terre de 40  
 pieds de haut. Une riviere qui  
 n'est point guayable l'enveloppe  
 toute, excepté le côté d'Orange,  
 qui est étroit. On voit sur les bords  
 de cette riviere beaucoup de jar-  
 dins fort jolis. La ville n'est en-  
 tourée que de pieux de cedre sans  
 flancs. Elle n'a point de défense  
 contre un parti un peu considérable

On ne navige point sur la riviere  
 des Agniers, que depuis Corlack  
 jusques à sa chute. Elle est extrê-  
 mement encaissée dans tout ce  
 cours. De Schenectady à Albany  
 il y a cinq lieues, qui se font tou-  
 jours par terre. Le pays est mon-  
 tueux & désert. On trouve seule-  
 ment deux ou trois cabarets à mi-  
 chemin.

Ces hauteurs font des dunes  
 de sable, couvertes de pins. Jus-  
 ques à Albany, le terrain va tou-  
 jours en descendant.

C'est à Schenectady, que se faisoient tous les bateaux à l'usage des armées qui alloient sur le lac Ontario. Si on en prenoit à Orange, on les transportoit sur des hacquets Corlack.

---

#### CHAPITRE IV.

*De la communication du lac Ontario aux frontieres angloises, par la riviere de Casconchiagon.*

**L**A baye de Casconchiagon, comme on l'a dit ci-devant, se voit fort bonne pour le mouillage des bâtimens ; mais son entrée est difficile, à cause de la bature. Si le pays étoit habité, on y pourroit cependant faire un passage commode.

On entre ordinairement dans la

baye du fort des Sables , pour aller faire le portage dans son fond , & l'on y monte les côtes pour rentrer dans cette riviere. Jusques à présent , cette navigation n'a été pratiquée qu'en canots d'écorce. L'on seroit obligé d'avoir les bateaux en réserve , au dessus de ces chûtes (a) , où l'eau se trouve assez profonde , & a un courant doux , pour la navigation des bateaux. Cette riviere n'a de portage que celui marqué dans la carte. Elle traverse tout le pays des cinq Nations , & communique avec la Belle - Riviere par un petit lac dont les eaux tombent en partie

---

(a) Elles sont au nombre de trois la premiere a 60 pieds de haut , & deux arpens de large ; la troisieme 100 pieds d'élévation , & trois arpens de largeur. La seconde est beaucoup moins considérable. *Journ. du P. Charlevoix, T. V. p. 330.*

ans Casconchiagon , & l'autre  
ans l'Ohio. C'est sans doute un  
es points de l'Amérique le plus  
levé , puisque ses eaux se rendent  
d'une part dans le golfe St. Lau-  
ent , & de l'autre dans celui du  
Mexique. Il y a auprès de ce lac  
ne source d'huile bitumineuse fort  
onfidérable (a).

La quantité de lacs , la douceur  
des navigations , & le peu de porta-  
ges désignent bien que ce sont des  
plaines fort élevées ; & véritable-  
ment on ne rencontre les grandes  
montagnes qu'à mesure que l'on  
s'éloigne des sources de ces rivie-  
res.

La navigation de cette riviere  
sera des plus considérables, si ces

---

(a) Au rapport de M. de Joncai-  
re, il y a deux de ces fontaines. Les  
Sauvages se servent de leurs eaux  
pour calmer toutes sortes de dou-  
leurs. *Journ. cit.* p. 331.

pays viennent à être habités par des Européens. Une de ses branches, comme nous venons de le voir, peut communiquer avec la Belle-Rivière; une autre branche communique avec la rivière de Canestio, par un portage d'une lieue. Cette dernière rivière joint la Susquehana, dont elle est une branche.

Le cours du Casconchiagon (a) & du Canestio, est la partie la plus habitée par les Sonnontoins, les plus nombreux des Cinq Nations. Tous les pays autour de ces rivières sont beaux & bons, ainsi que tout celui en général qu'habitent les Iroquois. Leurs villages sont autour des lacs. Il s'y trouve des prairies qui forment des payfages les plus riants, & des terres qui

---

(a) Il a 100 lieues, suivant le P. Charlevoix. *Journ. cit.* p. 330.

roient admirables à cultiver. C'est dans le pays des Cinq Nations que l'on trouve le plus communément la plante du *gin-seng* ( a ).

---

( a ) On doit la découverte de cette plante au P. Lafitau. Ce missionnaire se convainquit qu'elle se trouvoit en Canada. Après une assez longue recherche, il la trouva dans ce pays. Il ne vit pas sans beaucoup de surprise que le mot chinois *gin-seng* signifie *ressemblance de l'homme*, ou, comme l'explique le traducteur du P. Kircher, *cuisse de l'homme*, parce que le mot iroquois *garent-oguen* avoit la même signification: *orenta*, en iroquois, signifie les *cuisse* & les *jambes*, & *oguen* veut dire *deux choses séparées*. Il publia cette découverte, en 1718, dans une brochure dédiée à M. le Régent; & pour flatter ce prince, il appella cette plante, *Aureliana Canadensis*, *Sinensis gin-seng*, *Iroquæis garentoguen*. M. Barrasin, médecin de Québec, avoit envoyé, en 1704, quelques-unes de ces plantes, pour le jardin du roi; mais on ne les reconnut point alors à Paris. Elles se trouvent dans plu-

La nation iroquoise qui comprend six nations, peut avoir deux mille hommes guerriers, suivant le rang qu'ils tiennent entr'elles savoir.

Les Onontagues.	. . .	300
Les Sonnontoins.	. . .	700
Les Goyogoins.	. . .	350
Les Onoyotes.	. . .	250

Plusieurs contrées de l'Amérique Septentrionale, qui sont à-peu-près sous les mêmes parallèles que la Corée, d'où vient celui dont les Chinois font le plus de cas. Le gin-feng est aussi commun dans le pays des Illinois, que dans celui des Iroquois. On en a aussi vu dans le Mariland, &c. Dès qu'on fut assuré que le *garentoguen* étoit le *gin-feng*, on se hâta de le cueillir. La compagnie des Indes en transporta à la Chine, & le paya d'abord aux Canadiens jusqu'à 96 liv. la livre. Dans la suite, il ne valut que 4 liv. & tomba dans le discrédit, par les raisons qu'en a rapportées M. l'abbé Raynal dans son *histoire phil. & pol. des établissemens des Européens*, &c.

les Agniers ou Mohacks. . . 150

les Tascarorins. . . . . 100

On doit juger par cet état, de la population de cette nation. Peut-on imaginer qu'elle se soit autant affoiblie, depuis la fréquentation des Européens (*a*)? Nos historiens en font volontiers marcher des armées de 20 & 10 mille hommes, qui ont subjugué une partie des autres nations de l'Amérique. Depuis ce tems, nous n'avons plus connoissance d'aucun fléau particulier qui les ait détruits (*b*). Il pourroit doncy avoir de l'exa-

---

(*a*) On ne peut douter que les nations sauvages n'ayent prodigieusement diminué depuis cette époque. Voyez à la fin de cet ouvrage.

(*b*) La petite vérole & l'eau-de-pain n'ont-elles pas été deux grands fléaux pour tous les Sauvages de ce continent?

gération dans leurs relations (a)

Les bords de la riviere de Canetio font auffi habités par des Abnakis. Nous les nommons *Loup.* & les Anglois *Mobaigans.* Il y a auffi un village de Renards, c'est Outugamis, qui s'y font réfugiés depuis la derniere guerre que cette nation a eue avec les François.

Les Loups, qui habitent les vallées de la Susquehana, peuvent mettre sur pied 15 à 1800 guerriers ; le seul village de Theaoge en a 600. Le petit village de Teyonons, qui ne fournit pas soixante guerriers, est allié des Iroquois.

La riviere de Susquehana est navigable jusques auprès de sa source. Elle coule dans une belle vallée

(a) Cela peut être ; mais la diminution, quoique moins grande, n'en sera pas moins certaine.

emplie de beaux bois francs. Dans tout son cours, elle a une bonne profondeur d'eau, à porter bateau jusques au fort Schamokin.

La branche de l'O. de cette rivière est plutôt un torrent qu'une rivière. Comme elle est enveloppée de montagnes fort rudes, elle est très-rapide. Les Sauvages la descendent cependant en canot, sans les grandes eaux.

Depuis Schamokin, jusqu'à la baye de Chesapeake, la Susqueana a des rapides qui se rencontrent dans ces chaînes de montagnes qui courent E. & O. le long des possessions angloises. Le plus mauvais est celui de Canowega. Ces rapides font que les Anglois ne servent peu du cours de cette rivière, pour la navigation intérieure de leurs possessions.

Depuis le fort de Schamokin, c'est la navigation la plus aisée

qu'ils aient pour se rendre chez les Cinq Nations & sur les lacs. Mais l'interposition des nations sauvages, Loups & Iroquois, les ont empêchés, jusques à présent, de former des établissemens dans ces parties.

Avant cette dernière guerre, ils en avoient poussé jusques auprès de Theagen, que les Sauvages leur ont fait abandonner, & jusques au dessous de la vallée de Juniata, qui est belle & fort fertile. Ils ont aussi été obligés de se retirer (a).

---

(a) Les Anglois sont retournés depuis le tems dont parle M. Pouchot, en force, sur les rives de l'Ohio & des rivières qui s'y jettent, & ont forcé les Sauvages de les laisser tranquilles. Peu d'années avant la guerre actuelle, la cour de Londres forma le projet d'envoyer une puissante colonie dans cette contrée. Le célèbre économiste Voung écrivit alors contre ce projet, que les troubles de l'Amérique ont empêché d'exécuter.

## CHAPITRE V.

*de la communication de Niagara avec la Belle - Riviere ou Ohio, en anglois Alligeny, & de l'Ohio en Pensylvanie & en Virginie.*

**L**E fort de Niagara est situé à la pointe E. de la riviere de ce nom, qui est toujours le fleuve St. Laurent (a). C'est un triangle, qui termine cette pointe. Sa base est la tête d'un ouvrage à corne de 114.

---

(a) Ce fleuve n'est proprement qu'un dégorgeement des grands lacs dans la mer & la riviere de Niagara, celui du lac Erié dans le lac Ontario. Il est donc inutile d'aller chercher les sources de ce grand fleuve dans les pays situés au N. ou au N. O. du lac Supérieur.

toises de côté extérieur, tout en terre, gazonnée intérieurement & extérieurement, avec un fossé d'onze toises de largeur, sur neuf pieds de profondeur, une demi-lune, & deux petites lunettes, ou places d'armes retranchées, avec un chemin couvert, & glacis proportionné aux ouvrages. Les fossés n'ont point de revêtement.

La place & la demi-lune sont palissadées sur la berme. Les deux autres côtés sont un simple retranchement, aussi en terre, gazonnés en dedans & en dehors, de sept pieds de hauteur en dedans, & de six pieds d'épaisseur sur le sommet du parapet, avec une fraise sur la berme. Ces deux côtés de retranchements sont sur une terre coupée de 40 pieds de haut. La partie qui est sur la rivière seroit accessible, quoiqu'avec peine. Celle du côté du lac est plus roide. Il ne se trou-

point de pierres autour de Ni-  
a. Il faut les apporter du pied des  
côtes ou Platon. Il s'y trouve  
des carrières de grès détachés,  
propres pour toutes sortes de  
maçonnerie ; mais on n'y décou-  
vre pas de la pierre de taille. Avant  
159, on avoit toujours été obli-  
gé d'apporter la chaux à l'usage du  
Fort de Frontenac. M. Pouchot,  
Commandant à Niagara, en décou-  
vrit de la fort bonne dans le haut  
des côtes. On doute que les An-  
glois la connoissent. Ils sont obli-  
gés de faire venir la chaux de  
Quegen. On pourroit bâtir une  
ville avec ces carrières.

Il y a une bature sur le devant  
du fort, laquelle porte un bon  
port de lieue dans le lac. Il n'y  
peut passer dessus que des bateaux.  
L'entrée de la rivière est difficile,  
lorsqu'on ne la connoît pas, à  
cause de la bature & d'un courant

considérable de la riviere. Celui ci vous jette dans un remoux, & vous mene échouer sur la batur. Ce passage est bien défendu par l'artillerie de la pointe du fort parce que les bâtimens ne remontent qu'avec peine ce courant, qui se trouve sous les batteries du fort. On est même souvent obligé de jeter à terre un grelin, pour se faire haler, jusques au mouillage qui est à un platon de fable, sous milieu du fort. Les bâtimens mouillent à toucher terre, & il auroit assez de fond pour un vaisseau de guerre.

Le passage par Niagara est plus fréquenté de ce continent de l'Amérique, parce que cette langue de terre communique à trois grands lacs, & que la commodité du voyage y fait passer tous les Sauvages, dans quelque endroit qu'ils veuillent aller. Niagara :  
trou

ouve comme le centre du commerce des Sauvages avec les Européens ; aussi s'y rendoient-ils volontiers de toutes les parties de ce continent.

Les bâtimens ne peuvent pas hiverner dans la riviere de Niagara, parce qu'elle charie continuellement des glaces qui viennent du lac Erié, depuis le mois de Décembre jusques au commencement de Mars. On pourroit cependant leur faire un port ou un ari dans le côté de l'ouest, à la pointe à Mascoutin.

La riviere, depuis son embouchure, jusques à trois lieues au dessus à l'endroit nommé le *Platon*, conserve toujours un canal d'environ 400 toises de largeur, le courant assez doux, & une profondeur d'eau à pouvoir porter des légates qui remonteroient jusques à Platon, & mouilleroient par-tout

dans ce trajet. Elle forme trois sinuosités dans ce cours, d'une lieue chacune; ce qui offre un beau coup d'œil à Niagara. La rivière coule pendant trois lieues, entre deux rochers presque à pic de 300 toises de haut, avec une grande rapidité qu'elle n'y est point navigable, depuis le Platon jusques au bassin sous la chute.

Demi-lieue au dessus de la chute, la rivière, qui a près de demi-lieue de largeur, n'est qu'un courant très-fort. Elle descend et bouillonnant jusques à sa chute, elle se précipite à pic 140 pieds sur un banc de roche très-dur. Sa largeur est d'environ 900 toises. La cime de cette gerbe d'eau forme un arc fort ouvert, aux deux tiers de laquelle on voit une petite isle boisée, qui semble toujours devoir être bientôt engloutie (a)

---

(a) Le P. Charlevoix assure que c

Au bas de la chute, la riviere forme un grand bassin entre ces rochers, où l'eau est si amortie, que l'on pourroit y aller en bateau. Du pied de cette chute, les eaux se jaillissent près de 40 pieds de haut; ce qui y fait comme un pavement de glace.

On trouve souvent sur les rives de ce bassin, des poissons, des ours, des chevreuils, des oyes, des canards, ou autres oiseaux qui se font tués en se précipitant, ou qui sont entraînés par l'eau ou le courant d'air de la chute. Les Sauvages en font une recolte.

Il y a un chemin de voitures, de

---

lot est fort étroit, & a un demi-quart de lieue de long. Il ajoute que plusieurs écueils semés çà & là, à côté & au dessus, ralentissent beaucoup le courant supérieur. On voit de pareils islots, ou rochers couverts de bois, à la chute du Rhin, à Lauffen.

Niagara au Platon ; mais on y va communément par eau , pendant l'été. L'hyver, on est toujours obligé d'y aller par terre, à cause des glaces. Le chemin du Platon au fort du portage est aussi de trois lieues, que l'on fait en trois heures. Comme il est à travers des bois , il est quelquefois boueux. S'il étoit bien entretenu , il seroit fort beau.

Il y a au bas des Côtes ou du Platon, trois hangars, pour servir d'entrepôt aux effets transportés. Le rivage où on les débarque est bien 60 pieds d'élévation. Il est très-difficile , parce que l'on n'y a jamais rien su faire pour la commodité des débarquements.

Les Côtes sont trois rideaux dont la hauteur , depuis le Platon au dessus des Côtes, égale tout à plus celle de Meudon & n'est pas plus roide. Il y a deux chemins

pour les monter ; l'un pour les voitures , qui allonge d'un quart le lieue. Il a deux rampes assez douces. L'autre est un chemin à balon qui descend ces côtes tout droit. Celui - ci est fort roide ; les voyageurs , & autres qui portent les fardeaux, passent toujours par-là. L'on ne reste jamais , cependant , demi-heure pour le monter. Il y a un hangar d'entrepôt sur le haut des côtes.

Le mémoire de M. Belin donne cet endroit comme feroit un des difficiles passages des Alpes, tandis que le dessus , & le bas de cette côte sont des plaines immenses.

Le fort du portage n'étoit qu'une enceinte de pieux debout. On y avoit bâti des hangars pour les transports , & des bâtimens pour le service du fort ; c'est à ce poste que se font les embarquemens pour le lac Erié. Depuis cet en-

droit, la riviere n'est pas navigable plus d'un quart de lieue, encore faut-il prendre beaucoup de précautions, pour n'être pas entraîné par le courant de la chute. Le terrain autour de ce fort est uni & très-bon. Cet endroit est susceptible d'y faire tel ouvrage que l'on voudroit.

Dans le côté O. de la riviere, à la hauteur de ce fort, il y a une jolie petite riviere, appelée *Chenondac*, dont les bords portent de très-beaux bois. C'est là où on les prenoit pour la construction des bateaux de cette navigation; ainsi que les planches & madriers à l'usage des forts.

Il faut de l'attention pour arriver & sortir du *Chenondac*. Après avoir remonté une lieue au dessus, pour le traverser, on descend le long de la côte jusques à son embouchure. De-même en sortant,

il faut remonter la rivière, & venir descendre sur le fort, en passant entre les isles qui se trouvent au devant.

La rivière est remplie d'isles dans son canal, jusques auprès du petit rapide, comme on le peut voir dans la carte. Le courant est doux; l'on y navige à la rame & à la voile: plusieurs de ces isles ont de belles prairies.

Dans la partie de l'E. à trois lieues du fort du portage, est la rivière aux Bois Blancs. C'est la rivière par où les Cinq Nations descendent sur ce fleuve. Son courant est fort doux; plusieurs endroits sont cultivés par les Sauvages. Les terres aux environs sont fort belles. La rivière est bien poissonneuse.

Le petit rapide est l'écoulement du lac Érié. C'est une bature dont le courant dessus est uni, mais fort, pendant une demi-lieue. La rivière a

un bon quart de lieue , fond de roche. Elle n'y a pas beaucoup de profondeur. On y trouve cependant des passages , où si l'on construisoit des bâtimens , ils pourroient refouler ce courant avec un vent fraix. Les bateaux remontent à la perche ou à la traîne.

Les côtes du lac du côté de l'E. sont plus élevées que celles de l'O. Elles paroissent toutes très bonnes.

Le lac Erié n'a jamais été parcouru par quelqu'un capable de pouvoir en donner avec quelque exactitude le giffement des côtes , le profondeurs des ances , & les mouillages qui s'y trouvent , ainsi que les ports que l'on pourroit y établir , pourtirer avantage de sa navigation. La figure qu'on lui donne dans cette carte , est selon les mémoires les plus connus , pour

la partie du S. sur-tout (a).

L'entrée du lac jusques à la riviere aux Chevaux, forme une grande anse toute couverte de galets, où il ne sauroit y avoir de mouillage. Si l'on tenoit ouverte l'embouchure de cette riviere, il y auroit un mouillage pour des bâtimens.

La côte de là jusques à la presqu'isle n'a point d'abri connu. A la presqu'isle il y a une bonne anse; mais elle n'a que 7 à 8 pieds d'eau.

Des bâtimens entreroient dans

---

(a) Nous apprenons par une lettre du maréchal de Bellisle, datée le 3 Juillet 1758, que M. Pouchot avoit remis une carte particuliere de ce lac à M. de Montcalm, qui devoit envoyer à ce ministre. Nous n'en avons trouvé aucune copie dans les papiers de M. Pouchot. C'est sans doute une perte.

la riviere à Seguin, & il s'y feroit un bon port, auffi bien qu'à Sandoské. En général on dit que le fond de ce lac est fort plat, & que la navigation en est dangereuse. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les orages s'y forment presque tout-à-coup, que la lame y est mauvaise, & que dans les gros tems, elle tue souvent les poissons que l'on trouve épars sur la côte. Mais il est à observer que l'on n'a voyagé sur ce lac qu'en canot d'écorce, & très-rarement en bateau, que depuis la riviere de Niagara jusques à la presqu'isle.

On n'a jamais suivi que les côtes qui sont fort plates. Le lac un peu au large peut cependant avoir une bonne profondeur. Il auroit été utile d'y avoir fait construire un bon esquif, avec lequel, depuis le mois de May jusques vers

la fin de Septembre, où les tems sont toujours beaux, on auroit pu sonder & reconnoître tous les abris qu'il peut y avoir autour du lac ; on auroit ensuite construit des bâtimens propres à cette navigation, qui auroient épargné bien des détails & des fraix.

La riviere d'Ohatacain est la premiere riviere qui communique du lac Erié à l'Ohio. C'est par là que l'on y descendoit dans les premiers tems que l'on a voyagé dans cette partie. Cette navigation se faisoit toujours en canot, à cause du peu d'eau de cette riviere. Effectivement, à moins qu'il n'arrivât quelque crue d'eau, l'on n'y pouvoit passer qu'avec peine ; ce qui a fait préférer la navigation de la riviere aux Bœufs, dont l'entrepôt est le fort de la presqu'isle.

Ce fort est assez grand, bâti de

pieces sur pieces avec des hangars, pour l'entrepôt des transports ; il est situé sur un platon qui forme une presqu'isle, qui lui a donné son nom. Le pays des environs est bon & agréable. L'on y entretient des voitures pour le portage, qui est de six lieues. Quoique dans un pays plat, le chemin n'y est pas trop bon jusques au fort de la riviere aux Bœufs, lequel est un quaré moins grand que celui de la presqu'isle, & aussi bâti de pieces sur pieces.

La riviere aux Bœufs est fort sinueuse, a peu de fond dans les basses eaux & dans les tems de pluye. Elle grossit beaucoup & a un courant fort rapide. Elle est encaissée dans une vallée qui s'aprofondit à mesure que l'on approche de la Belle - Riviere.

A son embouchure, appelée en

anglois *Vaningo* , les François avoient un fort mauvais & petit fort , appelé *fort Machault* , qui est auffi un entrepôt pour ce qui descend au fort du Quesne.

Les deux rivieres marquées dans la carte , au de là dela presqu'isle , qui tombent dans le lac , communiquent auffi avec des rivieres qui tombent dans l'Ohio , comme la riviere au Castor. Mais celle - ci n'est pas profonde. Elle est même embarrassée de quelques rapides.

La riviere à Séguin a une bien plus belle communication avec la Belle - Riviere. Les bâtimens remonteroient presque à trois lieues de sa source , & avec des bateaux on arrive jusques à un portage qui n'a pas plus d'un mille. De là on entre dans une fort bonne riviere , que les Anglois appellent *Muskinnigann*. Suivant les relations , c'est

le plus joli pays de l'Amérique à habiter. On y voit les plus beaux bois, propres à différents usages, & les plus belles terres, dans de belles plaines.

Sandoské communique aussi dans la riviere Sonhioto & à la riviere à la Roche, qui descend dans l'Ohio avec des portages fort courts. C'est le grand passage des Sauvages, pour venir dans la Belle-Riviere.

Si l'on se fût d'abord fixé aux deux derniers postes décrits ci-dessus, au lieu de s'aller établir dans la Belle - Riviere, l'on auroit intercepté toute la communication des Sauvages avec les Anglois. L'on auroit évité par là de donner à ces derniers de l'ombrage, jusques à ce que l'on eût été en force pour s'établir où l'on auroit voulu. Le commerce de la Belle - Riviere

étoit moins que rien pour les François (a), parce que cette contrée n'est habitée que par des Loups & des Iroquois fugitifs de leurs pays, qui s'y sont venu établir.

L'Ohio est presque navigable depuis sa source avec des canots, sans aucun rapide. Depuis Kanoagon, l'eau est toujours belle pour porter des bateaux de moyenne grandeur. Son cours est sinueux, encaissé dans une vallée qui s'aprofondit & s'élargit à mesure que l'on descend. Elle n'a pas des rapides, mais un grand courant, sur-tout dans les grandes eaux du printems.

Cette navigation demande ce-

---

(a) Mais la possession des bords de cette rivière étoit de la plus grande importance, pour conserver la communication du Canada avec la Louisiane.

pendant de l'attention en descendant , parce que les retours de cette riviere sont fort fréquents , & portent souvent sur des troncs d'arbres , dont son cours ne laisse pas que d'être embarrassé. Depuis le fort du Quesne en descendant , la navigation devient meilleure , son lit plus large , & a une bonne profondeur d'eau.

La vallée n'a pas plus d'un quart ou demi-lieue de largeur jusques au fort du Quesne. La côte du nord est bordée de pays élevés sans montagnes. Celles du sud sont les revers des Apalaches , ou montagnes Alligeny. Il n'y a point de rivieres navigables qui sortent de ces montagnes pour communiquer à la Belle-Riviere ; la plupart sont plutôt des torrents ou des ruisseaux que des rivieres.

La Manenguelée porte bateau

usques à sa fourche avec l'Oxiogani, au pied du Laurel-Hill, ou Mont du Laurier. Aussi les Anglois n'ont jamais cherché à faire ces routes que par terre.

Les montagnes du côté de la source de la Belle-Rivière, sont des roches couvertes de buis, comme les Cevennes. J'ai marqué sur la carte les chemins faits par les traiteurs. Ils menent des chevaux chargés, comme nos colporteurs.

Bradock faisoit tous les jours son chemin devant lui, dans sa marche à la Belle-Rivière. Mais les Anglois l'ont refait en 1758, & perfectionné en 1759, comme il est tracé sur la carte (a).

---

(a) Voyez aussi celle de la marche du colonel Bouquet à travers le pays des Indiens, en 1764, par Thomas Hutchins.

Le fort du Quesne étoit sur une pointe basse près de la rivière, & sujette à l'inondation. Les Anglois ont fait leur nouveau fort, appelé *Pittsbourg*, sur le rideau qui est devant l'ancien fort. C'est un pentagone d'environ 80 toises du côté extérieur, en terre, revêtu intérieurement & extérieurement de grosses pièces de bois, dans le goût de celui de Chouegen. Il peut contenir 7 à 800 hommes.

Ils avoient construit à Loyal-Anon, un fort de pieux debout, à tenir 200 hommes. Ils avoient aussi fait dans cet endroit un camp retranché, en terre, de dix pieds d'épaisseur dans le haut, revêtu de pièces de bois, avec un fossé de 12 à 15 pieds de largeur. Ce camp étoit adossé à une montagne dans un fond, & commandé de partout.

Les autres forts sur cette route, jusques en Virginie, sont des enceintes en pieux debout, pour servir d'entrepôt. Ils y tenoient 25 à 30 hommes de garnison.

Les montagnes & les chemins de cette route sont assez difficiles. Lorsque les Anglois faisoient des convois, il falloit un tiers de chevaux de plus, pour porter de l'aumine pour nourrir les chevaux de charge.

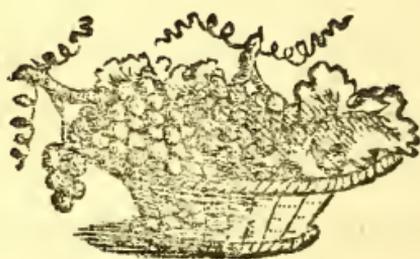
Les villes d'entrepôt pour ces expéditions étoient Lancaster (a) & Schippenbourg, où l'on assembloit tous les vivres & munitions qui passaient à la Belle - Riviere.

Il n'est pas à douter que si les François eussent été un peu en for-

---

(a) Les Anglois comptent de Pittsburg à Lancaster 238 milles, & de Lancaster à Philadelphie 66.

188 *Mém. sur la dern. Guerre, &c*  
ce dans cette partie, ils n'eussent  
empêché les ennemis de s'y établir  
par les chicanes dont ces pays &  
montagnes sont susceptibles.



## OBSERVATIONS

*sur les montagnes de l'Amérique  
Septentrionale.*

ON ne peut se former une juste idée de la théorie de la terre, que par une connoissance approfondie de la structure & de la direction des montagnes. Les chaînes des plus hautes de notre continent, ont la plupart d'Occident en Orient. Celles du Nouveau Monde, les Cordelières & les Apalaches, tournent, au contraire, du nord au sud. Les savans académiciens envoyés au Pérou pour la mesure de la terre, ont fourni à M. de Buffon des détails intéressans sur les Cordelières, dont il s'est servi pour établir son système.

Il n'a pas eu le même secours par rapport aux Apalaches, qu'il a pour ainsi dire, oubliées; c'est pour quoi nous transcrivons ici les observations judicieuses que nous avons trouvées, sur cette dernière chaîne de montagnes, dans les papiers de M. Pouchot, qui a beaucoup profité du travail de M. Evans, sans néanmoins le citer (a).

Les monts Notre Dame forment une espèce d'angle à l'entrée du fleuve St. Laurent, & peuvent être pris pour une continuité, ou plutôt pour le commencement de la chaîne des Apalaches. Ces montagnes sont plus hautes, vers l'embouchure de ce fleuve, & à mesure que l'on avance dans le continent.

---

(a) Il ne fait même souvent que traduire l'analyse de la carte générale des colonies britanniques, ouvrage anglois, publié en 1755, *in-4°.*, par M. Evans.

elles paroissent s'abaisser, & ce même continent s'élever jusqu'à ce qu'on soit parvenu aux lacs, où l'on voit des plaines d'une élévation très - considérable. Celles - ci viennent aboutir du côté de l'est au sommet des Apalaches, qu'elles semblent même former.

Dans le pays qu'occupent les colonies angloises, la structure de ces montagnes varie, & elles sont partagées, par la riviere d'Hudson, en deux chaînes qui ont généralement leur direction parallele à la mer. Depuis la partie de l'est jusqu'à la baye de Massachusset, elles n'en font qu'une, dont la direction est presque nord, & en avançant toujours un peu plus E. suivant la forme de la côte de la mer. Cette étendue de pays peut se diviser en deux bandes, prises depuis Boston, en allant à l'ouest.

La premiere commence auprès

de Water - Town , & forme des côteaux ou monticules fort rudes , jusqu'à ce que l'on ait passé Vester , & de là environ 20 milles du côté de la riviere d'Hudson. La seconde bande est la plus grande partie, couverte de petites montagnes qui forment une longue chaîne qui s'étend vers le sud jusqu'au Sund, qui divise le Long - Island du Main, & occasionnent ces pentes, ces arrêtes, ces sommités & ces terres remplies de rochers détachés , que l'on observe , lorsqu'on voyage le long des rivages de la mer dans le Connecticut, & qui empêchent de faire un meilleur chemin dans l'intérieur de ce pays.

Quoique la plus grande partie du Connecticut soit comprise dans cette espece de bande , cependant on y trouve de grands vallons , de beaux & bons pays. Entre ces chaînes , les plus grandes sont le  
long

ong de la riviere de Connecticut. Il se trouve de ces intervalles de 20 milles de largeur. La direction de ces chaînes de côteaux & de montagnes donne la direction du cours des rivieres & des ruisseaux de ces pays.

Dans l'est de la premiere bande, du côté de la mer, les terres sont formées par un amas des sables de l'Océan, mêlés avec les débris ramassés par les marées du N. E. & du S. O. qui ont formé presque tout le pays du Cap Cod, jusqu'à l'E. du fond de la baye de Massachusetts. La Longue-Isle, ou Longsland, paroît aussi formée des sables de l'Océan, mêlés avec des terres qui ont coulé du continent. Les terres, en s'avancant dans l'O. sont de même nature; mais les montagnes sont plus élevées, à mesure que l'on approche des frontieres du Canada.

Le pays , au S. O. de la riviere d'Hudson , est divisé plus régulièrement, par un plus grand nombre de bandes que celui dont nous venons de parler. Le premier objet que l'on trouve dans cette partie , est ce rideau de rochers d'une espece de talc de deux , trois , & même de six milles de largeur , dont le sommet s'éleve au dessus des contrées adjacentes. Il s'étend de la ville de New-Yorck au sud-ouest , par les chûtes les plus basses des rivieres de Delaware , de Schuylkill , de Susquehana , de Gun - Powder , de Patapsco , de Potomack , de Rapahannock , de James-Kiver & de Konoack. Cette chaîne de roches , qui se présente comme une courbe réguliere , formoit anciennement la côte de la mer , dans cette partie de l'Amérique.

Depuis la mer jusqu'à cette chaî-

ne, & depuis les côteaux de Navasink, au sud ouest, jusqu'aux extrémités de la Géorgie, tout le pays forme la première bande. On peut le désigner en le nommant *les plaines basses*, qui sont formées par les terres coulées des pays supérieurs, mêlées avec le sable de l'Océan. Ces plaines ne sont arrosées par aucune rivière. C'est un sable blanc, d'environ 20 pieds de profondeur, entièrement stérile, & où il n'y a aucune terre végétale qui puisse l'améliorer. Mais les parties où se trouvent les rivières ont été fertilisées par les terres qu'elles ont entraînées avec elles, & qui se sont mêlées avec les sables, comme les vases de mer, les coquillages, & les autres corps étrangers que l'on y trouve, le démontrent.

Ce sol est le même, dans une espace de 40 à 50 milles de large.

Dans la route depuis Navesink jusqu'au cap de la Floride, on découvre par-tout un pays stérile. Le voisinage d'aucune rivière n'y a point fertilisé quelques terres qui ont coulé des parties supérieures. On y voit seulement quelques marais, ou bas-fonds, qui à peine peuvent nourrir quelques cedres blancs. On y trouve aussi communément des veines d'argile, détachées, par la mer, de ces côteaux de talc; quelques-unes ont trois à quatre milles de largeur.

Depuis cette chaîne de rochers, où toutes ces rivières forment une chute, jusqu'à la chaîne des monticules interrompus, appelés *les Montagnes du sud*, il y a un terrain de 50, 60, & 70 milles d'étendue, fort inégal, qui s'élève à mesure que vous pénétrez dans l'intérieur du pays. Cette seconde bande peut se dénommer le Pays.

Supérieur. Il consiste en quelques veines de différentes especes de terres & de décombres. Il a quelques milles de longueur, & est entremêlé, en quelques endroits, de petits rideaux & de chaînes de monticules. Leur pente donne une grande rapidité aux eaux des torrens & des ravins, qui entraînent les terres dans les rivieres, qui fertilisent les plaines basses. Ces pentes rudes & ces ravins rendent la moitié de ce pays peu propre à la culture.

Les montagnes du sud n'ont pas des sommets, comme les montagnes Endles; mais ce sont de petits monticules rocasseux, interrompus irrégulièrement en quelques endroits, & isolés. Les uns ont un cours de quelques milles en longueur; d'autres s'étendent plusieurs milles en largeur. Entre les montagnes du sud, & les hautes montagnes Endles, que l'on ap-

pelle par distinction de celles du nord, en quelques endroits, Kittatini & Pequilin, il y a des vallons très-beaux & fort bons, de 8, 10, & 20 milles de largeur; c'est où se trouve la partie la plus considérable du meilleur pays cultivé que possèdent les Anglois. Cette bande passe à travers la Nouvelle Gerssey, la Pensylvanie, le Mariland & la Virginie. On n'a point encore donné de nom général à ce pays; mais on pourroit l'appeller *Piémont*, à cause de sa ressemblance avec cette contrée de l'Europe pour la bonté des terres. C'est la troisième bande du continent septentrional de l'Amérique.

Les montagnes *Sans fin*, ou *Endless*, ainsi appellées de la dénomination sauvage, traduite en langue angloise, forment une longue chaîne assez uniforme. Elles ont environ 5 à 600 toises de hauteur per-

pendiculaire, au dessus des vallées intermédiaires. Leur nom exprime assez leur étendue.

En quelques endroits, comme vers les montagnes de Kaatikill & vers les sources du Ronoack, on pourroit s'imaginer voir les extrémités des monts Endless; mais si on examine un peu de près dans les côtés, on les verra s'étendre en de nouvelles branches qui n'ont pas moins d'étendue. Leur dernière chaîne, qui est celle d'Alligeny, ou de la Belle - Riviere, est parallele avec cette premiere chaîne de rochers talqueux qui termine la premiere bande. Cette chaîne est terminée par de grandes buttes de terres & de rochers détachés, vers les sources du Ronoack & de la New-River.

Les chaînes les plus E. qui paroissent courir au S. tournent imperceptiblement à l'O. ce qui fait

que les vallons de la bande du Pays Supérieur & du Piémont, comme nous venons de l'appeller, ont plus de largeur dans la Virginie que dans les parties au N. Les chaînes du S. O. semblent vouloir se lier avec celles d'Alligeny. Dans quelques endroits, elles se divisent & forment de nouvelles chaînes de montagnes, comme font celles d'Ouasioto.

Par-tout ces chaînes se pénètrent, pour ainsi dire, les unes les autres, par des contre-forts, ou des éperons, qui sortent de la plus grande chaîne de montagnes, & se répandent en monticules détachés; ce qui paroît indiquer de bonnes routes dans leur intérieur; mais on ne trouve point d'issue, quand on y voyage. Il est plus sûr de passer sur les rochers, que dans les parties mêlées de roche & de terre, parce qu'elles mènent à des

avins qui forment des précipices. A peine la dixième partie des terres dans ces montagnes est propre à être cultivée. C'est la quatrième bande, qui aboutit aux contrées des Iroquois & au pays qui vient finir sur les plaines de l'Ohio.

Concluons de ces remarques de M. Pouchot, 1°. que toutes ces bandes dont il parle ne sont que des rameaux des Apalaches, ou plutôt les différentes parties qui composent cette chaîne de montagnes, soit en longueur, soit en largeur; 2°. que toute la contrée située à l'est des Apalaches a été évidemment couverte par les eaux de la mer, & que les vestiges nombreux & ineffaçables de ce changement prouvent qu'il ne peut être fort ancien.

Il nous sera encore permis d'ajouter ici, que cette chaîne des monts Apalaches, & cette bande

élevée de terre à l'ouest, qu'elle semble soutenir & être son ancienne limite, sont une portion d'une bande principale qui s'étend, du sud-est au nord-ouest, depuis l'embouchure de Rio de la Plata, jusqu'au delà des grands lacs de l'Amérique Septentrionale.





## REMARQUES

*Sur le Saut de Niagara.*

**L**A partie la plus septentrionale de l'Amérique étant fort élevée, les rivières qui en découlent, doivent nécessairement, avant de se décharger dans les lacs, ou dans les fleuves, & suivant la pente des terres, faire des chûtes plus ou moins considérables. La plus célèbre de toutes est évidemment celle de Niagara. Les Sauvages voisins de Québec la regardoient comme située à l'extrémité occidentale de ce continent, quand les François vinrent s'y établir. Ils affuroient à ces derniers „ qu'à la fin du lac Ontario, il y a un saut qui peut avoir une lieue

„ de large , d'où il descend un  
 „ grandissime courant d'eau dans  
 „ le dit lac ; que passé ce faut on  
 „ ne voit plus de terre , ni d'un  
 „ côté ni d'autre , mais une mer  
 „ si grande qu'ils n'en avoient  
 „ point vu la fin , ni oui dire  
 „ qu'aucun l'eût vue ; que le so-  
 „ leil se couche à main droite du  
 „ dit lac , ( a ) &c. ” .

Les voyages que les François  
 entreprirent bientôt dans l'intérieur  
 de l'Amérique , leur procurerent  
 des connoissances moins vagues sur  
 cette célèbre cascade. Elles furent  
 cependant d'abord inexactes , &  
 on ne peut guere compter sur les  
 détails que le baron de la Hontan  
 & le pere Hennepin nous en ont  
 donnés. La description que nous  
 en devons au P. Charlevoix ; mé-

---

( a ) *Marc l'Escarbot* , *Hist. de la  
 Nouvelle France* , p. 352.

rite plus de confiance. M. de Buffon n'a pas dédaigné de l'insérer dans son ouvrage immortel. Outre ce que M. Pouchot a rapporté de ce fait, dans les observations qu'on vient de lire, nous en avons trouvé dans ses papiers, d'autres dont nous ferons usage.

La rivière du Portage, ou de Niagara, n'est proprement que l'émissaire du lac Erié, qui se décharge par là dans le lac Ontario, à six lieues de la Chutes. N'étant pas aisé de mesurer avec des instrumens l'élevation de cette chute, les voyageurs, qui ne pouvoient d'ailleurs la voir que de profil, ont fort varié dans leurs récits. Le baron de la Hontan avance qu'elle a sept à huit cents pied de haut (*a*), & le chevalier de Tonti, cent toises (*b*). L'estime du P. Charle-

---

(*a*) Voyag. p. 107.

(*b*) Dern. dec. de l'Amér. p. 30.

voix est plus sûre ; il ne donne que cent-quarante à cent-cinquante pieds de hauteur au faut de Niagara.

M. de Buffon avoit d'abord cru que cette cascade étoit la plus belle du monde entier, & qu'elle devoit cet honneur à son élévation ; mais depuis peu il semble s'être retracé, pour donner la préférence à celle de Terni en Italie. Quoique la plupart des voyageurs ne donnent à celle-ci que deux cents pieds de haut, l'illustre naturaliste la suppose de trois cents (a). Sans chercher ici à recuser son témoignage, nous observerons seulement que la montagne *del Marmore* n'a qu'une ouverture de vingt pieds, par laquelle se précé-

---

le P. Hennepin donne à cette chute 100 brasses, c'est-à-dire, 600 pieds.

(a) Suppl. à l'hist. natur. T. I. p. 469.

pite le Velino , dont la chute perpendiculaire forme cette dernière cascade.

Ce n'est point la hauteur , mais la largeur d'une cascade , qui la rend considérable. Or celle de Niagara ayant neuf cents pieds de largeur , l'emporte évidemment sur toutes les autres. Elle ne peut être comparée à celle de Terni , qui , relativement à l'élevation , est inférieure à plusieurs que nous connoissons dans le pays des Grisons , le Valais & la Suisse. Nous sommes étonnés que M. de Buffon n'ait pas cité pour exemple de chûtes perpendiculaires , celles qu'on voit dans la célèbre vallée de Lauterbrun , où la nature a étalé ses plus affreuses beautés. De la cime de deux montagnes qui se terminent au glacier , & laissent entr'elles un étroit & sombre vallon , se précipitent plusieurs

ruisseaux qui forment les cascades peut-être les plus élevées de l'univers. Celle de Staubbach a été exactement mesurée, & sa hauteur perpendiculaire n'est pas moins de huit cents seize pieds de roi, ou de onze cents pieds de Berne. A la vérité, sa largeur n'est pas considérable; on peut en juger par le ruisseau qu'elle forme en tombant, & qui n'a guere plus de huit ou neuf pieds de large dans sa plus grande étendue. Nous ne parlons point de la cascade de Myrrebach, & de quelques autres dont la masse des eaux est aussi petite, & l'élevation un peu moindre.

La chute de Niagara est aussi remarquable par les phénomènes qu'elle produit que par sa largeur. Lorsque le tems est beau, on y voit plusieurs arcs-en-ciel, les uns au dessus des autres. Il n'est pas difficile d'en deviner la cause. Quel-

quelquefois un léger brouillard s'éleve comme une fumée, au dessus de cette cascade, & semble être celle d'une forêt qui brûle. On l'apperçoit du lac Ontario, quinze lieues au delà du fort de Niagara. C'est un signe non équivoque de pluie ou de neige, & un moyen sûr de reconnoître ce fort, ou l'embouchure de la riviere du Portage.

Le bruit que fait la cascade, augmenté par les échos des rochers d'alentour, s'entend plus ou moins loin, selon le vent qui regne. Il n'est pas rare de l'ouïr de dix à douze lieues, mais comme un tonnerre éloigné & qui gronde fort fourdement; ce qui fait conjecturer au P. Charlevoix, qu'avec le tems il s'est dû former quelque caverne sous la chute. Il en donne encore pour raison, qu'il n'a jamais rien reparu de tout ce qui

y est tombé (a). Ce dernier effet est celui des gouffres qui se trouvent toujours, soit au bas des grandes chûtes d'eau, soit dans les endroits où le courant des rivières se trouve contrarié avec force, ou trop resserré.

L'envie de critiquer le baron de la Hontan, a porté le P. Charlevoix à nier que les poissons qui se trouvent engagés dans le courant, au dessus de la chûte, tombent morts. „ On m'avoit encore assu-  
 „ ré, ajoute ce jésuite, que les  
 „ oiseaux qui s'avisoient de voler  
 „ par dessus, se trouvoient quel-  
 „ quefois enveloppés dans le tour-  
 „ billon que formoit dans l'air la  
 „ violence de ce rapide. Mais j'ai  
 „ remarqué tout le contraire. J'ai

---

(a) Journal hist. du voyage de l'Amérique Septentrionale, T. V. de l'hist. de la Nouvelle-France, p. 346.

vu de petits oiseaux voltiger assez-bas, directement au dessus de la chute & s'en tirer fort bien" (a). Nous avons vu nous mêmes des oiseaux plongés, au bas de la cascade du Rhin, qui a du côté du château de Lauffen quatre vingts pieds d'élevation (b), & senvoler ensuite sans danger. Les oiseaux de proie peuvent s'en être très aussi heureusement à Niagara dans un tems calme, mais non pas quand les vents sont renforcés dans la bande du Sud. Alors, comme M. Pouchot l'a observé plusieurs fois, les oiseaux aquatiques qui suivent le cours de la rivière, & s'élevent à la hauteur des rochers, sont contraints, pour se mettre à l'abri, de voler près de

---

(a) Id. p. 346. 347.

(b) Au côté opposé, près des forêts de Neuhaussen, cette chute paraît plus basse.

la surface de l'eau ; mais ne pouvant plus dans cette position résister à fouler le courant d'air , ils sont précipités dans le bassin. Il en est peu-près de même des poissons entraînés par les rapides supérieurs à la cascade , qui se font sentir assez avant dans le lac Erié. Un grand nombre d'animaux doivent encore périr dans les tournoyemens d'eau. Ils sont si terribles au dessus de ces cataractes , qu'on ne peut y naviguer ( *a* ). Dix ou douze Sauvages Outaouais , ayant voulu traverser en cet endroit la rivière avec leurs canots , pour éviter un parti d'Iroquois qui les poursuivoit , firent en vain leurs efforts pour résister à l'impétuosité des courans , & ne tarderent pas à être engloutis dans les eaux de la cascade ( *b* ).

---

( *a* ) *Transf. Philos. T. VI. part. I. p. 119.*

( *b* ) *Charlevoix , journ. cit. p. 341.*

Quoique leur masse tombe perpendiculairement sur des rochers bas, elle forme néanmoins par l'impulsion forte du courant & la quantité, un talus assez considérable. Le baron de la Hontan prétend qu'au dessous, il y a un chemin où trois hommes peuvent aisément passer de l'un ou de l'autre côté, sans être mouillés, & sans même recevoir aucune goutte d'eau (a). Ni le P. Charlevoix, ni M. Pouchot, ne parlent de ce chemin, que personne n'a eu vraisemblablement envie de pratiquer.

Autour de la chute, on apperçoit des rideaux de quatre-vingts toises de haut. Ils désignent évidemment que le canal ou la rivière qui la forme, étoit autrefois presque de niveau avec le lac Érié. Le fait de Niagara doit donc

---

(a) Voy. p. 107.

avoir eu beaucoup plus d'élevation qu'il n'en a aujourd'hui, & le l de roche qui l'occasionne, s'étant miné peu-à-peu, avant d'être dans son état actuel.

Lorsqu'on est parvenu au sommet des montagnes voisines de la chute, on découvre une plaine de trois ou quatre lieues de largeur qui regne du côté de Toronto autour du lac Ontario, & varie suivant le gissement des côtes, au nord-est & au sud-ouest. Ce rideau ou chaîne de collines commence aux montagnes du Nord & s'étend dans la partie de l'est jusqu'au pays des Cinq Nations. On ne peut douter que ces collines ne formassent autrefois le rivage du lac, dont les eaux, en baissant successivement, ont abandonné la plaine qui les entoure.

L'étendue de tous les grands lacs, & en particulier de celui d'Érié

qui est au dessus de la chute de Niagara, a subi le même changement. Les bords du fleuve St. Laurent, qui est leur écoulement, n'en ont point été exempts. L'isle de Mont-Réal, formée par deux branches de ce fleuve, nous en fournit une preuve. Ses côtes s'élevent à une certaine distance de ses côtes, & démontrent par là que tout l'espace de terre, depuis leur pied, jusqu'au rivage du fleuve, a été occupé par ses eaux, qui se sont retirées à mesure que la masse de celles des lacs a diminué, par l'abaissement successif du saut de Niagara & des autres rapides ou catractes qui interrompent le cours du fleuve, au dessus de Mont-Réal.

Rapportons encore une preuve de changement dont nous venons de parler. Nous la chercherons sur les plus hautes montagnes du Canada. On y découvre sans cesse

des coquillages de mer de toute espece, ainsi que dans les anciennes plaines couvertes de terre calcinable, sulfureuse, ou composée de talcs & de grès. Les plaines plus récentes sont remplies, au contraire, de pétrifications de bois, de fruits, de serpens, d'escargots & d'autres coquillages d'eau douce



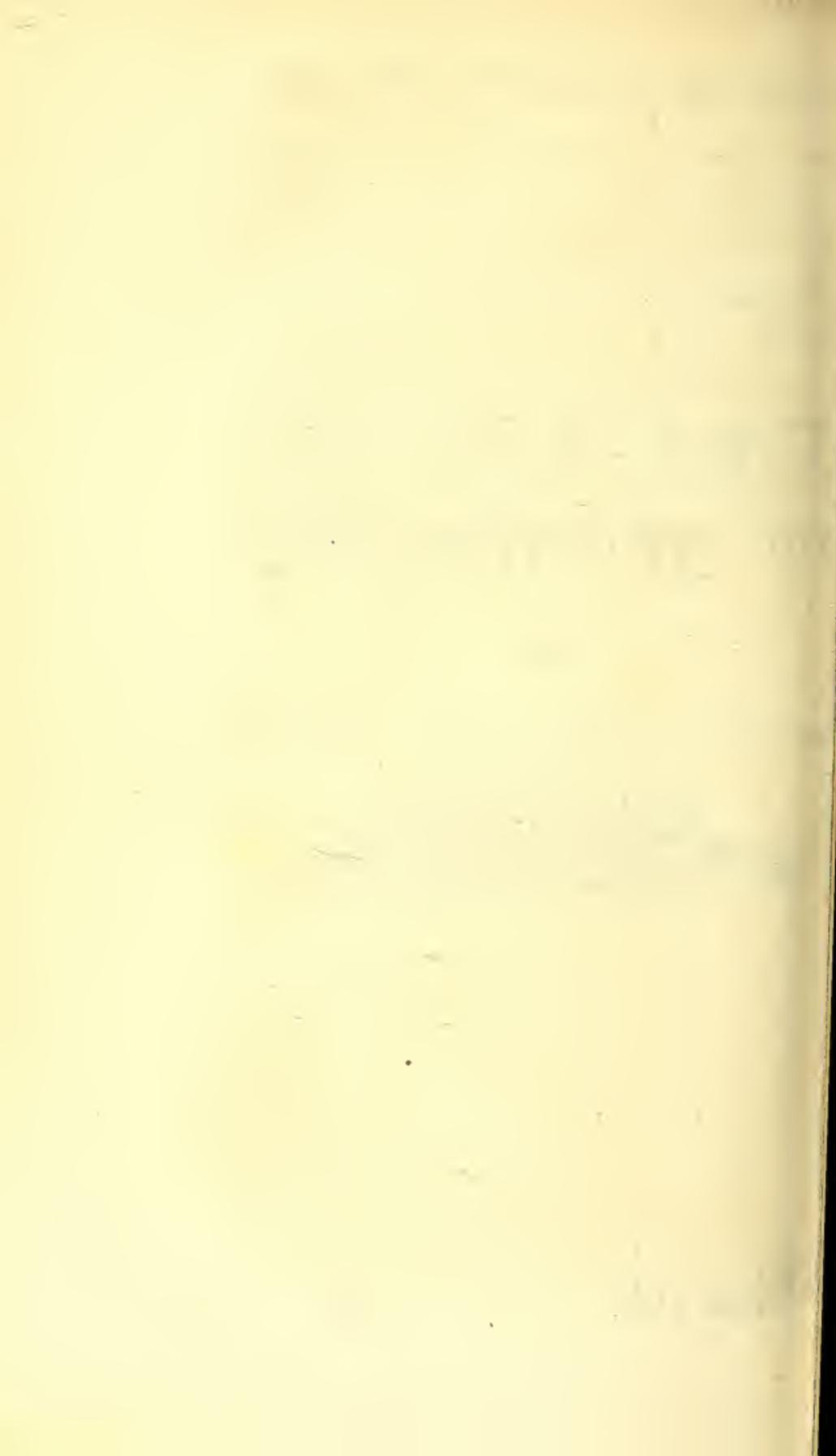
DES MŒURS  
ET DES USAGES

*Des*

*Peuples de l'Amérique Septen-  
trionale.*

*Tom III.*

K





## AVERTISSEMENT.

**N**ous devons aux missionnaires des détails précieux sur les mœurs & les usages des nations sauvages de l'Amérique Septentrionale. On auroit sans doute aucun reproche à faire à ces apôtres du Nouveau-monde, s'ils se fussent laissé moins abjuguer par des préjugés d'Etat, qui les ont trop souvent engagés, suivant leur intérêt particulier, tantôt à exagérer la barbarie des sauvages, tantôt à en déguiser les défauts. Un d'eux, le P. Lafitau, n'a point craint de les comparer aux premiers peuples de l'antiquité. Son imagination lui a fait découvrir beaucoup de rapports de religion, de coutumes, de traditions, &c. dont peu de personnes reconnoitroient aujourd'hui la vé-

rité, de semblables parallèles n'é tant plus guere du goût de notre siècle.

Les premiers voyageurs, sur-tout Champlain, le fondateur & le pere de la colonie françoise du Canada ont mis dans leurs relations cette simplicité & cette vérité qui le rendra toujours utiles, quoique le style en soit presque inintelligible. Ceux qui les ont suivis, au lieu de rectifier leurs erreurs, n'ont fait que les multiplier, ou travestir leurs recits. Quelques-uns ont même osé exalter d'une manière aussi ridicule qu'outrée les Sauvages. S'ils n'avoient prétendu faire qu'une épigramme contre les nations civilisées, on leur auroit peut-être pardonné; mais ils ont cherché à séduire leurs contemporains & tromper la postérité. Le baron de la Hontan mérite en particulier ce reproche: il a voulu métamor

poser tous les naturels de l'Amérique en grands philosophes, & malheureusement son ouvrage a joui quatre fois d'une célébrité dangereuse : Jean Jacques Rousseau y avoit même puisé bien des idées aussi fausses qu'étranges.

Un ministre de Cleves, à qui les paradoxes ne coûtent rien & qui décide toujours à tort & à travers, quand il cesse de mal raisonner, sans être sorti de l'Allemagne, s'est cru obligé de rejeter instinctivement tous les témoignages des missionnaires & des voyageurs, pour accréditer ses propres rêveries. Comme elles ont séduit plusieurs lecteurs, & qu'elles pourroient faire naître d'injustes préjugés sur le compte de M. Pouchot, nous croyons devoir transcrire ici le jugement que M. de Buffon a porté du système de ce ministre, M. Paw. C'est un excellent antidote contre l'ouvrage.

*ge de cet hardi détracteur de l'espec  
humaine.*

„ J'avoue, dit l'illustre natura  
„ liste, que je n'ai pas assez de con  
„ noissances (a) pour pouvoir con  
„ firmer ces faits, dont je doute  
„ rois moins si cet auteur n'en eût  
„ pas avancé un très-grand nombre  
„ d'autres qui se trouvent démen  
„ tis, ou directement opposés aux  
„ choses les plus connues & les  
„ mieux constatées; je ne prendra  
„ la peine de citer ici que les mo  
„ numens des Mexicains & des Pé  
„ ruviens, dont il nie l'existence,  
„ & dont néanmoins les vestiges  
„ existent encore, & démontrent

---

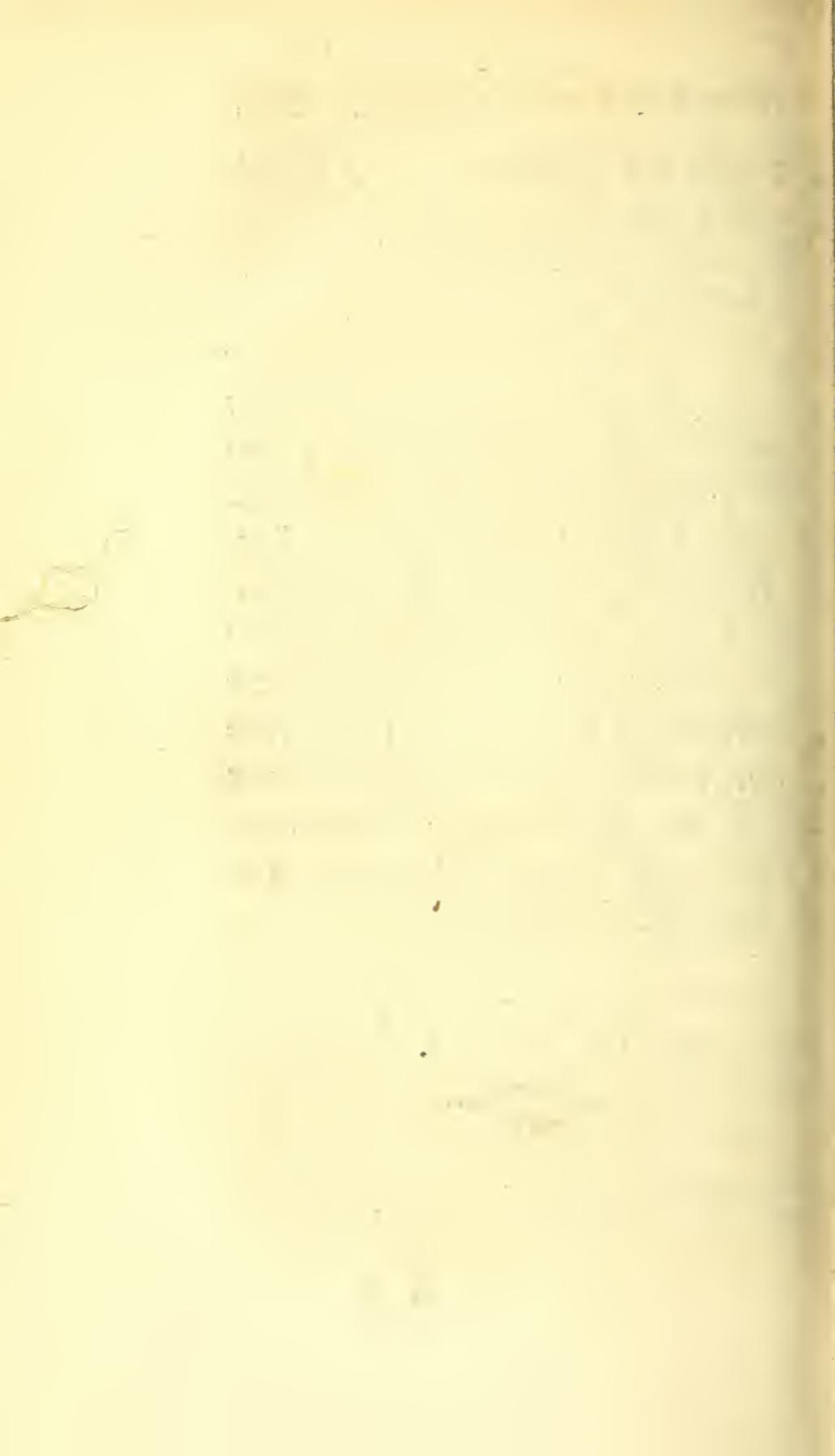
(a) Que ce langage est différent de celui de M. Paw! Un auteur étranger qui écrit dans notre langue, se croiroit-il dispensé de prendre un ton honnête & modeste, tandis que le premier écrivain de la nation s'en est toujours fait un devoir?

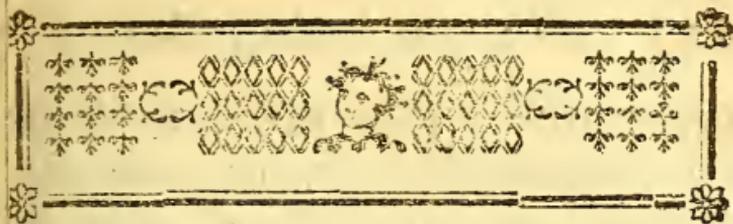
la grandeur & le génie de ces peuples, qu'il traite comme des êtres stupides, dégénérés de l'espece humaine, tant pour le corps que pour l'entendement. Il paroît que M. P. a voulu rapporter à cette opinion tous les faits; il les choisit dans cette vue: je suis fâché qu'un homme de mérite, & qui d'ailleurs paroît être instruit, se soit livré à cet excès de partialité dans ses jugemens, & qu'il les appuie sur des faits équivoques. N'a-t-il pas le plus grand tort de blâmer aigrement les voyageurs & les naturalistes qui ont pu avancer quelques faits suspects, puisque lui-même en donne beaucoup qui sont plus que suspects? il admet & avance ces faits, dès qu'ils peuvent favoriser son opinion; il veut qu'on les croie sur sa parole & sans citer de garans. Par exemple, sur ces gre-

» nouilles qui beuglent , dit-il , com-  
 » me des veaux ; sur la chair de  
 » l'iguane qui donne le mal véné-  
 » rien à ceux qui la mangent ; sur  
 » le froid glacial de la terre à un  
 » ou deux pieds de profondeur , &c.  
 » Il prétend que les Américains en  
 » général sont des hommes dégéné-  
 » rés ; qu'il n'est pas aisé de con-  
 » cevoir que des êtres , au sortir de  
 » leur création , puissent être dans  
 » un état de décrépitude ou de ca-  
 » ducité , & que c'est-là l'état des  
 » Américains ; qu'il n'y a point  
 » de coquilles ni d'autres débris de  
 » la mer sur les hautes monta-  
 » gnes , ni même sur celles de moyen-  
 » ne hauteur ; qu'il n'y avoit point  
 » de bœufs en Amérique avant sa  
 » découverte ; qu'il n'y a que ceux  
 » qui n'ont pas assez réfléchi sur  
 » la constitution du climat de l'A-  
 » mérique , qui ont cru qu'on pou-  
 » voit regarder comme très-nou-

veaux les peuples de ce continent ; qu'au delà du quatre-vingtième degré de latitude, des êtres constitués comme nous ne sauroient respirer pendant les douze mois de l'année, à cause de la densité de l'atmosphère ; que les Patagons sont d'une taille pareille à celle des Européens, &c. Mais il est inutile de faire un plus long dénombrement de tous les faits faux ou suspects que cet auteur s'est permis d'avancer, avec une confiance qui indisposera tout lecteur ami de la vérité". Supplém. l'hist. nat. Tom. VIII. éd. in-12. p. 326, 327, 328, 329.







# DES MŒURS ET DES USAGES

*Des Sauvages de l'Amérique Sep-  
tentrionale.*

**L**A race d'hommes qui peuple ce grand continent, est la même par-tout, à peu de différence près. Ils ont généralement la peau couleur de cuivre. Ils paroissent ordinairement plus noirs, parce qu'ils sont élevés nuds, & à cause de l'usage qu'ils ont de se frotter la peau avec des graisses, des glaifes, ou des couleurs brunes; ce qui joint à la malpropreté, leur rend la

peau encore plus noire qu'ils ne l'ont naturellement. Ils ont une marque très-distinctive, celle de n'avoir ni barbe ni sourcils. Il est vrai qu'ils ont attention d'arracher les poils qui surviennent; mais ce ne sont que des poils folets. Si on en trouve à présent qui ont un peu de barbe, c'est qu'ils sont métifs Européens.

Ils sont généralement grands. Leur taille est de cinq pieds, 4, 5, 6 pouces, & au dessus, jusques à près de six pieds. Ils sont fort ingambes. Plusieurs ont de la phisionomie. On apperçoit dans quelques nations un air petit-maître. Ils ont l'œil vif. Ils n'ont pas autant de force en général que les Européens. Les femmes sont moins bien de figure proportionnellement. Elles deviennent fort grasses, & flétrissent de bonne heure. Il y a quelques nations du côté des Chaoua-

ons, qui sont plus blanches ; quelques-unes le sont même autant que les Allemandes ; cela est néanmoins très-rare.

Ceux qui diffèrent par la figure, diffèrent aussi par l'art. Les Têtes Plates & tous les Caraïbes ont le front plat, & le dessus de la tête élevé, parce que dans leur jeunesse on leur serre la tête entre deux morceaux de bois. Ceux que l'on nomme Têtes de Boule ont la tête ronde, ce qui est particulier à plusieurs nations qui sont dans le N. O. de l'Amérique. On dit que l'on a trouvé dans cette partie des hommes barbus, ce qui est fort douteux. L'on ne tient cela que des Sauvages, qui peuvent avoir pris des Espagnols pour des naturels du pays, se trouvant dans la partie qu'ils occupent. Une chose frappante, c'est que ceux qui ont l'habitude de voir des Sauva-

ges , peuvent juger aux traits , ainsi que par la façon de se mettre , de quelle nation ils sont , sans qu'ils parlent.

Chaque nation peut être regardée comme une famille rassemblée dans le même canton. Les différentes nations ne s'allient que très-rarement entr'elles. Chacune habite un canton séparé de ce grand continent. A moins que l'intérêt national ne l'exige, ou que les guerres qu'ils entreprennent ne le demandent, ils se fréquentent très-peu & restent isolés dans leur district. Chaque nation est divisée par villages, qui ne ressemblent point à ceux d'Europe. Un village sauvage a ses cabanes dispersées le long d'une rivière ou d'un lac, & quelquefois tient une ou deux lieues. Chaque cabane contient le chef de famille, ses fils, petits-fils, souvent les frères & les sœurs;

aussi il y en quelques-unes qui ont jusqu'à 60 personnes. Cette cabane forme généralement un grand quarré long, dont les côtés n'ont pas plus de 5 à 6 pieds de haut. Elle est faite d'écorce d'ormeau & le toit de même, avec une ouverture le long du faite, pour laisser passer la fumée, & une issue aux deux bouts, sans porte. On doit juger par là qu'elles sont toujours remplies de fumée. On place le feu sous l'ouverture du faite, & il y a autant de feux que de familles. La marmite est soutenue par deux fourches & un morceau de bois mis en travers, avec une cuiller à pot, appelée *Mikoine*, à côté. Les lits sont sur des planches à terre, ou de simples peaux, qu'ils appellent *Appichimon*, placées le long des cloisons. Ils se couchent sur cette peau, enveloppés dans leurs couvertes qui, le jour, leur ser-

vent de vêtemens. Chacun a sa place particuliere. L'homme & la femme couchent accroupis, de façon que le derriere de la femme est contre le ventre du mari ; leurs couvertes leur passant sur la tête & sous les pieds, cela ressemble assez à un pâté de canards. Les cabanes des Scioux, dans les grandes plaines du Mississipi, sont en forme de cône, formées avec des perches & enveloppées de peaux de bœufs illinois passées ; ce qui fait un joli effet.

Quoique les Sauvages domiciliés ou chrétiens n'ayent perdu aucun de leurs usages, ils sont cependant logés plus commodément que les autres, aux dépens du roi. Il y en a même qui ont des chambres meublées pour recevoir les Européens, lorsqu'ils vont les voir. Leurs meubles consistent dans des marmites de différente grandeur,

suivant leur besoin , & leurs habillemens dans leurs chemises, qui sont coupées pour homme. Les femmes se servent des mêmes. Ils les veulent garnies ; les jeunes gens petits-maîtres , & les femmes les portent volontiers à manchettes brodées ou à dentelles. Ils ne les quittent plus jusqu'à ce qu'elles soyent usées ou pourries. Les premiers jours , ils les portent blanches , après quoi ils les frottent avec du vermillon. Elles sont rouges pendant quelque tems , jusqu'à ce qu'elles deviennent noires par l'usage. On peut juger par là que la consommation qu'ils en font est très-considérable , ne les lavant jamais. Ils quittent ordinairement leurs chemises pour se mettre au lit : l'homme couche tout nud ; la femme garde seulement le *ma-*  
*chicoté* par décence.

Leur chaussure consiste en une

espece de guêtre d'étoffe de molleton frisé, rouge, blanc ou bleu. Cette guêtre est cousue en long, suivant la forme de la jambe, & a quatre droigts d'étoffe en dehors de la couture. Ces quatre doigts d'étoffe sont brodés en rubans de différentes couleurs, mêlés avec des desseins de rasade ; ce qui forme un joli effet, sur-tout quand la jambe n'est pas trop courte & troupe fournie, ce qui est rare parmi eux. Outre cela, ils portent des jarretieres de rasade ou de porc-épic, brodées, de quatre doigts de largeur, & qui forment un nœud sur le côté de la jambe. Les bandes des guêtres flottent presque sur le devant, afin de se couvrir le tibia contre les broussailles. Leurs souliers sont une espece de chausson fait de peaux de chevreuil, de cerf, ou de caribou, passés comme des gans de chevre, & aussi doux.

Le dessus du pied est à grille, & brodé avec un troussi, à la hauteur de la cheville du pied, large de deux doigts, aussi brodé avec du porc-épic, teint de différentes couleurs, & de petites aiguillettes en cuivre garnies de poils teints & de petits grelots qui sonnent en marchant. Cet usage a pu être imaginé pour faire fuir les serpens & les couleuvres, qui sont en grand nombre. Il y a des souliers pour l'hyver, en forme de brodequins, qui sont très-propres; il y en a qui coûtent jusques à un louis; & les moindres sont de 40 f. à 3 livres. On voit des paires de guêtres qui coûtent jusques à 30 liv. Les femmes portent un jupon, appelé *machicoté*, fait d'une aune de drap bleu ou rouge, de la qualité de ceux du Berri ou de Carcassonne. Le bas est garni de différents rangs de rubans, jau-

nes, bleus & rouges, ou de la tavelle angloise. Cet ajustement ressemble à un jupon de coureur; il n'est tenu que par une courroie sur la ceinture; la chemise passe par dessus & le couvre. Ces femmes sont chargées de colliers, comme des vierges décorées; ce sont des rubans de porcelaine de rafade, au bout desquels sont attachées des croix de Calatrava, des dès à coudre, des pieces d'argent, qui leur tombent jusqu'au dessous de la gorge, qui en est presque couverte.

Elles ne se percent point les oreilles, comme les hommes, mais elles portent des pendans faits en chaînettes de laiton ou de rafade, qui leur descendent fort bas sur les épaules. Elles portent toutes leurs cheveux partagés en deux sur le milieu de la tête, & arrangés de façon qu'ils viennent couvrir une

partie des oreilles, & sont enfermés derrière dans une queue qui leur tombe jusqu'à la ceinture. Cette queue, qui a la forme de celle d'un langouste, est large de quatre doigts par le haut, & environ trois par le bas, & un peu plate. Elle est recouverte de peau d'anguille, passée & peinte en rouge. Plusieurs ont le dessus garni d'une plaque d'argent de deux à trois travers de doigts, & le bas de petits triangles, aussi en argent, ou d'autre chose; ce qui ne fait pas un mauvais effet. Une femme à qui on coupe cette queue se croit deshonorée, & n'ose pas se montrer, jusqu'à ce qu'elle puisse la refaire. Les cheveux des femmes leur servent à essuyer leurs mains de toutes les graisses qu'elles touchent sans cesse. Elles les ont très-noirs, fort longs, lisses & forts. Elles mettent quelquefois du vermillon dans

la raze de partage de leurs cheveux & derriere les oreilles. Les Abenakifes se peignent tout le visage, quand elles sont parées; le haut en brun rouge, & le bas en vermillon. Les Outaouaifes portent souvent, au lieu de chemises, des especes de brassieres de drap bleu ou rouge, coupées en deux pieces, de façon qu'avec quatre ou six cordons elles se couvrent la moitié du corps & des bras.

Les hommes, au lieu de machicoté, portent un braguet, qui est un quart d'aune de drap, qui, leur passant sous les cuisses, vient se renverser devant & derriere sur un cordon à la ceinture; quelquefois ce braguet est brodé. Lorsqu'ils voyagent, & qu'ils craignent d'être échauffés par la laine, ils mettent simplement ce braguet comme un tablier devant eux. Ils portent autour du col, un collier

en pendant comme nos chevaliers d'ordre. Au bout est une plaque d'argent grande comme une foucoupe, ou un coquillage de même grandeur, ou un cercle de porcelaine (a). L'avant-bras est garni de brasselets d'argent, de trois à quatre doigts de largeur, & le bras d'une espee de mitons faits de porcelaine, ou en porc-épic, colorés avec des aiguillettes de peau qui forment une frange dans le haut & dans le bas.

Les Sauvages portent volontiers

---

(a) Les porcelaines du Canada sont des coquillages que les Anglois appellent *clams*. Elles se trouvent sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, & sur celles de Virginie. Elles sont cannelées, allongées, un peu pointues & assez épaisses, &c. Voyez le journal du P. Charlevoix, T. V. de l'hist. de la Nouvelle-France, p. 308; le voyage de Calm dans l'Amér. Sepr. T. II. p. 385 & suiv.

des anneaux à tous les doigts. La tête des hommes est plus ornée que celle des femmes. Ils employent quelquefois trois ou quatre heures à leur toilette. On peut dire qu'ils y sont plus attachés qu'aucune petite maîtresse en France. Le soin de se *matacher* ou barbouiller le visage artistement en rouge, noir & vert, avec des desseins suivis, & qu'ils changent souvent deux ou trois fois le jour, ne laisse appercevoir de naturel que les yeux & les dents, qu'ils ont fort petites, mais très-blanches & la levre vermeille. Ils ne portent de cheveux que de la largeur d'une calotte de prêtre, coupés d'un doigt de long, relevés avec de la graisse, & poudrés avec du vermillon sur le milieu. Ils laissent deux meches de cheveux, qu'ils enferment dans deux étuis d'argent, de la longueur du doigt, ou dans une queue faite avec  
une

une broderie de porc-épic. Ils y arrangent aussi quelques plumes d'oiseaux, qui forment une espèce d'aigrette. Quand un jeune homme a été à la guerre, il se découpe le tour de l'oreille & y attache du plomb, de façon que le poids fait alonger ce cartillage & que cela forme une ouverture à pouvoir y mettre une maffé roulée. Ils entortillent autour un fil de laiton, & au milieu de la circonférence, ils mettent des piquettes en plume ou en poils colorés. Ces oreilles leur viennent jusques sur les épaules & y flottent lorsqu'ils marchent. Quand ils voyagent dans les bois, ils se mettent une ceinture autour du front, qui contient les oreilles pour n'être pas déchirées dans les fourrées. Ils ne conservent leurs oreilles qu'autant qu'ils sont sages; car dès qu'ils se battent étant ivres, ils se les déchirent; aussi y en a-t-il

peu d'un âge avancé qui les ayent entières. Ils se percent le tendon du nez, & y mettent un petit anneau avec un petit triangle d'argent qui leur tombe sur la bouche.

Ils portent hommes & femmes, sur les épaules une couverture, soit en laine qu'ils achètent des Européens, soit en drap, ou en peaux passées. Il n'y a guere que ceux de l'intérieur des terres qui se servent de ces dernières. Celles en laine sont des couvertes faites en Normandie, d'une laine assez fine, & meilleures que celles fournies par les Anglois, qui sont plus grossières. Pour les enfans elles sont de la grandeur d'un point & d'un point & demi. Pour les hommes, de deux & de trois points. Après les avoir portées deux à trois jours blanches, ils les barbouillent de vermillon, d'abord avec une croix rouge. Quelques jours après ils

en couvrent ; ce qui contribue encore à leur rendre la peau rouge. Lorsque les filles ont quelque dessein de conquête , elles peignent leurs couvertes de nouveau : celles en drap sont d'une aune & un quart de drap rouge ou bleu , de la qualité des machicotés. Ils garnissent le bas d'une douzaine de bandes de rubans jaunes , rouges & bleus , & de tavelle angloise , laissant la largeur du ruban d'intervalle d'un rang à l'autre. A l'extrémité de ces bandes , on laisse dévoufus cinq à six doigts de rubans qui flottent. Ils recouvrent le haut avec des boucles rondes d'argent , de trois quarts de pouce de diamètre : tout ceci regarde l'ajustement des petits maîtres , ou des petites maîtresses. Les hommes portent volontiers des capots ou une espece de fracs galonnés , des chapeaux bordés en faux , le côté du

bouton relevé, le reste abattu, avec des plumets bleus, rouges ou jaunes. Ils n'ont jamais voulu porter des culottes, même les chrétiens, malgré les sollicitations des missionnaires.

Une chemise presque noire, barbouillée en rouge, une veste galonnée ou glacée, un habit galonné déboutonné, un chapeau détrouffé, quelquefois une perruque mise à rebours; joignez à tout cela un visage auquel les masques de Venise doivent céder pour la singularité, & vous aurez une idée de la figure d'un Sauvage. Les hommes portent une ceinture d'environ six pouces de largeur en laine de différentes couleurs, que les Sauvages font avec un dessein à flamme très-proprement. Ils suspendent à cette ceinture, leurs miroirs, leur sac à petun, qui est une peau de loutre, de castor, de

chat, ou d'oiseau écorchée en entier, & passée, dans laquelle ils mettent leur calumet, leur tabac & leur briquet. Ils ont encore un sac à plomb qui est fait comme une petite besace, où ils mettent leurs balles & leur plomb pour la guerre ou la chasse. Ils portent leur miroir sur le cul & leur casse-tête. Ils ont une corne de bœuf en bandoulière où ils tiennent leur poudre. Leur couteau est pendu dans une gaine au col & leur tombe sur la poitrine. Ils ont aussi un couteau crochu, qui est une lame de couteau ou d'épée recourbée. Ils font beaucoup d'usage de cet instrument. Ce sont là les meubles & les richesses des Sauvages, & dont ils regardent la propriété aussi sacrée que celle de leurs enfans.

Les femmes & les filles se tiennent hors de leurs cabanes, lorsqu'elles ont leurs menstrues, &

n'y rentrent qu'après que le tems en est passé & qu'elles se sont lavées. Les Sauvages ne cohabitent point avec elles dans ce tems, rarement durant leur grossesse, ainsi que pendant qu'elles allaitent. Une femme s'accouche ordinairement toute seule; elle sort de sa cabane & s'accroche à des branches d'arbres. Elles ne se plaignent point, & trouvent étrange que les Européennes crient. Elles vont porter leurs enfans dans l'eau pour les laver & rentrent dans leur cabane; malgré cela les mauvaises couches font rares.

Les hommes & les femmes ont une amitié très-grande pour leurs enfans. Ces dernières ont une attention particulière pour eux, & les tiennent fort proprement. Leur berceau est une planche sur laquelle elles enveloppent l'enfant dans des peaux les plus douces. Elles y

mettent dessus un duvet tiré d'une espece de jonc, pour qu'il ne s'échauffe point par son ordure. Elles observent de laisser sur le devant une petite ouverture, arrangée de façon que l'enfant urine toujours dehors. Si c'est une fille elles y mettent un petit chenal d'écorce d'arbre. La planche est trouée par les côtés, pour passer les bandes qui emmaillottent l'enfant. Les pieds ont un repos, & au dessus de la tête il y a un cerceau de trois travers de doigt, sur lequel est attaché un tapis d'indienne ou de drap le plus propre qu'ils peuvent avoir, pour couvrir l'enfant.

Au haut de la planche, on attache une lisiere pour porter l'enfant; elles la passent sur leur front, & le berceau est tout le long de leurs épaules. Si l'enfant pleure, elles le secouent pour le bercer; lorsqu'elles le quittent, elles le sus-

pendent à quelque branche, de façon que l'enfant est toujours debout. Il dort ainsi, la tête penchée sur l'épaule. Lorsqu'il est malade, sa mere le tient couché, ne le quitte pas de vue, & lui fait prendre de petits remedes qui sont très-bons. Si elle leur donne des lavemens, elle a une vessie à laquelle un petit tuyau sert de canulle. Les Sauvageffes allaitent leurs enfans deux, trois ans, & plus; car ils quittent la mamelle d'eux-mêmes. Ils vont tout nuds jusqu'à quatre ou cinq ans. A cet âge les filles portent seulement un machicoté. Tous les enfans des deux sexes ont une petite couverture. Ils crient, pleurent, & jouent entr'eux, sans que les parens y fassent attention. Il est très-rare qu'ils les battent. Lorsqu'on est obligé de les porter, l'enfant embrasse le col de sa mere & se tient à califourchon sur ses épau-

es. Il y est contenu dans la couverture, ce qui le repose. Hommes, femmes & enfans un peu grands sont chargés de ce soin. Quand ils voyagent par terre, chacun porte son petit paquet sur les épaules suspendu au front par un collier. Leur fardeau est tout dans une couverture pliée aux deux bouts par les cordons du collier, très-artistement; ce qui ferme les deux extrémités comme une bourse (a).

Les enfans jusqu'à l'âge de treize à quatorze ans, n'ont d'autre occupation que de jouer; les mâles font de petits arcs, & y ajoutent des morceaux de bois qui ont une petite boule à une extrémité. Ils s'amuse à tirer aux petits oiseaux, & ils y deviennent si adroits

---

(a) Cet usage seroit très-bon pour nos soldats. Les Anglois l'avoient adopté.

qu'ils les tuent souvent. Leur jeu favori est la crosse, dont s'amusent grands & petits depuis 20 jusqu'à 50 personnes; ils y jouent même gros jeu & y perdent tous leurs meubles. Quel mal qu'ils se fassent, ce qui arrive souvent, malgré leur adresse, par la vivacité avec laquelle ils jouent, jamais ils ne se fâchent.

Les filles font d'abord des poupées, ensuite elles s'occupent à coudre ou à passer des peaux. Cette vie oisive leur donne de la malice de très-bonne heure, & quelquefois à 6 ou 8 ans elles n'ont plus leur virginité, qu'elles perdent en jouant avec d'autres enfans. Les parens n'y trouvent rien à redire, disant que chacun est maître de son corps. Les filles conservent cependant toujours un air de décence dans la façon de parler & dans le maintien. Elles ne souffri-

voient pas qu'on leur touchât la gorge, ni qu'on leur fit des baisers, sur-tout dans la journée : elles vont toujours en public très-enveloppées dans leurs couvertes, & marchent en faisant de très-petits pas. Elles portent les pieds en dedans, ont le pas croisé, & marchent en petites maîtresses. Les hommes marchent aussi le pied très-en dedans ; c'est peut-être l'usage d'aller dans les bois, qui les a formés à cette habitude pour ne pas heurter les racines. Les filles qui ont du tempérament, le suivent ; d'autres restent fort sages aussi par tempérament.

Les garçons à l'âge de 14 ans commencent à chasser, & même vont à la guerre. L'occupation des jeunes gens dans les villages est la danse, qu'ils quittent souvent à peine sur les deux ou trois heures près minuit. La fille qui a du

goût pour un jeune homme, se place derriere lui en dansant, & le suit toute la veillée. Ces danses sont des branles en rond; le pas des hommes est presque un pas d'allemande; les femmes ne font qu'une espece de tricoté fort court. Leurs chansons sont généralement très-libres. Celui de la tête chante; les autres ne répondent que par un *bée*, en finale de cadence. A la fin de chaque strophe tout finit par un cri général; après quoi on fait une petite pause, & ensuite on reprend un autre couplet: les femmes ne disent mot. Ils dansent avec tant de vivacité, qu'ils se mettent tout en sueur. Ces danses paroissent bien plus propres à fortifier la santé, que celles des Européens, qui ne sont pas si fatigantes. Il y a d'autres danses de cérémonie, qui s'exécutent entre hommes; nous en parlerons ailleurs.

Ces danses étant finies, ceux qui s'y trouvent sans dessein, regagnent leurs cabanes pour se coucher ; les autres ne s'en tiennent pas là ; la fille fuit le garçon, sans rien dire, jusqu'à l'endroit où il veut se coucher. Lorsqu'il est au lit, il lui dit, couche - toi. Alors la fille se déshabille, s'introduit doucement sous sa couverture qu'elle arrange avec la sienne, de façon qu'ils se trouvent enveloppés comme nous avons dit ci - dessus. Ils restent souvent couchés jusqu'à 9 à 10 heures du matin ; après quoi ils ne se parlent plus de la journée. D'autrefois, celui qui a du goût pour une fille, attend qu'elle soit retirée dans sa cabane, & que tout y soit tranquille. Il y entre alors, va au feu, y prend un petit tison allumé, qu'il porte sur le visage de la fille. Si elle passe sa tête sous sa couverture, il se retire sans rien di-

re ; si au contraire elle souffle sur le tison , il le jette & se couche auprès d'elle ( a ).

Les jeunes garçons sont généralement plus sages que les filles ; il s'en trouve beaucoup qui , avant l'âge de vingt - deux à vingt - trois ans , n'en veulent pas connoître , disant qu'ils ne veulent pas s'énerver. Il est même indécent à un jeune homme de faire l'amoureux d'une fille. Il ne se croiroit pas un homme , s'il n'en étoit pas recherché. Les coureurs de filles ne sont pas estimés parmi eux. Quoi qu'il y ait quelques filles sages , peu cependant résistent à leurs inclinations ou à des présens. Elles tirent vanité du prix qu'on a mis à leurs appas , & ont attention de se vanter tout de suite de leur bonne for-

---

( a ) C'est ce qu'on appelle *souffler l'allumette.*

tune, & de ce qu'on leur a donné, sur-tout si cela regarde des chefs ou des Européens de considération auxquels elles ne résistent guere. Elles préfèrent un Sauvage à un Européen, & ce n'est ordinairement que par intérêt ou par vanité, qu'elles se rendent à celui-ci. Si cela regarde quelqu'un de considération, elles le disent dans leur famille qui vient vous remercier de l'honneur que vous leur avez fait. Il y en a qui ont de véritables inclinations & qui sont fort jalouses; cela va même jusqu'au tragique. Si elles aiment leurs amants, elles élèvent avec soin & avec gloire le fruit de leur amour, autrement elles se font avorter; quelques-unes se font empoisonnées. Dès qu'un couple est arrangé, les autres filles ont attention de ne point rechercher cet homme, & le renvoient à sa maîtresse. Si

elles s'enlevent leurs amants, il y a pour lors bataille entr'elles.

On pourroit supposer trois façons d'aimer parmi les Sauvages, 1°. l'amour de passade, qui naît d'une danse, d'un présent, &c. 2°. celui d'inclination, d'où suit une espece de mariage de louage; 3°. Celui qui les engage à contracter un mariage légitime. Le premier & le second sont sans conséquence parmi elles, & ne les empêchent point du tout de penser au dernier. Plusieurs filles aiment mieux rester au service du public. Celles qui vivent dans ce libertinage sont fort sujettes à se faire avorter. Malgré cette vie licentieuse, où ils ne trouvent pas plus de mal qu'au boire ou au manger, ils se respectent entre freres & sœurs. Les Iroquois regardent même les cousins germains comme freres, & ils ne veulent point avoir

de commerce entre proches. Si on leur en demande la raison, ils répondent que c'est leur usage. Il y a cependant des nations du côté des Sauteurs, ou Ochibois qui, dès qu'ils épousent une fille dans une famille, ont toutes les autres pour femmes. Les Outaouais & Missifakes en prennent jusques à deux ou trois, s'ils se croient en état de les nourrir par leur chasse; cela n'est pas commun. Lorsqu'on leur demande, pourquoi ils n'ont qu'une femme, ils répondent que c'est pour la paix du ménage, parce que si une est préférée, la jalousie des autres occasionne des disputes que le mari est obligé de terminer par le bâton. Si une fille a une inclination décidée pour un jeune homme, elle cherche à se trouver où il est; s'il voyage, elle prend son paquet & le lui porte: si le jeune homme a du goût pour elle,

il la mene à la chasse avec lui, & elle lui sert de femme tout ce tems là; il a soin d'elle, & au retour souvent ils se quittent ou restent mariés. Les femmes pensent assez comme les Turques; elles croient être au monde pour le service des hommes & pour les soulager dans leurs besoins domestiques. Les Sauvages se marient quelquefois par inclination, mais presque toujours par intérêt de famille, pour s'allier ou pour acquérir un chasseur dans la famille, le mari entrant dans la cabane de la femme. Ainsi il est avantageux d'avoir des filles dans une maison, puisqu'en se mariant, elles y font entrer des chasseurs, pour le soulagement des peres & des meres. Bien des jeunes gens ne se marient pas, pour servir à cet usage à leurs parens qui sont vieux (a).

---

(a) Chez les Iroquois, la lignée

La cérémonie du mariage est fort courte. Si c'est un mariage de convenance de parenté, les parens se proposent entr'eux cette alliance, & en avertissent leurs enfans. S'ils ont du goût l'un pour l'autre, le garçon va s'établir dans la cabane de la fille & lui fait présent d'un équipement en entier. Lorsqu'il est couché il propose à la fille de se coucher avec lui; elle est debout côté de lui près du lit; après s'être fait prier quelque tems, elle se déshabille & se met dans son lit modestement. Parmi les Iroquois c'est une marque de considération de ne point toucher à sa femme; il y en a qui restent jusqu'à trois mois, pour leur marquer davan-

---

luit toujours du côté de la femme: ils disent un tel fils d'une telle, désignant la famille par le nom de la mere.

tage combien ils les estiment (a)  
Le mari apporte toutes les pellete-  
ries de sa chasse à sa femme, qui  
prépare les peaux pour leur usage  
commun. C'est elle ordinairement  
qui en fait la vente ; elle prend en  
échange ce qui est nécessaire pour  
les besoins de la famille, le sur-  
plus en bijoux de l'espece que  
nous avons décrite, & en eau-de-  
vie qu'ils revendent dans leur can-  
ton, ou qu'ils boivent dans des cé-  
rémonies. Le mari se charge d'a-  
cheter les armes & les munitions.  
Ces femmes deviennent alors fort  
sages, accompagnent toujours leurs  
maris, ainsi que la famille, ex-  
cepté à la guerre. Elles sont char-  
gées de cultiver le bled de Tur-  
quie & de le préparer, d'avoir

---

(a) Dans quel pays, & chez quel-  
le nation, l'opinion n'outrage-t-elle  
pas la nature ?

oin de leur marmite , d'aller chercher le bois & les bêtes fauves qu'ils ont tuées aux environs de la cabane. Souvent le mari rentre sans rien dire , & allume son calumet ; au bout de quelque tems , il dit à sa femme , j'ai tué une telle bête à peu - près dans tel endroit du bois. Comme il a donné quelques coups de hache à des arbres sur cette route , la femme part , l'apporte sur ses épaules & la dépouille ( *a* ). La vie des femmes est fort pénible. Si leur humeur ne s'accommode pas avec celle de leur mari , ils se quittent & partagent leurs enfans. La mere prend par préférence les filles ; si elle est bien mécontente de son mari , elle garde tous les enfans qui font toutes leurs ri-

---

( *a* ) Un Européen auroit bien de la peine à trouver cet endroit ainsi désigné.

chesses. Souvent ils se remarient tout de suite.

Les longues séparations du mari & de la femme, sur-tout parmi les jeunes gens, occasionnées par la grossesse & l'allaitement, font naître les divorces, parce qu'ils s'ennuyent d'être sans femmes. C'est ordinairement ce tems qu'ils prennent pour aller à la guerre. Dans cet intervalle ils en trouvent d'autres avec lesquelles ils se remarient. Il n'est pas rare d'en trouver qui ayent eu cinq à six femmes; plusieurs cependant se contentent d'une toute leur vie. La jalousie occasionne aussi souvent les divorces. S'ils croient que leurs femmes manquent à la foi conjugale, ils leur coupent le nez avec les dents & les renvoyent. Ces exemples sont assez rares. Les Scioux ont une punition plus extraordinaire; lorsqu'ils veulent punir l'adultère, ils

semblent le plus de jeunes gens  
d'ils peuvent, quelquefois jusqu'à  
à 40 ; après un grand festin , ils  
leur livrent la femme , dont ils  
jouissent tous à discrétion : ensuite  
ils l'abandonnent ; quelques-unes  
meurent. Ils appellent cette cé-  
monie , *faire passer par la prai-*  
*se*. D'autres les tuent. On peut  
assurer que les infidélités des fem-  
mes sont rares , & bien moins de  
gens ont à s'en plaindre qu'en Eu-  
rope.

Lorsque les Sauvageuses devien-  
nent vieilles , ce qui arrive de bon-  
heure , vers quarante ans , el-  
les sont sans prétention. Elles ga-  
gnent alors de la considération , &  
sont consultées dans les affaires dé-  
licates , sur - tout chez les Iroquois ,  
où on les nomme *Dames du con-*  
*seil*. Elles entrent en effet dans les  
grands conseils de la nation , & y  
influencent beaucoup. Ils ne déclarent

rent jamais la guerre, sans les avoir consultées, & c'est sur leur avis qu'elle est résolue. A cette occasion elles exhortent les guerriers à se comporter courageusement, & à faire voir à toute la terre qu'elles ont des hommes en état de les protéger. Elles leur enjoignent surtout de ne point abandonner leurs blessés.

Les Sauvages ne s'occupent point essentiellement de la chasse, lorsqu'ils sont dans leurs villages; ils n'y chassent ni ne pêchent que pour vivre. Dans le séjour qu'ils y font, ils s'assemblent dans leurs cabanes, presque toujours dans celle du chef. Là, le calumet à la bouche, ils politiquent & repassent l'histoire de leur nation: ils y parlent des traités, des intérêts qu'ils ont avec les nations étrangères, & des voyages qu'ils ont faits dans leurs guerres. Les jeunes gens

gens déjà formés écoutent pour se mettre au fait des affaires, & y prennent cette émulation pour la guerre, qui fait l'objet le plus essentiel de leur vie. Les plus âgés sont les chefs pour le conseil; ce sont eux qui dirigent ceux de guerre. Les Sauvages qui ont de trente quarante ans, conduisent les jeunes guerriers. Par défaut de subsistances les Sauvages ne restent jamais tous dans leurs villages. Ils ne cultivent pas du bled d'Inde suffisamment pour se nourrir plus de deux ou trois mois. Dès qu'ils se trouvent dans le besoin, toute la famille part pour aller s'établir au loin, sur-tout s'ils doivent y rester long-tems. C'est l'hyver que les villages se trouvent le plus abandonnés, principalement chez les nations qui font des grandes basses de castor. Ils se distribuent dans tout l'intérieur du pays, qu'ils

regardent comme appartenant à leur nation ; ils y vivent tous isolés le long des lacs , étangs ou rivières près desquels ils croient trouver le plus de gibier. En arrivant à leur destination , ils y construisent une cabane qui est toujours placée dans quelque fourrée ou vallon , pour y être plus à l'abri des vents. Ils font un amas de bois , à cause des mauvaises journées de l'hyver. Le mari & les jeunes gens se répandent autour de la cabane pour chasser , quelquefois jusqu'à dix lieues. Ils placent des filets sous la glace pour prendre les castors , ou s'ils en trouvent dehors ils les tuent à coups de fusil. Ils chassent les ours qu'ils trouvent dans des trous d'arbres , ce qu'ils connoissent à l'écorce. S'il y en a quelqu'un dedans , ils l'entendent ruminer en léchant sa patte. Ils jettent du feu dans le trou pour le faire sortir , ou

en font un dans le pied, par où ils  
enfument. L'ours pressé par le  
feu & la fumée sort de son tronc  
où il est tout debout, & dès qu'ils  
le voyent sur l'arbre ils y tirent ;  
quelquefois ils sont obligés de  
couper l'arbre pour l'avoir. Ils  
mettent des pieges ou lacets pour  
prendre les renards, les loutres,  
les martes Ils tuent aussi des loups-  
cerviers, des pichous (a), des  
écans, des chats sauvages, des  
chats musqués, des rats de bois, des  
caribous, des orignals (b), des  
chevreuils, dont la plus grande  
chasse se fait en été, quelques  
cerfs, des hérissons, des perdrix,  
qui sont les gélinotes d'Europe,  
& des dindes, qui y sont très-abon-  
dantes dans certaines parties. Ils

---

(a) Le pichou est le chat-cervier.

(b) Ces deux dernières espèces  
d'animaux sont assez rares.

mangent de toutes ces viandes, excepté du renard, des loutres, & des pékans. Ils tendent aussi des filets sous la glace pour prendre du poisson; ils coupent par morceaux ces animaux, après les avoir dépouillés proprement, mettent ces quartiers de viande sur des especes de grillages qu'ils forment au dessus de leur feu pour la faire sécher & boucaner à la fumée. Cette viande leur sert pour les jours qu'ils ne font pas bonne chasse, ou que le mauvais tems les oblige de rester dans leurs cabanes. On croiroit par l'énumération des animaux que nous venons de faire, que les Sauvages doivent jouir d'une vie heureuse; mais leur paresse, les mauvais tems & la rareté du gibier dans certaines parties, les réduisent quelquefois aux plus extrêmes nécessités, & les obligent à chercher quelques racines pour

ivre, souvent même en font-ils dépourvus. Il y en a eu qui ont été réduits à manger leurs esclaves, & quelquefois à se manger entr'eux : l'éloignement de tout secours, les mauvais tems & les rivières gelées les retiennent malgré eux dans les cantons où ils se trouvent. Ils changent souvent de demeure, pour se mettre plus à portée de la chasse.

Lorsque les grands froids sont passés, & que les glaces commencent à fondre, la nature est déjà en mouvement, & les arbres qui étoient gelés ont une eau, entre la seconde écorce & le bois, qui n'est pas encore la sève, mais qui la précède environ d'un mois. Quand on leur fait une incision un peu obliquement, & qu'on y adapte une lame de couteau, ou un bout d'écorce, il s'écoule de cette blessure une eau qui, bouillie, donne

un sel amer, ou doux, suivant la qualité des arbres; celui de noyer & de cerisier est dans le premier cas. Presque tous les arbres rendent de cette eau qui pourroit être de quelque usage, même en médecine. L'érable & le plane ou platane en ont une qui est si douce, qu'elle forme un fort bon sucre. Elle est également douce, rafraîchissante & fort saine pour la poitrine; lorsqu'on la fait bouillir, on en forme de la cassonade ou des pains de sucre roussâtre, qui a un peu le goût de la manne, mais agréable, & dont on peut manger en telle quantité que l'on veut, sans craindre qu'il fasse mal, comme le sucre de canne. Les Sauvages, qui dans cette saison ne peuvent chasser, ni pêcher, à cause des fontes des glaces, & que les poissons ne montent pas encore dans les rivières, vivent de cette

manne pendant quinze jours ou un mois.

Ces arbres donnent abondamment de cette liqueur, qui ne coule que lorsqu'il a gelé dans la nuit & que le lendemain il fait soleil. Si le tems est couvert ou qu'il pleuve, les arbres ne coulent point. C'est une observation curieuse pour des naturalistes. On ramasse ce suc dans une chaudiere ; ou une petiteauge de bois, une ou deux fois par jour ; il peut se conserver quelque tems. On le fait bouillir dans de grandes chaudières, le sel qu'il forme a'ors est le sucre. Il est excellent pour les rhumes. On en fait de très-bon sirop avec le capillaire, quoiqu'avec le goût de papier brûlé. Il est bon encore pour toute sorte de confitures, rend le chocolat excellent, & s'accommode bien soit avec le lait, soit avec le café, auquel il donne

cependant un goût de médecine désagréable. Il n'est pas douteux que l'on pourroit trouver ce même sucre en Europe, sur-tout après des hyvers froids, si on le cherchoit alors dans les arbres un peu gros.

Les glaces étant fondues, les Sauvages trouvent beaucoup de cygnes, d'oyes, d'outardes, de canards, de farcelles, de pluviers, de bécasses & de bécassines qui reviennent du sud de l'Amérique repeupler ce pays. On ne peut exprimer la quantité prodigieuse qui s'en trouve dans cette saison jusqu'à ce qu'ils se foyent fixés dans de grands étangs & dans les marais, pour y faire leurs nichées.

Dans ce même tems les poissons commencent à sortir des grands lacs pour remonter les rivières, & comme presque toutes n'ont qu'une espece de petit canal

leurs embouchures, où il n'y a pas ordinairement plus de 2, 3 à 4 pieds d'eau, les Sauvages les attendent dans ces passages pour les garder, à quoi ils sont très-adroits. La quantité qui en remonte, surtout certains jours, est inconcevable. C'est la carpe qui paroît la première; il y en a de deux sortes, une comme celle d'Europe; mais moins bonne, une autre espèce qui a des loupes sur la tête. On les nomme *galeuses*; elles sont grasses & fort bonnes; on en voit communément de six à douze livres. Vient ensuite la barbue, qui est un poisson à tête plate, ayant quatre grands barbillons à côté de la bouche. Elle a le goût & la couleur de la tanche, & pèse depuis six jusqu'à sept livres. Les éturgeons ont de cinq à sept pieds de long. Vers les mois de Mai & de Juin, on trouye des brochets de

sept à quinze livres, des mulets, des truites faumonées de 15 à 18 livres, des achigans dorés & verts. Ce dernier poisson est court, plat & le plus délicat de tous. Le mastilongé, qui vient de 10 à 25 livres, est une espèce de brochet. truite très-bon, ainsi que le poisson doré qui a la figure du merlan; il est très-bon & pèse de 5 à 12 livres. On trouve toutes les espèces de poissons d'Europe, comme des perches de 3 à 4 livres, des lotes de même grandeur, & des anguilles fort grandes & très-bonnes.

Dans les lacs, au dessus de la chute de Niagara, on ne voit plus d'éturgeon; mais il est remplacé par le poisson blanc, qui est très-abondant & fort bon, & par une espèce de hareng plus délicat que celui de mer. Lorsque ce pays sera bien habité par les Européens, ses pê-

ches deviendront une branche considérable de commerce. Pour toutes ces pêches, les Sauvages se servent d'un dard qui est composé de deux morceaux de fer, longs de 10 à 12 pouces, pointus, & de deux crochets renversés, comme dans l'hameçon, mais non pas aussi grands proportionnellement. Ils ajustent ces deux morceaux de fer au bout d'une longue perche de 10 à 12 pieds & plus, séparés l'un de l'autre d'un quart de pouce. Ils attendent dans les gués ou dans les rapides les poissons à leurs passages & les dardent; il est rare qu'ils les manquent. Ils les pêchent aussi la nuit dans leurs canots. Ils y allument au dedans des coupeaux de bois de cedre; un homme est debout sur l'avant avec son dard, tandis qu'un autre, sur le derrière avec son aviron, conduit le long du rivage le poisson qui vient badiner

à la clarté. Ils le dardent jusqu'à dix pieds au dessous de la surface de l'eau, & un poisson de la grosseur du bras ne leur échappe pas.

L'été les Sauvages s'attachent sur-tout à la chasse du chevreuil; comme cet animal est persécuté par les moucheron, les moustics, que nous nommons *cousins*, & les brûlots, insectes presque imperceptibles, dont les bois sont remplis, il cherche le long des rivières des endroits où il y ait des glaises; il s'y vautre dedans, pour se faire un enduit qui le garantisse de ces piquures. Les Sauvages connoissent ces endroits, l'y attendent à l'affût, & en tuent plusieurs dans un jour. S'ils lui donnent chasse dans le bois, ils n'ont pas besoin de chiens, la neige leur est favorable, à cause de la piste qu'ils voyent. Dans les autres saisons, quand la feuille est un peu

noyée, & qu'elle ne fait pas du bruit lorsqu'on y marche dessus, c'est le tems le plus favorable. Un Sauvage reconnoît d'abord le pied de l'animal, par la terre foulée ou par des feuilles renversées; il juge même s'il est loin ou proche; il suit la piste doucement, regardant toujours à droite & à gauche pour l'appercevoir; il contrefait quelquefois le fan. Dès qu'il l'apperçoit, il s'arrête & ne marche plus que l'animal ne se remette à manger; s'il leve la tête, le chasseur reste dans l'attitude où il se trouve: il l'approche jusqu'à ce qu'il soit à portée de le tirer. S'il est blessé, il a une sagacité surprenante pour le suivre à la trace du sang: il est très-rare qu'il revienne sans apporter sa proie.

Lorsque les Sauvages sont à portée des Européens, ils traitent avec eux du surplus de leur nécessaire.

Pour conserver la chair du chevreuil qu'ils gardent, ils levent les plats côtés qu'ils font bien boucaner, après quoi ils les roulent comme un cuir & en découpent des morceaux. Lorsqu'ils n'ont pas de viande fraîche, cela n'est point mauvais. Ils conservent toutes les cervelles de chevreuil, pour passer leurs peaux; ce qui les adoucit aussi parfaitement que les préparations de nos tanneurs. Pour empêcher qu'elles ne se roidissent, lorsqu'elles ont été mouillées, ils les boucanent. Cette opération se fait en ramassant du bois pourri; ils élevent des buchettes autour, en forme de cône, & les recouvrent de ces peaux. Ils mettent le feu dessous, qui donne beaucoup de fumée que ces peaux reçoivent par-tout; ensuite pour ôter l'odeur & la crasse de la fumée, ils les lavent. Elles redeviennent alors

très-blanches & très-souples, & ne se roidissent pas plus que nos peaux passées à l'huile. Ils conservent le sain-doux des ours dans des vessies, parce que cette graisse ne se fige pas, à moins qu'elle ne soit mêlée avec celle des chevreuils. Elle est au dessus, par sa délicatesse, de la graisse d'oye. On peut même s'en servir dans la salade, qui est meilleure qu'au beurre.

On trouve dans les bois, aux mois de Mai & de Juin, du cerfeuil, des petits oignons fort bons, & des aux plus doux & plus gros que les nôtres. Ils ont la forme d'une poire, & les Européens s'en servent avec succès, comme un remède contre le scorbut, que les Sauvages (a) ne connoissent point par-

---

(a) Ils n'en mangent point, comme nous, crus. Ils font cuire tous leurs herbages.

mi eux , non plus que la goutte & les rhumatismes , quoiqu'ils foyent toujours couchés à terre , à la pluie & à l'humidité.

L'automne , les Sauvages mangent des noix & des chataignes ; mais comme les arbres qui les portent ont en général de 60 à 90 pieds de tronc , sans branches , & qu'il seroit bien difficile d'y monter , ils les coupent pour ramasser les fruits. Ils font bouillir les noyaux dans leurs chaudières , & en tirent de l'huile pour leur usage ; ils mettent volontiers dans ces chaudières de toute espece de viandes mêlées avec du bled d'Inde concassé , dont ils mangent , sans la retirer de dessus le feu. Lorsqu'ils ont soif , ils avalent une pleine *mikoine* de bouillon. Ils boivent rarement de l'eau pure. Ils n'ont point d'heure réglée pour leurs repas ; ils les prennent jour

ou nuit, quand ils ont appétit. Ils usent rarement du sel, quoiqu'ils le trouvent fort bon.

Nous n'avons pas encore parlé de la chasse la plus abondante de l'Amérique, celle des pigeons auxquels les François ont donné le nom de *tourtes*. La quantité qu'il y en a depuis le mois de Mai jusques en Septembre, pourroit passer pour une fable ; il en passe des vols qui durent deux à trois heures de suite, & si épais que l'on peut dire qu'ils font ombre : cela dure toute la journée. On ne se donne pas la peine de les tirer au fusil ; on les tue avec une longue perche au bout de laquelle on a laissé une feuillée. Il est arrivé à des particuliers d'en tuer de cette façon des centaines. Ils nichent dans les bois, qui en sont couverts jusqu'à quatre lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur.

Dès qu'un Sauvage annonce à son village qu'il a trouvé une nichée, on lui fait présent d'un équipement pour cette bonne nouvelle : tout le village se transporte dans le bois ; hommes , femmes & enfans vont s'y établir, pour manger les œufs & les pigeonneaux , tout le tems que la couvée dure. Cela arrive deux fois l'année , & on ne s'apperçoit jamais d'aucune diminution.

Les Sauvages voyagent à pied ou en canot. Les voyages à pied dans l'été sont toujours courts. Les Iroquois & ceux qui habitent le long de l'Ohio , ont des chevaux qu'ils ont volés aux Anglois qui les tiennent pour paître dans les bois. Ils en ont un assez bon nombre , mais ils n'en élèvent point. Dans les voyages à pied chacun porte son paquet , qui contient tous les ustensiles de ménage , & dont le

collier passe sur les épaules, & sur le front aux femmes, à cause de leur gorge. Ils campent de bonne heure. Les femmes & les enfans se font une cabane de feuillage & allument le feu. Les hommes vont à la chasse pour trouver de quoi souper. Si elle n'est pas bonne, ils séjournent pour avoir du moins une petite provision, & vivent ainsi d'un jour à l'autre. Un Sauvage part souvent seul, pour aller à 60 ou 100 lieues dans les bois, n'ayant que son fusil, du plomb, de la poudre, un briquet, un couteau, son casse-tête & une petite marmite. Lorsque les Sauvages ont quelques rivières à passer, ils font des petits radeaux de brins de bois légers qu'ils attachent avec des harts, & avec un aviron qu'ils font, ou un long bâton. Ils se mettent debout sur une extrémité, & traversent ainsi des rivières aussi grandes que le Rhône & le Rhin.

Les voyages à pied l'été sont les plus fatigans , à cause des marais , des bas - fonds pleins d'eau qui se trouvent toujours encombrés de pins ou de cedres renversés. Il s'en trouve fréquemment d'un quart ou de demi-lieue de largeur ; aussi ne voyagent - ils guere de cette façon que pour la guerre. Quoique la saison soit plus rigoureuse l'hyver , on y a néanmoins l'avantage de trouver les rivières gelées , & les bois pleins de neige, qui couvrent ces abattis. Au moyen de leurs raquettes , quelque incommodes qu'elles paroissent d'abord quand on n'y est pas accoutumé , ils franchissent toutes ces difficultés. Ces raquettes ont de 4 à 5 pieds de longueur , & environ deux pieds dans leurs renflemens faits avec des nerfs d'animaux. Ils passent la pointe du pied dans un pâton qui se trouve en-

viron aux deux tiers , formés par les courroies passées derrière le talon & dessus le pied ; ils l'assujettissent de façon que le talon puisse s'élever. Il faut marcher en fauchant & le pied fort en dedans, autrement on s'accrocheroit. Si on tombe, on a de la peine à se relever. Les Sauvages n'ont pas cela à craindre. L'élasticité de la raquette vous porte en avant , & vous soulage dans la marche ; ce qui dédommage de son embarras. Elle n'entre pas plus de 4 à 5 pouces dans la neige la plus légère. Ils font aussi des traînes , pour porter leurs équipages , fort commodes. Ce sont deux raquettes d'un bois dur & souple , de 10 à 12 pieds de long. Elles servent à construire une espèce de traîneau , de la largeur d'un pied à un pied & demi, dont le fond est formé d'une écorce de bouleau ou de bois d'orme , & le devant relevé en de-

mi - cercle pour surmonter la neige. Ils y attachent au dessus leurs équipages. Avec leurs colliers passés sur les deux épaules, ils le tirent après eux, ou le font tirer par un chien. Ce traîneau peut porter 80 livres.

Ils campent de bonne - heure dans des fourrées, en se ménageant un abri du côté du vent, en forme de demi-toit, avec deux fourches qui soutiennent de petites perches qu'ils couvrent de branchages de pruche, feuillage plat, ou de joncs ramassés dans les marais. Au devant de cet abri on fait bon feu. Cet arrangement, tout simple qu'il est, est préférable à une tente ou canonnière dans laquelle on geleroit, parce qu'on ne peut pas y avoir assez de communication avec le feu. Dans leurs voyages, les Sauvages se précautionnent contre le froid; leurs souliers, quoique

une simple peau passée , font fort chauds , parce que la neige est si sèche qu'elle ne donne point d'humidité. Ils s'enveloppent les pieds avec des morceaux de couverture , & les côtés du foulier forment un rodequin qui empêche la neige d'y entrer : les pieds geleroient avec des fouliers européens , ce que plusieurs ont malheureusement prouvé. Les Sauvages ferment leur couverture dans le bas avec leur ceinture , & la font monter sur la tête en forme de capuchon ; ils l'arrangent si bien , qu'on ne leur découvre que le nez & les mains. Ils ont des mitaines de peau ou de bannelle , pendues à leur col par un cordon ; ce qui vaut mieux que les gants , parce que les doigts séparés sont plus susceptibles de se geler. Ils font des bonnets d'un carré d'étoffe , dont ils cousent un côté qui recouvre bien le col &

les oreilles. On entre dans ces détails, parce qu'un pareil ajustement seroit fort bon pour des troupes qu'on voudroit faire marcher l'hyver, & éviteroit bien des maux au soldat. S'ils s'apperçoivent que quelque partie du col ou du corps ait gelé, ce que l'on connoît sur le champ par la blancheur, ils prennent de la neige & s'en frottent jusqu'à ce que le sang ait repris sa circulation. Ils ont attention de ne point approcher le feu; car si cette partie dégeloit par la chaleur, elle tomberoit en pourriture. Le plus grand inconvénient dans ces voyages, c'est, au printemps, la reverbération des rayons du soleil sur la neige ou la glace; elle est capable de faire perdre la vue plusieurs jours avec des douleurs fort vives, à cause de l'inflammation qu'elle cause aux yeux: il n'y auroit d'autre remede que  
l'usage

Usage des lunettes de verre coloré.

Les canots d'écorce d'orme ne font pas d'usage pour les grands voyages; ils font trop frêles. Lorsque les Sauvages veulent faire un canot d'orme, ils choisissent le tronc d'arbre le plus net, dans tout le tems que la feve dure. Ils le cernent de haut en bas de la longueur de 10, 12 & 15 pieds, suivant la quantité de monde qu'il doit porter. Après l'avoir enlevé tout d'une piece, ils en ôtent le plus raboteux du dehors de l'écorce, qui doit faire l'intérieur du canot: ils font des lisses de la grosseur du doigt, & de la longueur que doit avoir le canot, & employent pour cela de jeunes chênes ou d'autre bois doux & fort: ils passent les deux grands côtés de l'écorce entre deux lisses; & des cerceaux aussi de brins de bois.

viennent aboutir dans les lisses distantes les unes des autres d'environ deux pieds. Ils cousent les deux extrémités de l'écorce avec des lanieres tirées de la seconde écorce d'orme, ayant attention de relever un peu les deux extrémités qu'on nomme *pinces*, & de faire un renflement dans le milieu, & une courbure dans les côtés, pour l'appuyer contre le vent. S'il y a quelques fentes, ils les cousent avec ces lanieres, les recouvrent avec des résines qu'ils mâchent, & l'étendent dessus en l'échauffant avec un tison. L'écorce avec les lisses sont arrêtées par ces lanieres. Ils ajoutent un mât d'un morceau de bois, & une traverse, pour servir de vergue. Leurs couvertes leur servent de voile. Ces canots portent depuis trois jusqu'à neuf personnes & tout leur équipage. Avec ces frêles bâtiments ils entrepren-

ment quelquefois des navigations sur les lacs d'une douzaine de lieues. Ils sont assis sur leurs talons sans se mouvoir, ainsi que leurs enfants, quand ils sont dedans; car pour peu que l'on perde l'équilibre, toute la machine tourne; ce qui s'arrive cependant très-rarement que par quelque coup de vent. Leurs avirons ont de 4 à 5 pieds. La vue seule d'une pareille voiture, qui n'a pas trois pouces hors de l'eau, a sûrement de quoi épouvanter un Européen. Si le canot tourne, ils le remettent sur son fond en nageant, & remontent dedans par une des pinces. Lorsqu'ils bordent, ils ont grande attention de ne pas le laisser échouer, parce qu'il s'écraseroit; ils le portent sur terre, & le remettent à flot pour le rembarquer. Ils se servent particulièrement de ces bâtiments dans leurs partis de guerre. Ils en font

par-tout où ils ont des rivières à descendre ou à remonter.

Les canots faits d'écorce de bouleau sont bien plus solides & plus artistement faits. La carcasse de ces canots est faite avec des languettes de bois de cedre, qui est fort doux & qu'ils rendent aussi mince que les languettes de fourreau d'épée, larges de trois à quatre doigts. Elles se touchent toutes les unes avec les autres, & vont aboutir en pointe entre deux lisses. Cette carcasse est recouverte d'écorces de bouleau, cousues ensemble comme des peaux, arrêtées entre les deux lisses, & ficelées tout le long des lisses avec la seconde écorce de la racine du cedre, comme nous entortillons nos osiers autour des cercles des tonneaux. Toutes les coutures & les trous sont couverts avec de la résine mâchée, comme ils le pratiquent pour ceux d'orme.

On y met des traverses pour le contenir, qui servent de bancs, & une longue perche, qui prend de l'avant à l'arrière, dans les gros tems, pour empêcher d'être brisé par les secousses du tangage. Il y en a de 3, de 6, de 12, jusqu'à 24 places; ce qui est désigné par les bancs. Les François sont presque les seuls qui se servent de ces canots pour leurs grands voyages. Ils portent jusqu'à trois milliers: quatre hommes peuvent les porter dans les portages; deux hommes suffisent aux autres. Ces petits bâtimens essuyent des coups de vent qui embarrasseroient bien des vaisseaux. On doit seulement prendre garde à ne pas les laisser échouer. S'il s'y fait des trous, on porte avec soi des écorces pour y mettre des pieces. Ce bâtiment sert aussi de cabane; on en relève un côté, qu'on appuye sur un ou

deux avirons ; ensuite on se couche dessous à l'abri du vent. C'est le cabanage ordinaire dans les voyages & à la chasse.

Si l'homme a été créé pour être le maître de la terre , on peut dire qu'il ne paroît l'être véritablement que dans cette partie du monde : n'étant assujetti qu'à ses volontés, sans loi qui le gêne ; pouvant satisfaire à tous ses besoins, qui sont peu nombreux , il vit réellement libre. Pour le malheur des Sauvages , nous sommes arrivés chez eux , & nous leur avons appris à se servir de nos étoffes pour leurs habillemens. Ils ne sauroient à présent se passer de la poudre & de l'eau - de - vie , sans que la majeure - partie ne pérît. Cette nécessité les fait rester tranquilles , à l'égard des Anglois qu'ils n'aiment pas & qu'ils méprisent , parce que leurs négociants s'efforcent de les

tromper. Les Sauvages avoient autrefois des usages & des ustensiles auxquels ils auroient bien de la peine à s'accoutumer aujourd'hui. Ils faisoient de la poterie, ils tiroient le feu du bois; & leurs fleches fournissoient à leur nourriture. Ils fabriquoient des aiguilles & des hameçons avec des os de poisson. Le nerf des animaux leur sert à coudre; ils le séchent, le battent, & en le divisant ils en tirent un fil aussi fin qu'ils veulent. Leurs femmes sont adroites & industrieuses à donner de l'agrément à leurs ajustemens.

Lorsque le Sauvage a de quoi manger, ses besoins sont satisfaits; il ne songe alors qu'à jouer, fumer, ou à dormir, ne se mettant pas en peine du lendemain. A moins que quelque sujet ne réveille ses idées, il ne pense à rien. Il est d'une tranquillité & d'une pa-

tience extrême ; ce qui le fait paroître mélancolique. L'habitude d'être seul & isolé peut contribuer à cela ; mais elle est si fort dans sa nature , que le Sauvage le mieux traité & logé le plus superbement , s'ennuyeroit au bout d'un mois à en périr , s'il ne pouvoit courir les bois & mener son genre de vie ordinaire : l'épreuve en a été faite. Il ne pense qu'à sa chasse , aux ennemis de sa nation , & ne s'occupe que des moyens de se maintenir tranquille sur sa natte , c'est-à-dire , dans son pays. Il n'a aucune idée de ce que nous nommons proprement *ambition* : il ne convoite jamais ce qui appartient à autrui ; sa seule ambition est d'être reconnu pour un grand chasseur , & un homme redoutable , qui a tué beaucoup de monde. Si un Européen veut lui raconter la puissance du roi de France , ou du roi

d'Angleterre, il écoute très - attentivement ce qu'on lui dit ; ensuite il vous demande très - froidement, est-il bon chasseur ? a-t-il tué beaucoup d'ennemis ? Si on lui assure qu'il a été à la guerre & qu'il tire bien, oh ! s'écrie-t-il, c'est un homme. C'est là le plus grand éloge que les Sauvages puissent donner. Ils sont fort hospitaliers ; si on entre dans leur cabane, on peut tout prendre dans leur marmite, & en manger, sans qu'ils y trouvent à redire. Ils vous offrent ce qu'ils ont de meilleur, & se privent même de leur nécessaire, pour le donner à un étranger. Cela est réciproque ; ils s'imaginent qu'on ne peut rien leur refuser. Chez quelques nations on vous offre jusqu'à des femmes, pour que vous ne vous ennuyiez pas.

Ils pensent que le maître de la vie les ayant fait naître sur la terre

qu'ils habitent , personne n'est en droit de les troubler dans leurs possessions. Comme ils ne connoissent aucune propriété territoriale , ils jugent que tout le pays leur appartient en commun , & qu'une terre où ils habitent , & où sont les os & l'esprit de tous leurs ancêtres , est sacrée & inviolable. Ils croient qu'ils ne peuvent la quitter , sans aller prendre celle de quelqu'autre , qui seroit en droit de les en chasser. Ce sentiment né avec eux les rend très - délicats sur cet objet , & c'est toujours un sujet de guerre , quand quelque nation vient chasser chez une autre. Les voyageurs sauvages ont même l'attention de laisser les peaux des bêtes qu'ils tuent sur le territoire d'une nation étrangere , suspendues à des arbres , pour qu'elle en profite. C'est donc bien mal - à - propos que les Anglois disent avoir acheté de

quelqu'un d'eux plusieurs pays. Les Européens n'ont été soufferts dans les premiers tems , que parce qu'ils se font d'abord présentés comme des êtres bienfaisans, qui, possédant tout ce qu'ils pouvoient desirer, venoient le leur offrir, les tirer de la misere & leur fournir leurs besoins. A ce seul titre, ils en ont été reçus ; ils se font ensuite offerts à les soutenir contre des nations avec lesquelles ils étoient en guerre, & ont été regardés comme des bienfaiteurs & des amis. Mais lorsque les Européens sont venus en force, ils ont obligé les Sauvages de leur céder les terres dont ils avoient besoin. Ceux-ci se trouvant alors trop gênés pour la chasse, se font retirés dans l'intérieur, & se font vus forcés de chercher un asyle chez d'autres nations qui les ont reçus par charité, & les ont incorporés à elles. Depuis ce

tems, ils ont conservé, sur-tout les Loups de la Belle - Riviere (a), une inimitié qu'ils font ressentir aux Anglois toutes les fois qu'ils le peuvent.

Les François n'occupant que les bords du fleuve St. Laurent, n'ont pas gêné les Sauvages jusqu'à présent, qui ont conservé tout l'intérieur des terres; ils ont, au contraire, affecté de les conserver parmi eux autant qu'ils ont pu, par l'établissement des villages chrétiens. Outre l'avantage de la propagation du christianisme, cette idée étoit fort bonne, parce que le bien-être, que les bontés du roi faisoient trouver aux Sauvages, attiroit à notre nation leur estime & leur amitié. Les An-

---

(a) Ce sont eux qui souleverent, en 1763 & 1764, presque tous les peuples d'au delà des Apalaches, contre les Anglois, auxquels ils firent une cruelle guerre.

glois font aujourd'hui très - fâchés de n'avoir pas su les ménager dans les commencemens de leurs établissemens.

Les Sauvages regardent comme leurs chefs les aînés de la première branche de leurs nations. Quelques-unes leur laissent un peu plus d'autorité que d'autres. Elle va jusqu'à s'en laisser battre, sans qu'ils cherchent à se venger, ce qui est très - rare. Telle est la nation des Loups de Theaogen. Tous les droits de prééminence se réduisent à cela ; d'ailleurs ils n'ont que celui d'insinuation ou d'exhortation. Si quelqu'un ne veut pas faire ce qu'on lui dit, ils n'ont aucun moyen de le contraindre. Ce chef leur sert seulement de point de réunion, pour les conseils ou les délibérations, & c'est en son nom que la nation parle dans les affaires publiques. Les

jeunes gens ont tous un respect & une déférence très - exemplaire pour leurs parens & leurs anciens : il les porte à déférer très - volontiers à tout ce qu'ils leur disent ou leur infinuent ; ils leur obéissent sans murmurer , & font toutes les corvées sans se plaindre. Dans les voyages , les jeunes gens se chargent , sans rien dire , du soin de faire les cabanes , & d'aller chercher le bois , tandis que les vieux fument tranquillement.

Aucune idée de métaphysique & de morale n'entre dans la tête des Sauvages ; ils croient ce qu'on peut leur dire sur ces matieres , sans en avoir une persuasion intime ; ils disent qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour comprendre les choses qui font de simple raisonnement. D'après cela, on doit imaginer qu'ils sont d'assez mauvais chrétiens. Lorsqu'un missionnaire leur parle

de la Trinité, de l'Incarnation du verbe, ils répondent tranquillement : ces choses sont bonnes pour vous autres qui avez de l'esprit ; mais nous n'en avons pas assez pour en être persuadés ; nous le croyons, puisque tu nous le dis. Ils comparent la Trinité à un morceau de lard où se trouve la chair, la graisse & la coine, trois choses distinctes qui ne forment que le même morceau. Les missionnaires leur ont persuadé (a) que Judas avoit le poil rouge, & que les Anglois, qui sont généralement de ce poil, sont de sa race ; ce qui est une raison de plus pour les haïr.

Le roi ayant fait passer avec les premiers colons, des prêtres, des

---

(a) L'auteur attribue mal à propos à tous les missionnaires en général, un discours qui ne peut avoir été tenu que par quelques-uns d'eux, ou par quelques coureurs de bois.

missions étrangères , des sulpiciens, des récollets & des jésuites , ces missionnaires, qui se trouvoient , autant qu'ils pouvoient , dans toutes les traites , invitoient les Sauvages à venir s'établir dans un endroit qu'ils leur désignoient , où on les logeroit , les nourriroit , les habilleroit , & où ils trouveroient tous leurs besoins. Plusieurs par paresse s'apprivoiserent , pour venir profiter de ce bien - être , & se soumi- rent volontiers à être instruits. Si on ne leur eût rien donné , & qu'ils n'eussent pas trouvé un avantage décidé à prendre ce parti , on en auroit eu bien peu : on en peut juger par le petit nombre que l'on en a attiré , malgré toute l'aisance qu'on leur a procurée. Leur indiffé- rence à croire ou à ne pas croire les y a déterminés , comme aussi les promesses de la vie à venir. Leurs enfants élevés dans la reli-

gion chrétienne suivent l'exemple de leurs peres , & à moins que leurs passions ne les obligent d'abandonner les missions , ce qui arrive continuellement , ceux qui y restent suivent avec beaucoup de décence les cérémonies de la religion. Il est très-édifiant de les voir dans l'église , les hommes d'un côté , les femmes de l'autre , toujours à genou , d'un air recueilli plus qu'aucun capucin , ne parlant jamais entr'eux , ne tournant jamais la tête. Les femmes très-enveloppées chantent avec les hommes à deux chœurs , les prières de l'église que leur ont traduites les missionnaires , & qu'ils ont apprises de mémoire. Leurs chants sont doux & harmonieux ; on n'y entend point de discordance , comme dans nos villages. A l'égard des sacremens , ils en usent autant que le veulent leurs missionnaires ,

& se soumettent facilement aux pénitences particulières & publiques qu'ils leur imposent ; car ils y ont un peu rappelé les règles de la primitive église. Les Sauvages payent exactement la dîme de leurs bleds de Turquie & de leurs pelleteries, à laquelle les missionnaires les ont soumis.

L'ivrognerie n'est pas moins cependant le vice dominant de ces nouveaux convertis. L'obligation de garder des femmes, qu'ils n'aiment point, est la seule chose qui les fatigue le plus ; aussi beaucoup abandonnent les missions pour retourner dans leurs villages, afin d'y vivre en liberté. On peut dire en général qu'ils ont acquis un peu d'humanité, & un attachement particulier pour les François, comme étant de la même religion, ou de la même prière, parce qu'ils font une différence du catholicisme

d'avec la religion angloise. Les prêtres ont eu attention de leur persuader que celle-ci n'étoit presque pas chrétienne. Si les Sauvages qui ont embrassé notre culte sont devenus plus humains, on doit avouer qu'ayant eu dès-lors plus de communication avec nous, ils ont aussi été infectés de nos vices davantage que les autres moins exposés à la contagion.

Tous ces faits sont dans la plus exacte vérité: il est fâcheux qu'ils ne soyent guere conformes aux récits exagérés des missionnaires. Le petit nombre de Sauvages qui se sont convertis depuis environ 180 ans que nous occupons ce vaste continent, est une preuve de leur indifférence sur la religion. On a beau leur prêcher, ils écoutent très-tranquillement & sans humeur, mais ils reviennent toujours à leur propos ordinaire, qu'ils n'ont pas as-

sez d'esprit pour croire & suivre ce qu'on leur dit , que leurs peres ont vécu comme eux , & qu'ils adoptent leur maniere de vivre. Quand ils ont tué quelques prêtres , cela n'a jamais été en haine de leurs dogmes , mais parce qu'ils les regardoient comme étant d'une nation ennemie.

Nous avons dit que le roi faisoit tous les fraix des missions. Lorsque les Sauvages s'y sont trouvés mal à l'aïse , à cause des trop grands défrichemens , ils ont demandé à se transporter dans des endroits plus éloignés. Le roi a fait les frais de ces nouveaux établissemens , & les missionnaires ont cédé leurs anciens villages aux Européens , en s'en réservant la seigneurie. Ils ont acquis par là dans le Canada la propriété de huit villages sur dix : tous ceux de l'isle de Mont - Réal , & la ville de ce

nom sont ainsi devenus des possessions des Sulpiciens.

Il n'y a point de nations conquises, qui n'ayent entendu parler de notre religion, & plusieurs se trouvent même à portée d'en voir l'exercice ; ils la respectent tous à leur manière. Les Sauvages ont une espèce de vénération pour nos prêtres, qu'ils appellent *les Peres de la priere*, parce qu'ils estiment leurs mœurs, & à cause des discours que ceux-ci leur tiennent ; ils les regardent comme des hommes uniquement occupés à prier l'Être Suprême.

Ces peuples de l'Amérique n'ont point une idée bien distincte de cet Être infini ; ils ne lui rendent point de culte, & le désignent par le nom de *Maître de la vie*. Ils croient que c'est de lui que dépendent tous les événemens, & qu'ils ne peuvent réussir dans aucune entreprise, sans

qu'il le veuille. A leurs discours on imagineroit qu'ils sont fatalistes ; ils croient qu'il y a des esprits méchans qui causent les événemens sinistres & tout ce qui leur paroît extraordinaire. Ils leur donnent le nom de *Manitous*. La mer, les lacs, les rivières, toutes les choses créées ont leur Manitou ; c'est à ces esprits malvaisans qu'ils font des offrandes ou des sacrifices. S'ils sont assaillis par un coup de vent sur un lac, & qu'ils soyent en péril, ils jettent du tabac, ou quelque meuble ou ustensile, pour appaiser le Manitou du lac. Ils en agissent de même quand ils passent un rapide difficile. Lorsqu'ils vont à la chasse ou à la guerre, pour avoir du succès, ils font une espece de sacrifice. Il consiste à dresser un pieu auquel ils suspendent un chien tué, ou un autre animal, des plumes, du tabac,

ce qui leur vient en idée : c'est  
quoi aboutissent toutes leurs cé-  
émonies de religion. Ils sont très-  
superstitieux. Tout ce qui leur pa-  
roit de mauvaise augure est capa-  
ble de leur faire rompre un parti  
de guerre, quand même ils au-  
roient fait quelques centaines de  
lieues, & qu'ils seroient à portée  
de frapper ; il en est de même pour  
une partie de chasse ou autre chose.  
Ils appellent prier, *faire la mé-  
decine*.

L'habitude d'être seuls doit leur  
donner celle de rêver ; ce qu'ils  
appellent *jongler*. Un homme ou  
une femme qui se trouve dans  
cette disposition, s'enveloppe dans  
une couverture & y reste fort long-  
temps. Leur imagination s'échauffe,  
& saisi d'enthousiasme ils croient  
voir les événemens futurs, & les  
annoncent avec confiance. A la vé-  
rité souvent leur prophétie ne se

réalise pas, mais aussi plus d'une fois ils devinent. Les Européens qui ont été parmi eux racontent à ce sujet des choses surprenantes. Nous rapporterons deux faits qui sont bien connus dans l'armée française. En 1756, M. Duplessis, commandant à Niagara, envoya un parti de 25 Missifakes à Chouegen; les femmes restèrent sous le fort. Elles s'assembloient tous les soirs pour faire la médecine; une vieille chantoit, les autres répondoient en chœur: les officiers alloient voir cette cérémonie. Au bout de six à sept jours, on leur demanda pourquoi elles ne faisoient plus la médecine; la vieille répondit que leurs gens s'étoient battus, qu'elle l'avoit jonglé, & qu'ils avoient tué du monde. Un officier qui connoissoit ces jongleries écrivit sur le champ le jour qu'elle désignoit. Lorsque le parti fut

fut revenu , il interrogea les Sauvages & les prisonniers ; leur réponse fut conforme au récit de la vieille. Il y a au moins 60 lieues de Niagara à Chouegen , & il n'étoit venu personne par eau ni par terre. Les Sauvages avoient perdu deux hommes , enlevé douze chevelures , & amené trois charpentiers de bâtimens, prisonniers. En 1758, vers le mois de Mars , M. de Vaudreuil envoya un gros parti de Sauvages domiciliés à Carrillon. Ces Sauvages arrivés au fort , furent voir le commandant & le prièrent de leur donner quelques vivres , parce qu'ils vouloient se reposer quelques jours , avant de partir pour le fort Georges. Étant retournés à leur campement , un d'eux se mit à jongler & dit que les Anglois étoient tout près du fort Carrillon ; qu'il falloit partir tout de suite pour les aller attaquer : les

autres déférèrent à cette inspiration & retournerent chez le commandant pour l'avertir qu'ils vouloient partir le lendemain, comptant de trouver un parti anglois. Le commandant, quoiqu'étonné de leur idée, en fut bien aise pour se débarrasser d'eux. Plusieurs officiers & soldats voulurent être de la partie ; ils n'eurent pas fait trois lieues, qu'ils découvrirent les traces des Anglois sur le lac, qui étoit encore gelé, venant du côté de Carrillon. Ils suivirent ces pistes : leurs découvreurs virent de dessus un mamelon dans le bois, les Anglois, qui descendoient dans un bas-fonds qui étoit entr'eux, au nombre de 250. Les découvreurs avertirent leurs gens, qui, ayant bientôt joint les ennemis, les attaquèrent dans le tems qu'ils commençoient à sortir du vallon. Il ne s'en sauva pas huit ; c'étoient tous de vo-

montaires avec des officiers, aux ordres de Rober Roger. Tout fut tué, & on fit peu de prisonniers.

Presque dans chaque village il y a des jongleurs en titre ; ils sont aussi médecins, ou plutôt vrais charlatans. Ils s'enferment seuls dans une cabane, où ils se démentent comme des possédés. En sortant ils débitent leurs prophéties. C'est ordinairement sur le sort d'un malade, sur celui d'un parti de guerre ou de chasse. Dans le premier cas, ils diront que le Manitou de la maladie demande un festin, dont le résultat est de s'enivrer ; ensuite il donne un remède. S'il produit un mauvais effet, le soi-disant médecin est quelquefois bien battu ou tué, parce que les Sauvages sont lâchés d'avoir été dupés. Chaque famille a ses remèdes particuliers ; mais ces jongleurs en ont aussi de très-bons. Ils connoissent des plan-

tes admirables, sur-tout pour les blessures. Il est certain qu'à moins qu'il n'y ait des os cassés, aucun chirurgien ne les pourroit traiter plus sûrement, avec moins de façon & plus promptement. Ils connoissent une grande quantité de plantes, de racines & d'écorces d'arbres, qu'ils employent très-utilement. Depuis que les Européens sont dans l'Amérique, ils ne se sont pas assez appliqués à se faire montrer ces remèdes qui seroient d'un très-bon usage dans notre médecine. Il est vrai que les Sauvages sont très-jaloux de conserver pour eux leurs recettes; mais avec le tems & des présens, on auroit pu venir à bout de leur arracher leurs secrets. Ils se guérissent de toutes les maladies vénériennes les plus invétérées, sans mercure. Ils ont une racine qui vient comme les plus gros navets, & qui fait jeter

les abcès intérieurs; elle se reproduit de bouture & croît dans les endroits humides ou un peu marécageux.

D'autres plantes guérissent les coupures (a) aussi vite que le meilleur baume; celle qu'ils nomment anis, & qui en a le goût, est excellente. Les maladies auxquelles ils sont le plus sujets, sont les pleurésies, les fluxions de poitrine, & les maladies de consommation occasionnées par la quantité d'eau-de-vie qu'ils boivent. Quoiqu'ils aiment la conservation de leur être, on peut dire qu'il n'y a point d'espece d'hommes qui craigne moins la mort, qu'ils regardent comme

---

(a) La plante qui les guérit est nommée par le P. Charlevoix, *plante universelle*. Ses feuilles broyées referment toutes fortes de playes. Ces feuilles sont de la largeur de la main & ont la figure d'une fleur de lys.

un passage à une autre vie. Dès qu'ils se sentent sur leur fin, ils chantent leur chanson de mort, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus parler. Cette chanson est une espece de complainte que chacun fait à sa fantaisie; mais toutes sur le même ton.

Lorsqu'un Sauvage est mort, on n'entend ni cri, ni plainte dans la cabane; mais on vient lui faire des visites d'adieu. On l'enterre avec tous ses plus beaux vêtements, ses armes & un baril d'eau-de-vie, pour lui aider à faire son voyage. On élève au dessus de sa tombe une espece de cabane de pieux, en forme de mausolée, & à côté un autre gros pieu où sont les armes de sa famille. On y marque des figures qui représentent le nombre des chevelures & des prisonniers qu'il a faits. Quelques nations ont l'usage d'envoyer des femmes, pen-

dant une huitaine de jours, qui allument un petit feu auprès de ce mausolée, & s'asseyant sur les talons restent là immobiles un quart d'heure ou demi-heure. S'il meurt à la chasse, quand il y auroit même trois ou quatre mois, ils le déterrent & le rapportent dans leur canot pour l'enfvelir dans leurs villages. Ils pratiquent même cela à l'égard des enfans.

Au bout de l'an, ils viennent faire un anniversaire, qui consiste à un festin auprès de la tombe. Alors ils déterrent le baril d'eau-de-vie, dont ils boivent. Ils croient qu'après leur mort leur ame va dans un grand pays au delà de la mer qu'ils désignent par le nom de grand lac. Ils s'imaginent que là ils trouveront de quoi chasser à discrétion, seulement pour s'amuser, & qu'ils n'y seront occupés que de danses.

Ils n'ont aucune tradition qui leur ait conservé la moindre idée de leur origine ; tout ce qu'ils en disent leur a été suggéré par les Européens. Il y en a qui croient qu'une femme est descendue du Ciel sur l'eau, & qu'ayant mis le pied sur une tortue pour se reposer, la terre s'est formée autour de cette tortue, & cette femme a donné naissance au monde (a). Comme ils ont adopté pour armes, les uns l'ours, d'autres une tortue, un loup, un renard, &c. (b), & qu'ils désignent leur famille par le nom de ces animaux,

---

(a) Cette idée paroît leur être venue originairement des Indiens d'Asie, qui l'ont communiquée aux habitans des isles du Japon, d'où cette fable a passé en Amérique.

(b) Le baron de la Hontan a trouvé dans cet usage les regles puérides de notre vaine science du blason.

ils pensent en être descendus. Quelques-uns sont persuadés qu'ils sont sortis de la terre qu'ils habitent. Comme ils ne savent point écrire, ils se désignent par les figures de ces animaux, qu'ils dessinent sur des écorces ou sur des troncs d'arbres. Il y en a qui font des figures sculptées qui ne le cèdent point à celles de nos médiocres ouvriers. Ils se servent pour faire ces figures, qui sont très-expresives, d'un couteau crochu comme pour travailler leurs ustensiles en bois.

Quand une famille prend le deuil pour un de ses membres, ils quittent tous leurs ornemens, & vont vêtus le plus simplement qu'ils peuvent, ne se matachent qu'en noir. Ce deuil dure environ un an. Les parèns, amis, & ceux qui s'intéressent à cette famille, lui font des présens pour couvrir le mort, ce

qui consiste à leur donner un collier, un habillement. Ils remplacent le mort dans la cabane, par une chevelure ou un prisonnier. Il y en a qui ne quittent point le deuil jusques à cette dernière cérémonie, une des principales causes de leurs guerres, étant toujours obligés d'avoir au moins une nation sur qui l'autre puisse faire des prisonniers ou des chevelures pour le remplacement des morts.

Toutes les nations de l'Est de l'Amérique, quoiqu'ayant à-peu-près le même langage, n'étoient pas assez liées entr'elles pour qu'elles ne se fissent pas des guerres, dont on peut voir l'énumération dans les auteurs anglois & françois. Les Anglois les ont trouvées dans ces dispositions, lorsqu'ils ont commencé à habiter ces contrées; ce qui a favorisé l'établissement de leurs colonies; mais leurs malheurs com-

muns ont réuni les Sauvages. Ces nations ont eu aussi des guerres considérables à soutenir contre les Iroquois, qui leur avoient mis le machicoté, c'est-à-dire, suivant leur langage, leur avoient défendu de porter les armes, les regardant comme des femmes.

Les Iroquois sont six nations réunies ensemble, en y comprenant les Tascarorins qu'ils avoient presque détruits & qu'ils ont incorporés parmi eux, ainsi que la nation Erié ou du Chat, dont il ne restoit plus que quelques personnes qui ont été adoptées par les Sonnontoins. La nation iroquoise est la plus intimément liée de toutes celles de l'Amérique, & forme une véritable république fédérative. Cette union leur a donné une supériorité décidée sur tous les autres peuples, qui étant moins nombreux en étoient écrasés & ne pou-

voient lui échapper. Les Iroquois alloient chercher leurs ennemis avec des milliers de guerriers, jusqu'aux rivières qui tombent dans le Mississipi, & jusqu'au lac Supérieur. Toutes ces incursions n'ont cependant jamais abouti qu'à tuer ou enlever des hommes, & à détruire ces nations; ce que les Sauvages appellent *les manger*. Ils n'ont jamais ni l'idée d'étendre leur pays pour avoir une chasse plus étendue, ni celle de s'affujettir aucune nation. La preuve en est que malgré tous les avantages qu'ils ont eu sur différens peuples qu'ils ont presque détruits, comme les Hurons, les Nepicins & les Algonquins, qui étoient autrefois fort nombreux, les Iroquois n'ont cependant jamais cherché à s'emparer des terres de ces nations, & à les réduire en servitude. Les prétentions des Anglois sont donc très,

frivoles , lorsqu'ils supposent qu'en vertu de leur alliance prétendue avec les Iroquois , ils ont des droits sur les pays de toutes les nations avec lesquelles ce peuple a été en guerre & qu'il a subjuguées. Ces nations peuvent avoir diminué , mais elles n'ont jamais changé d'état dans leurs différens cantons.

Les Outaouais , les Sauteurs ou Ochibois , & les Missisakes , qui ont à-peu-près la même langue & sont fort liés entr'eux , quoique très-voisins des Iroquois , se sont soutenus contr'eux , à cause de cette union. Les autres nations plus éloignées & moins unies ont cependant peu souffert : elles se sont même confédérées pour les chasser. On pourroit encore beaucoup rabattre de ces grandes armées d'Iroquois , qui montoient , à ce qu'on dit , quelquefois à 20000 hommes. Si elles avoient existé , il est cer-

tain qu'elles auroient détruit toutes les nations chez qui elles auroient passé.

Lorsque les François font entrés en Amérique, ils font arrivés sur les terres des Algonquins, une des plus anciennes nations de ce continent, comme on peut en juger par l'étendue de leur langue, & sur celles des Népiciens & des Hurons, qui étoient en guerre avec les Iroquois. Les François ont pris leur parti contre ces derniers, qui sont devenus par là ennemis naturels de leurs établissemens. Nous les avons délogés de l'isle de Montréal, & des plaines à l'Est du fleuve St. Laurent, où ils venoient à la chasse; aussi nous ont-ils fait des maux considérables dans les premiers temps de la colonie (a).

(a) Ils l'ont mis plusieurs fois à deux doigts de sa ruine. Voyez l'histoire de la Nouvelle-France par le P. Charlevoix.

Ils y ont toujours été portés par les sollicitations d'abord des Suédois & des Hollandois, qui formoient des établissemens sur la riviere d'Hudson, & ensuite par les Anglois qui ont pris leur place. Cela nous a donné occasion de nous lier plus particulièrement avec toutes les nations du continent, parce que toutes redoutant les Iroquois, nous étions toujours prêts à les soutenir ou à les faire allier entr'elles pour repousser l'ennemi commun. D'ailleurs les François ne se rencontrant ordinairement avec les Sauvages, que dans des postes où ils leur fournissoient de quoi satisfaire à leurs besoins; ils leur sont devenus nécessaires. Quand ils ont eu quelques démêlés avec quelqu'une de ces nations, ils ont toujours eu attention de s'unir avec les autres contre celle-là, & l'ont obligée bientôt d'être tranquille, parce que les

Sauvages se craignent bien plus entr'eux qu'ils ne redoutent d'avoir à faire aux Européens.

Les nations sauvages se trouvant quelquefois mêlées les unes avec les autres, soit au retour de leur chasse, ou dans des ambassades réciproques, elles passent le tems à des festins ou plutôt à des débauches d'eau-de-vie. Elles tâchent souvent de prendre des précautions pour qu'il n'arrive pas quelque malheur. Les femmes cherchent à cacher les armes de leurs maris autant qu'elles peuvent ; car il y en a toujours qui ne boivent point, pour servir tous les autres. Il y a des festins à tout manger, dussent-ils en crever. Leurs festins consistent ordinairement en boisson ; il n'y est pas question de manger. Dix à douze Sauvages boiront jusqu'à 15 ou 20 pots d'eau-de-vie, & plus, à proportion. Le plus jeune est char-

gé de verser à boire ; chacun boit à son tour la même quantité. Le distributeur fait si bien son compte, que sa portion se trouve toujours égale à celle des autres. Les femmes qui ne se soucient pas de boire, prennent leur portion, la mettent dans la bouche, & la rejettent ensuite dans leur petite marmite. Elles la revendent, lorsque l'eau-de-vie manque aux convives. Les Sauvages ont une si grande fureur pour cette boisson, que quand une fois ils sont en train d'en boire, ils se dépouillent généralement de tout ce qu'ils ont, pour avaler quelque coup de plus. L'on peut juger quel tintamarre & quelle confusion cela occasionne. Ils commencent par chanter : succèdent ensuite des hurlemens affreux. Ils attendent ce temps d'ivresse, pour se faire des reproches ou des querelles ; c'est toujours sur le manque de bravou-

re. La mort de quelqu'un (a) est presque toujours la suite de ces rixes, ou au moins il en coûte quelques oreilles déchirées. S'ils attaquent un homme qui n'est pas ivre, & qu'il n'ait pas le secret de s'esquiver de bonne heure, il en est souvent la victime, parce que ce seroit un deshonneur à lui de frapper un homme dans cet état d'ivresse, disant qu'ils n'ont point alors d'esprit. S'il s'en va, il craint que l'autre ne lui reproche de l'avoir fait fuir. Dans cette alternative, pour montrer son courage, il lui dira de le frapper, & l'autre le tue. De pareils accidens ont fait périr de fort bons & braves Sauvages.

Si le mort est de la même na-

---

(a) Un homme blessé d'un coup de feu, ou d'une arme tranchante, est censé mort & demande vengeance.

tion que celui qui l'a tué, ils ne diront rien sur le champ, mais ils feront naître une autre occasion d'ivresse. Si ce dernier s'y trouve, ce qui ne manque guere d'arriver, parce qu'ils ne peuvent résister à l'envie de boire, quelqu'un des parens du défunt le tue. Quelques-uns contrefont les ivrognes plus qu'ils ne le sont en effet, pour exécuter leur dessein. Dans un autre état, ils n'oseroient entreprendre de se venger, parce qu'ils ne pourroient pas s'excuser, en disant qu'ils n'avoient pas de l'esprit. Afin de remédier à ces inimitiés successives, les parens du meurtrier couvrent le mort, comme nous l'avons dit, & cela occasionne encore un parti de guerre pour aller chercher à le remplacer. Ce moyen n'empêche pas toujours que la mere ou la femme du mort, déplorant sa perte, n'engage quelqu'un

à tuer son assassin. On doit juger quelle destruction d'hommes ces accidens entraînent. Si ce dernier en a tué plusieurs, la nation consent volontiers à le faire mourir dans un festin exprès, où même son pere assiste. Quand les Européens veulent les exhorter à se désister de pareils desseins, ils répondent tranquillement, il veut mourir, cela n'est pas de valeur.

Si un semblable événement arrive entre des nations différentes, il est bien plus sérieux ; toute la nation se trouve offensée & est obligée de venger cette mort. Si la nation du meurtrier veut éviter la guerre, il faut qu'elle le livre & qu'elle couvre le mort ; encore n'est-on pas toujours content. Les parties lésées veulent prendre leur revanche, même long-tems après, & ces querelles ne finissent souvent que par la destruction des

uns ou des autres , ou que lorsque d'autres nations interposent leur autorité. Plus on fait de mal à une nation sauvage , plus on la rend intractable , & on ne peut venir à bout de se la concilier que par la douceur.

Dans les ambassades d'une nation à une autre , pour parler de paix , d'alliance ou de quelque autre sujet politique , la députation est toujours nombreuse : elle est composée de quelques chefs ou anciens de la nation , des chefs de guerre & de jeunes guerriers ; ils ont avec eux un orateur. Il s'en trouve dans presque tous les villages. Ce sont ordinairement les meilleurs discoureurs. Ils portent avec eux des colliers de porcelaine blanche , sur laquelle est exprimé le sujet de l'ambassade. Si c'est une alliance , ils y représentent des cabanes qui désignent leurs villages , la tra-

ce du chemin d'un village à l'autre, & des Sauvages qui se tiennent par la main. On juge bien qu'il faut deviner ce que cela veut dire. Plus la chose est de conséquence, plus les colliers doivent être grands. Ils portent un calumet de paix avec eux, c'est une pipe faite de marbre, ou d'une pierre très-douce, rouge brun, ou noire, dont le grain est fort fin, & que l'on peut travailler avec un couteau. Ils y adaptent un tuyau de bois de deux à trois pieds de long. Ce bois qui est très-dur a une moëlle épaisse qu'ils tirent avec un fil de laiton rougi au feu. Il est peint en jaune & noir, d'un dessein à flamme, ou couvert d'un cordonnet de porc-épic blanc, jaune, rouge & noir, & d'une aile de plumes d'aigle, attachée avec un cordon de porc-épic & des rubans pendans, de différentes couleurs;

e qui forme un joli effet. Le cor-  
ge s'étant rendu dans la cabane  
u chef, tous ceux qui le com-  
osent s'asséyent à terre sans rien  
ire, & allument le calumet : le  
chef commence à fumer, ensuite  
le présente à celui de la nation  
vec laquelle ils négocient, & ce  
alumet passe des uns aux autres.  
ls en fument chacun une gorgée ;  
est la plus grande marque de paix  
& d'amitié, qu'ils puissent se don-  
ner. S'ils n'étoient pas d'accord,  
ls refuseroient de fumer. Après  
a cérémonie, l'orateur se leve, ra-  
conte son voyage, dit qu'ils sont  
bien fatigués, & finit par indiquer  
e jour qu'ils partiront. S'ils sont  
amis, on leur envoie de quoi man-  
ger, & ils se rerirent tous ensen-  
ble pour se cabaner, sans rien dire.  
Au jour indiqué, ils viennent au  
conseil ; l'orateur y débite tout ce  
qu'ils ont à dire, en donnant des

branches ou des colliers, suivant la conséquence de ce qu'il propose : on entendroit voler une mouche ; tous ont le calumet aux dents, ainsi que souvent l'orateur. Aux endroits importans, les députés approuvent le discours par un *ho ho*. Les autres ne répondent point le même jour ; ils indiquent seulement celui où, avec la même cérémonie, l'orateur de la nation répond pour tous, en reprenant article par article, & en rendant des colliers ou des branches pour chaque sujet. Le conseil étant fini, ils se séparent, & alors commencent les danses & les festins entr'eux, jusqu'au départ.

S'ils veulent engager une nation dans une guerre, ils portent des colliers de porcelaine noire, avec des haches peintes dessus, rougis en vermillon. Plus il est grand,  
plus

plus l'invitation est pressante ; c'est leur façon d'offrir la hache.

La danse du calumet , qui est une de leurs grandes cérémonies, ne laisse pas d'avoir son agrément ; tous les Sauvages sont assis en rond avec leurs haches ou casse-têtes & leurs couteaux à la main. Quelques-uns ont seulement des *chichiquois* , qui sont de petites calebasses remplies de petits cailloux , ou des éperons de pied de chevreuil attachés ensemble au bout d'un manche. Il y en a un qui fait une timbale avec une chaudiere recouverte d'une peau. On choisit le plus ingambe pour danser ; un autre chante l'air propre à la danse. Toutes ces especes d'instrumens battent la cadence ; & le danseur , son calumet à la main & un chichiquoi de l'autre , au milieu du cercle , suit l'air en faisant des mouvemens cadencés , mais violens, de toutes les par-

ties du corps. Il se baiffe jusqu'à terre, & après avoir bien fait des contorsions, il se releve brusquement; laissant quelques momens d'intervalle, il recommence ensuite cette danse, pour laquelle il faut beaucoup de souplesse & de force. Elle a des agrémens & ne déplairoit pas sur un théâtre.

Par ce que nous avons dit, on juge bien que les Sauvages ont souvent des occasions de guerre; aussi faut-il qu'ils ayent toujours quelque nation à manger, parce qu'ils ne peuvent être tranquilles sans cela. Un Sauvage qui resteroit trois ans sans aller en guerre, ne seroit pas réputé un homme & esuyeroit des reproches dans leurs festins.

Lorsque la guerre est décidée contre une nation, il ne manque pas de chefs de guerre qui cherchent à faire des partis; on choisit

celui qui a le plus de réputation. Il se munit d'eau-de-vie & de quelques équipemens ; il invite les jeunes gens , sur-tout ses parens, à un festin qui consiste à manger un chien que l'on tue en l'écorchant. Le repas fait, on commence à boire de l'eau-de-vie. Le chef de guerre se leve , chante sa chanson de guerre : chacun en a une particuliere ; il raconte tous ses exploits , frappe un poteau & jette un gage pour assurer le fait. Il parle de toutes les nations chez qui il a frappé, en désignant avec sa hache le côté où elle est située. Il annonce son projet , de l'air le plus menaçant qu'il peut , & invite ceux qui ont du courage à le suivre. Il finit par jeter un collier de porcelaine noire, barbouillé de rouge , avec dedain à terre, invitant ceux qui ont du cœur à le relever , & annonçant qu'il le destine pour celui qui se

montrera le plus courageux. Tous les jeunes gens assis en cercle répondent par un *bé bé* en cadence & qui sert de refrain à la chanson.

Lorsque ce chef a fini, le premier qui se décide, se leve, fait la même cérémonie, chante sa chanson de guerre, compte ses exploits en frappant au poteau, & jette des gages pour assurance, relève le collier toujours en chantant, & le montrant proteste qu'il sera digne de le gagner, & le rejette. Les autres se levent à mesure qu'ils se décident, & font la même cérémonie. Ceux qui ne veulent pas être de la partie boivent, mais ils ne dansent pas. La cérémonie finie, tous ceux qui doivent partir vont s'habiller en guerriers; ils se mettent nus, au braguet & mittes près, se barbouillent tout le corps d'un brun rouge avec des rayes qu'ils se font avec les doigts, &

se coupent les cheveux, ou plutôt se les épilent, excepté la calotte. Ils s'ornent la tête, la couvrent de vermillon, & par dessus ils y jettent du duvet blanc, qui est la marque que l'on part pour la guerre.

Dès qu'ils se sont tous rassemblés, ils marchent ensemble, leurs instrumens à la main; ils dansent en rond, vont en chantant de cabane en cabane, un air dont les finales sont *ha ha, he he, heu, hi hi*, &c. se tournant les uns contre les autres, & leur casse-tête ou leurs couteaux à la main, gesticulant beaucoup. On leur fait de petits présens. Pendant ce tems, les jeunes filles les suivent toujours, dansent des branles ensemble les soirées, comme nous l'avons dit, & c'est à qui les traitera le mieux. Cela dure plusieurs jours & jusqu'au moment du départ. Ils se mettent alors tous à la file les uns

des autres, le chef en tête précédé du plus jeune qui porte la natte de médecine, dans laquelle est ou un oiseau ou autre animal que chaque chef de guerre prend pour son Manitou. Il y a aussi dedans cette natte quelques simples pour les blessures ou les maladies. Ils ont un très-grand respect pour cette natte, qui précède toujours dans les marches. Le chef de guerre chante la chanson de départ, laquelle est une prière au maître de la vie, pour qu'il les favorise dans leurs desseins. Plusieurs filles suivent la bande en portant le paquet des jeunes gens, & les accompagnent quelquefois trois ou quatre journées, après quoi elles reviennent. Ils font leurs voyages en canot, parce que les rivières sont les seuls grands chemins du pays.

Les jeunes gens sont chargés, comme nous l'avons déjà dit, de

toutes les corvées , qu'ils se partagent entr'eux sans murmurer. Si quelque paresseux ne veut rien faire , il n'essuye aucun reproche. Si quelqu'un jongle & qu'il desire s'en retourner , il part sans opposition. Ils campent de bonne-heure pour chasser , ne portant point de provisions que leurs munitions. Ils ont néanmoins quelquefois un petit sac de sagamité , qui est du bled de Turquie concassé , grillé & cuit dans une chaudiere avec de la graisse & du sucre d'érable. Ils conservent cette espece de farine pour le tems qu'ils sont près de leurs ennemis , ou dans quelque occasion de disette. En la mêlant avec de l'eau simplement , elle fait un manger sain , nourrissant & agréable ; deux poignées de ce mets par jour suffisent pour vivre , s'ils craignent de manquer de subsistance. Lorsqu'ils sont dans le

pays ennemi , ils ne tirent point ; s'ils n'ont pas des fleches, ils vivent de poissons , ou de quelques racines , ou de leur sagamité. Mais aussi - tôt qu'ils sont près de frapper , ou quand ils fuyent , ou après une action , ils resteront trois ou quatre jours sans manger. En approchant de la frontiere , où ils pourroient rencontrer quelqu'un , ils ont attention de chercher les fourrées les plus cachées , d'effacer toutes les traces par où ils y sont entrés. Ils cachent encore leurs canots & tous leurs paquets & ornemens , se barbouillent en noir tout le corps , & ne portent avec eux que leurs armes & leur Manitou , sans oublier leurs miroirs. Ils tiennent fréquemment conseil pour déterminer comment ils se disperferont après avoir frappé , où sera leur rendez - vous , &c. Ils ne marchent jamais qu'ils n'ayent envoyé

des découvreurs autour d'eux à deux ou trois lieues. Sur leur rapport ils prennent leur parti. Leur sagacité à découvrir toute sorte de traces est singulière : la terre foulée, les feuilles renversées, la rosée abattue, tout cela ne les empêche pas de reconnoître les pistes des fauves. Les pieds des Sauvages se connoissent par l'espece de chaussure, mais sur-tout par la façon dont le pied est placé ou tourné. Ils jugent encore plus aisément si ce sont des Européens, au pas & à la semelle. Ils distinguent même un Anglois d'un François, & devinent assez juste combien il y a de monde, soit par les traces, soit par les feux qu'ils ont allumés, & par leurs couchées, si ces traces sont d'un parti en campagne. Celui qui découvre le premier est presque sûr de battre les autres. Ils les suivront à la piste plu-

sièurs jours , jusqu'à ce qu'ils les ayent trouvés dans une position qui leur donne l'avantage , comme dans une cabane où ils se dispersent pour dormir , ou dans une marche où ils se trouveroient séparés. Ils s'embusquent près de l'endroit où ils veulent frapper. Chacun a sa place décidée par le chef de guerre , & se tient tranquille jusqu'au signal que celui-ci donne, par un cri , en frappant de la main sur sa bouche. Il est rappelé par tous les assaillans qui ont déjà tous couché en joue leurs hommes. Dans le premier moment de surprise de l'ennemi, ils tirent sur lui, & il est rare qu'ils ne le couchent pas à terre. Ils s'élancent tout de suite, la hache à la main, pour se jeter sur lui , & ne le quittent pas que tout ne soit détruit. S'ils croyent qu'il ne soit pas assez blessé , ou qu'il soit encore en état de défense , ils

lui donnent de la hache sur la tête ; s'il fuit, ils la lui jettent après & la lui plantent dans les épaules, en quoi ils sont très - adroits. Dès que l'homme est tombé, ils courent à lui, mettent un genou au milieu de ses épaules, lui prennent un toupet de cheveux d'une main, & avec leur couteau de l'autre en donnent un coup, en cernant la peau de la tête, & arrachent le morceau. C'est une expédition bientôt faite. Alors, montrant la chevelure, ils jettent un cri, qu'ils appellent le *cri de mort*. Durant les combats, ils poussent les cris les plus affreux qu'ils peuvent, pour s'animer & pour intimider l'ennemi. S'ils ne se voyent pas pressés, & que la victoire leur ait coûté du sang, ils exercent bien des cruautés sur ceux qu'ils tuent ou sur les morts ; ils les éventrent & se barbouillent de leur sang.

Quoique ces horreurs leur répugnent beaucoup , ils s'y livrent cependant pour s'animer au carnage & s'inspirer une espece de fureur ; ce qui les fait paroître plus braves entr'eux, & les étourdit sur les périls. Ils garrotent tous les prisonniers qu'ils peuvent prendre avec les colliers qui leur servent pour porter leurs paquets, & qu'ils ne quittent jamais. Ils les lient si bien au col, aux bras & à la ceinture, qu'il leur est impossible de se détacher. S'ils craignent d'être attaqués, ils se mettent à courir en se dispersant jusqu'au rendez-vous indiqué, qui est quelquefois à neuf à dix lieues, selon le pays & les circonstances où ils se trouvent. Ils se mettent quelquefois deux pour aider aux prisonniers à marcher, en les prenant par les mains ; si, malgré cela ils ne peuvent les suivre, ils leur levent la chevelure.

Quand ils sont en embuscade auprès de quelque village ou de quelque fort, comme il y a ordinairement des découvertes aux environs, ils tâchent de s'y embusquer la nuit : si c'est de jour, ils se couchent ventre à terre, en se couvrant le dos & la tête d'herbes, de feuille, ou de paille, suivant la couleur de ce qui est auprès de cet endroit ; ils s'avancent sur leurs mains, poussent leurs fusils en avant jusqu'à ce qu'ils soyent à la portée convenable. Ils jugent suivant leurs forces, si le poste est attaquant ou non ; ce qu'ils décident toujours à leur avantage ; car, pour peu qu'ils se voyent en danger, ils le laissent passer, & attendent le moment & l'occasion favorables avec une extrême patience, sur-tout lorsqu'ils ne sont que deux ou trois. Leur expédition faite, ils poussent un cri en fuyant,

& laissent à portée quelques marques qui désignent quelle est la nation qui a frappé.

Ils ne s'amuseut guere à piller ; s'ils ont le tems ils tâchent de tuer des animaux pour vivre. Il est très-rare qu'ils brûlent des maisons , parce qu'ils ne veulent pas se faire découvrir. Leur objet principal est d'emmener les prisonniers ou d'enlever des chevelures. Quand ils n'espèrent pas d'y parvenir , ils ne tirent pas. Ils s'embarassent peu de fouiller & de dépouiller les morts. Il est essentiel de remarquer ici que s'ils ont occasion de faire beaucoup de prisonniers , ou d'enlever beaucoup de chevelures , ils le font jusqu'à ce que l'opération soit finie ; mais quand ils feroient trois cents & qu'ils ne feroient qu'une ou deux chevelures , ils ne recommenceroient pas une autre opération , dussent-ils pou-

voir ruiner un pays ou tuer d'autres hommes. Ils disent que s'ils n'étoient pas contens, le maître de la vie seroit fâché contr'eux, & qu'ils courroient risque de ne pas réussir ou de perdre leurs gens; ainsi ils vont chez eux toucher barre, si j'ose m'expliquer ainsi, y eût-il deux à trois cents lieues, font d'autres partis & retournent.

Dès qu'ils sont à leur rendez-vous, ils ajustent leurs prisonniers dans le goût de leur nation. Si c'est un Européen, ils lui coupent les cheveux à leur façon & l'habillent en Sauvage. Ils le matachent le soir & l'attachent à quelques branches d'arbres par un pied & une main, de façon à ne pouvoir se débarrasser. Ils lui mettent autour du col un collier de porcelaine, comme nos Dames le portent, barbouillé de rouge; ce qui marque son esclavage. Ils ont attention de

lui faire manger de tout ce qu'ils ont , pour qu'il ne pâtisse pas en route. Ils étendent leurs chevelures autour d'un petit cercle en forme de peau de tambour , & le côté des cheveux pendant ; ils les graissent & les saupoudrent de vermillon , ainsi que le dedans de la peau.

Le chef de guerre a soin de donner le collier promis à celui qui le premier est allé sur l'ennemi , ou qui a fait le plus beau coup ; ce qui se juge entr'eux très - équitablement & sans murmure. Si le chef a quelque équipement , & que quelqu'un en manque , il se dépouille pour le lui donner. C'est par la bonne conduite , la bravoure , le bonheur , & la libéralité , qu'il acquiert la réputation de bon chef de guerre. Eût-il réussi au delà de ses espérances dans son attaque , s'il a eu le malheur de

perdre quelqu'un , tout est plongé dans la tristesse , & la gloire dont il s'est couvert n'est comptée pour rien. On l'oblige de retourner à la guerre, pour venger le sang du défunt & remplacer le mort dans sa famille. Les Iroquois ont grand soin de rapporter tous les blessés , quand même ils seroient de nation étrangere ; c'est un de leurs premiers devoirs. Ils leur font un brancard , ou ils leur passent un collier sous les cuisses qu'ils suspendent à leur front , & les portent par là des centaines de lieues , s'ils n'ont pas de canots. D'autres nations abandonnent leurs prisonniers dans les bois , leur laissent ce qu'ils peuvent pour vivre , sauf à ces misérables de chercher dans les bois le reste de leur subsistance & de quoi se panser. Plusieurs, après y avoir resté des mois , reviennent ; les autres

périssent de misere ; aussi regardent - ils un blessé & un prisonnier comme des hommes morts.

Jusques à ce qu'on soit au village , les prisonniers sont bien traités & sans humeur. Dès que le parti arrive , ceux qui le composent sont tous à la file les uns des autres , comme à leur départ ; celui qui porte les chevelures est à la tête ; elles sont suspendues tout le long d'une perche : ensuite viennent les prisonniers , avec un chichiquoi à la main , chantant , quoiqu'ils n'en ayent pas envie. Tous les guerriers sont en silence. Celui qui porte la perche des chevelures , fait d'abord autant de cris qu'ils ont perdu de monde. C'est un cri lugubre qu'ils finissent avec un ton de voix mourante : après ceux-là , il fait autant de cris aigus qu'ils ont de chevelures ou de prisonniers ; & un cri général termi-

ne le compte. Ils recommencent ensuite jusqu'à ce qu'ils foyent arrivés à la cabane du chef. On doit imaginer avec quel empressement les jeunes gens , les femmes & les enfans courent au devant d'eux. Le plus ingambe va prendre la perche pour la porter au chef, comme pour lui annoncer la bonne nouvelle ; d'autres s'emparent des prisonniers , que chacun s'empresse de mener jusqu'à la cabane du chef. Ils sont heureux d'avoir bonne jambe ; car alors ils sont assaillis d'une grêle de pierres & de coups de bâtons , & c'est à qui leur en donnera davantage. Tous s'en mêlent , excepté les guerriers, qui laissent faire tranquillement & continuent toujours leur marche, comme une procession. Quand quelqu'un de ces malheureux tombe, il est encore plus maltraité, sur-tout s'il crie, parce que cela

les amuse. Il est rare qu'ils n'arrivent pas tout meurtris à la cabane, où tous les chefs & les anciens se trouvent assemblés. Celui qui a conduit le parti de guerre, raconte son voyage & son expédition, rend justice à chacun, & fait l'éloge de ses guerriers, en faisant mention de leurs actions; après quoi on présente à l'assemblée les prisonniers, qu'ils font danser chacun à son tour: on imagine bien qu'ils n'en ont pas envie, sur-tout s'ils sont Européens. Les Sauvages ne se font néanmoins pas prier, & cela leur donne occasion de raconter leur bravoure. Cette cérémonie finie, le chef de guerre dispose des chevelures & des prisonniers, suivant la destination qu'il en a faite précédemment. Chez les Iroquois ordinairement le prisonnier destiné à remplacer un mort, en occupe la place dans la famille; la nation

entière le regarde comme un de ses membres, & les nouveaux parens lui ôtent le collier d'esclavage. Si ceux-ci ne veulent point l'adopter, & disent qu'ils sont trop affligés pour penser à remplacer le mort, ils livrent ce prisonnier aux jeunes gens pour s'en amuser. C'est un arrêt irrévocable, & le malheureux est brûlé. Nous n'entrerons point dans le détail de cette cérémonie horrible, que l'on trouve dans tous les auteurs : heureusement ces événemens deviennent un peu plus rares. Chez les autres nations les prisonniers sont plus à plaindre, parce qu'ils sont regardés comme leurs chiens; elles les tuent sans conséquence dans leurs momens d'ivresse, & en tems de disette on ne se fait pas plus de scrupule de les manger qu'une bête. Si un prisonnier est assez fortuné pour se

marier chez ces nations , sa famille ne jouit d'aucune considération , & elle est soumise à toutes les corvées qu'ils imaginent. Quelques-uns sont assez heureux pour trouver des Sauvages doux , avec lesquels ils ne menent pas une vie dure & périlleuse , sur-tout s'ils ont attention d'éviter les parties de boisson , en prenant ce tems pour aller à la chasse.

Souvent lorsque les vainqueurs ont perdu quelques chefs qu'ils considèrent beaucoup , il est presque impossible de les empêcher de sacrifier quelques-uns de leurs prisonniers aux manes des morts. C'est alors que pour satisfaire leurs manes , ils mangent un prisonnier en cérémonie. On doit cependant assurer qu'ils ne goûtent de viande humaine qu'avec répugnance. On a vu plus d'une fois des jeunes gens la vomir ; c'est uniquement

par bravade & pour s'endurcir le cœur, qu'ils se repaissent quelquefois d'une semblable nourriture.

Il est certain que le meilleur parti que les Européens ont à prendre pour combattre les Sauvages, c'est de les rencoigner dans quelque cul de sac & marcher à eux à toutes jambes, la bayonnete au bout du fusil; car une troupe qui s'amuseroit à tirailler, seroit bientôt battue, à cause de la justesse de leurs coups de fusil. Si par malheur on se débände, on est sûr d'être détruit, par leur vivacité à attaquer à coups de hache & de lance (a).

---

(a) *Les reflexions sur la guerre avec les Sauvages, &c.* qu'on lit à la fin de la relation de l'expédition du général Bouquet contre les Indiens de l'Ohio, en 1764, méritent d'être consultées. Les principes de l'auteur ne diffèrent pas de ceux de M. Pouchot; mais ils ont l'avantage d'être plus développés.

Quoique le Sauvage ait peu de connoissances , il s'en trouve cependant qui ont un esprit vif & éclairé , & de la finesse. Il y en a de très - stupides : mais n'en est-il pas de - même parmi nos payfans ? Les Sauvages ont beaucoup de mémoire : lorsqu'on a quelque chose à traiter avec eux , il faut bien prendre garde à leur mentir ; il est toujours prudent de se réserver une porte derriere , pour parer aux événemens contraires , afin de leur faire voir qu'on ne les a point trompés. Ils sont naturellement si tranquilles qu'ils ne peuvent pas concevoir nos promenades , & sont toujours surpris de nous voir élever le ton dans nos disputes ; ils disent alors que nous perdons l'esprit.

Nous avons dit que pour s'attirer leur amitié , plusieurs en effet sont susceptibles d'en prendre une décidée

décidée pour quelqu'un , il faut être généreux. Ce n'est pas néanmoins par la quantité qu'on leur donne, qu'on acquiert cette réputation ; suivant la maniere d'agir, on passe pour libéral ou pour avare : par exemple , en leur donnant de l'eau - de - vie à boire , si vous leur présentez la moitié d'un grand gobelet , c'est être vilain ; vous leur en présenterez un petit , pourvu qu'il soit plein , ils seront contents. Leur offrez - vous du pain ; qu'il soit entier : une moitié beaucoup plus grosse leur feroit dire que vous voulez les faire mourir de faim , & cela seul suffiroit pour indisposer toute une nation contre un commandant. Quand on leur fait des présens , il faut d'abord leur présenter moins qu'on n'a envie de leur donner , parce que s'ils vous font encore quelque demande , vous pouvez la leur accorder ; ce

qui les porte à exalter votre générosité.

L'eau-de-vie est sans contredit de toutes les choses du monde, celle que les Sauvages aiment le plus. Tout dépend de la façon de la leur ménager à propos pour boire ou pour traiter. C'est un moyen de s'attirer toutes ces nations. On en a fait un objet de commerce trop considérable, & on auroit pu en tirer meilleur parti dans les occasions. Quoiqu'ils ne souffrissent pas à présent qu'on les privât de cette liqueur pernicieuse, ils sont néanmoins très-fâchés qu'on les y ait accoutumés, & en regardent l'usage comme la principale cause de leur destruction.

À quelque différence près, soit dans les usages, soit dans le caractère, les Sauvages de ce continent se ressemblent tous. On re-

marque seulement que ceux qui fréquentent les colonies européennes, sont les plus traitables & les plus éclairés. Ils désignent leurs liaisons entr'eux, & leur supériorité, par les termes de parenté, d'oncles, de neveux, de cousins, &c. Les Outaouais & les Abenakis nomment les Iroquois leurs oncles : ceux-ci les traitent de neveux ; ce qui marque la grande ancienneté de cette nation. On en pourroit trouver une autre preuve dans les dénominations de plusieurs endroits, comme *Ohio*, qui signifie une belle rivière, *Theogën*, le confluent de deux rivières, *Schenutar* (a), *Niagara*, & autres noms de lieux dans des parties fort éloignées, lesquels

---

(a) C'est le nom de la ville d'Orange, située sur la rivière d'Hudson, dans la province de New-Yorck.

font tous des mots de la langue iroquoise. Les Sauvages donnent aux Anglois la qualité de freres en leur parlant, & celle de peres aux François, pour montrer que ceux-ci les ont fréquentés les premiers : en conséquence ils croient qu'ils ne doivent laisser manquer de rien à leurs enfans.

Lorsqu'ils veulent désigner chaque nation entiere, ils appellent les Anglois *Saganach* ; les François *Mistigouch* ; & les Sauvages *Michinabé*. Ils distinguent les officiers François par le nom d'*Onontio*, qui veut dire montagne, parce qu'un des premiers qu'ils ayent connus s'appelloit *Mont-Magny* (a) ; ensuite par allusion ils ap-

---

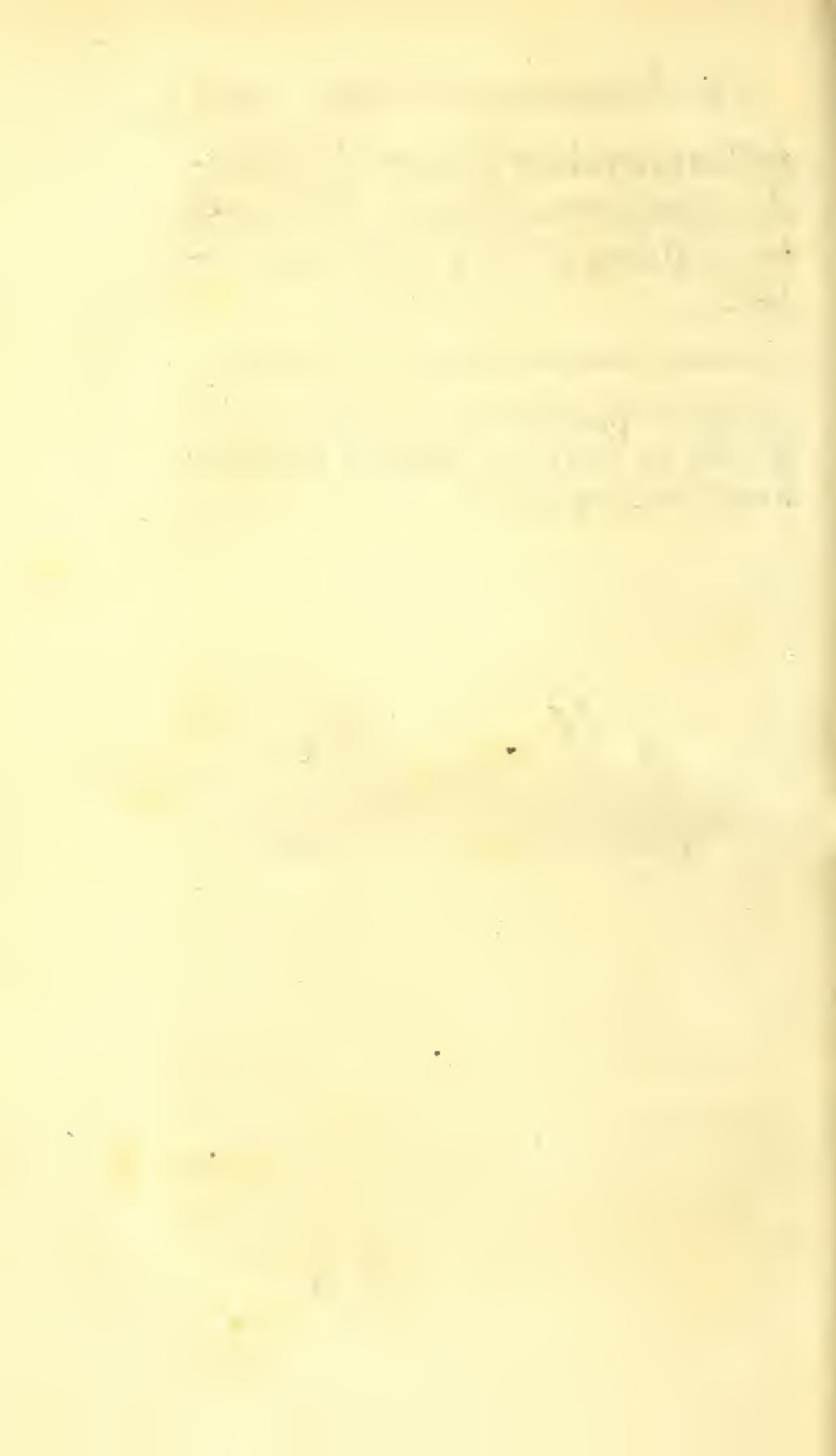
(a) Le chevalier de Mont-Magny succéda en 1636 à Champlain. Ce fut le second gouverneur de la Nouvelle-France, & le premier qui ait eu la

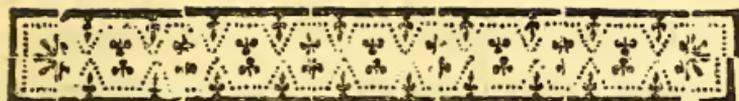
pellent le roi de France la *Grande Montagne*, *Onontio-Goa*; & le roi d'Angleterre, *le grand Collier*.

---

gloire de pacifier les nations sauvages de ce pays, & de faire un traité avec les Iroquois.







# ADDITION

SUR LE NOMBRE DES SAUVAGES

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

**S**i les premiers voyageurs nous eussent donné un état circonstancié de la population des sauvages de ce continent, & que ceux qui les ont suivis eussent pris le même soin, nous pourrions juger de la diminution graduelle qu'elle a éprouvée. Mais ces secours nous manquent, & nous sommes réduits à des notions imparfaites, ou à des rapports vagues. Leur résultat n'en est cependant pas moins affligeant pour l'humanité.

Quand Champlain jeta les premiers fondemens de la colonie françoise du Canada, plusieurs nations considérables dont le nom est aujourd'hui à peine connu, occupoient alors ce pays. La langue des Algonquins, encore usitée dans plusieurs hordes de Sauvages, a conservé seule la mémoire de cette grande nation. Les Hurons n'en forment plus une. Ces fideles & puissans alliés des François, après s'être dispersés, se sont réfugiés dans deux villages fort éloignés l'un de l'autre, le premier près de Québec, & le second à l'extrémité des lacs. Les Outaouais, autrefois très-nombreux, n'occupent plus que trois villages; & les Poutéoutamis deux. On ne trouve aucun vestige des Bersiamiamites, des Papinachois, des Montagnez, des Amikoués, des Attikamégues, &c. Ces derniers étoient environnés de

plusieurs autres peuples qui s'étendoient aux environs du lac St. Jean , & jusqu'aux lacs des Mistassins & de Némiscau. Tous ont été détruits , principalement dans les guerres des Iroquois. Ceux - ci, qui étoient si redoutables & pouvoient mettre sur pied , à la fin du siècle passé , 7500 guerriers, en rassembleroient à peine actuellement quinze cents.

Les nations de l'est ont souffert une diminution encore plus sensible. Autrefois elles ne formoient , pour ainsi dire , qu'un même peuple , connu des François sous la dénomination générale d'Abenakis. Leurs habitations étoient répandues dans cette vaste contrée qui s'étend depuis les rives du fleuve St. Laurent , en suivant la chaîne des Apalaches , jusqu'à l'extrémité méridionale de la Caroline. Quoique séparé en plusieurs

tribus , il parloit le même langage. La portion qui s'étoit établie près des Côtes s'adonnoit uniquement à la pêche , & le reste à la chasse.

A mesure que les colonies angloises se font accrues , ces Sauvages se sont retirés dans l'intérieur des terres. sans céder , comme les Anglois l'ont prétendu , le pays qu'ils étoient forcés d'abandonner , n'ayant jamais eu aucune idée de ce que nous appellons *vendre par contrat* , ou *céder par un traité*. Les différentes hordes de cette nation qui s'étoient fixées dans l'Acadie ou aux environs , étoient distinguées par les noms d'*Abenakis* , d'*Etchemins* , de *Souriquois* , de *Mickmack* , &c. Après la fondation de la Nouvelle Halifax , ils firent la guerre aux Anglois , qui les détruisirent presque tous. A peine en échappa - t - il de quoi former un petit nombre de villages qui

pourroient avoir mille guerriers.

La principale des tribus abenakifes restée au delà des Apalaches , est celle des Loups , que les Anglois appellent *Delawares*. Elle habite les bords de l'Ohio. On lui comptoit dix - huit cents combattans, à la fin de la dernière guerre. Mais ce nombre doit avoir beaucoup diminué aujourd'hui , par les pertes qu'elle essuya en 1763 & en 1764 , lorsqu'elle entreprit de faire soulever tous les Sauvages du continent contre les Anglois.

Les autres nations qui entrèrent alors dans cette conjuration, avoient la plupart leurs habitations sur les grands lacs du Canada , & aux environs des rivières qui s'y jettent. Leur perte n'a pas été moins considérable. A l'exception des Outagumis & des Missifakes , elles sont réduites actuellement à un très-petit nombre d'hommes.

Les Sauvages du nord & du nord - ouest, ayant très - peu de communication avec les Européens, en sont très - peu connus. Nous savons seulement que les Scioux, les Cristinaux & les Affiniboels sont encore assez nombreux. Quoique les Eskimaux & les autres peuples du Labrador aient quelques liaisons de commerce avec les Anglois, nous ignorons cependant quelle peut être leur population. Suivant le rapport de ceux - ci, environ mille personnes, tant hommes que femmes, viennent tous les ans sur 500 canots au fort Nelson ou Yorck, pour la traite de leurs pelleteries.

On fait le nom d'un grand nombre des peuples de la Louisiane ; c'est presque tout ce qui en reste. Ils n'ont cessé, si j'ose le dire, de s'évanouir, depuis que les François se sont établis parmi eux. Dans

l'espace seulement de vingt - cinq ans, leur perte a été immense. Nous pouvons en juger avec quelque certitude , par un excellent mémoire que M. de Bienville , gouverneur de la colonie françoise, avoit fait sur les lieux ( a ).

Il y fait mention de plus de cinquante nations qui , avant l'an 1700 , pouvoient mettre sur pied 54550 hommes. Vingt - cinq ans après ils furent réduits à 24260. Plusieurs peuples qui avoient autrefois 400 , 500 & jusqu'à 600 combattans , n'en eurent plus que 30 , 40 & 50. Depuis cette dernière époque , les plus puissans ont encore souffert de grandes di-

---

( a ) Ce mémoire a pour titre, *le cours du Mississipi , ou les Sauvages de la Louisiane , leur nombre & le commerce qu'on peut faire avec eux , & se trouve imprimé dans le journal de Tre-voux du mois de Mars 1727.*

minutions. Les Chactas , qui avant l'établissement des François avoient 20000 guerriers, & au tems du dénombrement de M. de Bienville 8000 , en fourniroient aujourd'hui à peine 4000. Les Chicachas , les plus redoutables ennemis de la colonie françoise , passoient pour être aussi nombreux que les Chactas ; mais ils ne sauroient actuellement leur être comparés ( *a* ).

De ces détails on doit conclure avec M. de Buffon , que les nations les plus nombreuses de l'Amérique se réduisent à trois ou quatre mille personnes. Il est persuadé avec raison „ qu'on pourroit „ avancer , sans crainte de se tromper , que dans une seule ville , „ comme Paris ( *b* ), il y a plus

---

( *a* ) Un auteur moderne ne donne aux Chicachas que 750 guerriers.

( *b* ) En supposant que cette ville n'est que de six à sept cents mille ames.

7  
29 d'hommes qu'il n'y a de Sauva-  
29 ges dans toute cette partie de  
29 l'Amérique Septentrionale com-  
29 prise entre la mer du nord & la  
29 mer du sud , depuis le golfe du  
29 Mexique jusqu'au nord , quoi-  
29 que cètte étendue de terre soit  
29 beaucoup plus grande que toute  
29 l'Europe" (a).

Cette diminution rapide des na-  
tions sauvages peut être attribuée ,  
1°. à l'usage immodéré de l'eau-de-  
vie; 2°. à la contagion de la petite ve-  
role (b) ; 3°. aux guerres que l'arri-  
vée des Européens a fait naître ;  
4°. à la coutume de remplacer les  
morts par des prisonniers ; ce qui

---

(a) Hist. nat. Tom. V. p. 176. éd.  
in-12.

(b) A cette épidémie on peut join-  
dre la plus terrible de toutes la pes-  
te , qu'un vaisseau du roi apporta en  
1704 à la Mobile, où elle détruisit  
deux nations considérables appellées  
les grands & les petits *Thomes* , &c.

met tous ces peuples dans un état perpétuel de guerre. L'homme y feroit donc né, comme le fameux Hobbes l'a prétendu. Leur conduite ne justifioit-elle pas encore la pensée de cet écrivain, qui définit l'homme un enfant vigoureux qui connoît ses forces? En effet, le Sauvage méfuse des biens, parce qu'il les sent trop. Il cède sans peine aux impulsions de la vengeance, & se réveille au bruit des armes, qu'il prend toujours pour détruire, & jamais pour acquérir ou conserver. Ses goûts sont tyranniques, & ses besoins pressans. Les uns & les autres se sont multipliés depuis la découverte du Nouveau Monde. Pour les satisfaire, il a oublié ses intérêts les plus chers, & est devenu l'instrument de la haine de deux puissances rivales, comme celui de sa propre destruction.

F I N.

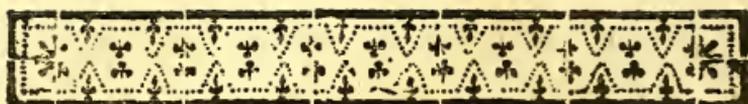
---

---

# A D D I T I O N

*A l'avertissement des observations  
topographiques.*

**D**EPUIS M. de la Verandiere, les contrées qu'il avoit reconnues, ont été visitées par M. Carver. Après avoir hiverné sur les bords du Mississipi, par les 44 degrés de latitude, il a dirigé sa course vers le nord du continent de l'Amérique, & a passé par sa partie la plus élevée, d'où partent les différents fleuves qui l'arrosent, les uns allant à la mer du Nord, les autres vers le couchant du détroit d'Anian. Ce voyageur anglois a séjourné dans le pays des Sakis, des Nadouéffis, &c. & a été sur les bord de la riviere Bourbon, du lac Ouinipigon, &c. Leur existence n'est donc plus un problème. Il seroit a desirer qu'on traduisit en françois la relation que M. Carver a publiée, en 1778, de ses voyages, pendant les années 1766, 1767, 1768. Elle nous donne de nouvelles lumieres, & étend nos connoissances géographiques.



# T A B L E

## DES CHAPITRES

Contenus dans ce III<sup>e</sup>. Volume.

---

<b>O</b> BSERVATIONS TOPOGRAPHIQUES. <i>Avertissement.</i>	pag. 3
<i>Introduction.</i>	7
CHAP. I. <i>De la frontiere par le lac Champlain.</i>	17
CHAP. II . <i>Du fleuve St. Laurent, depuis Mont-Réal jusqu'à Chouegen.</i>	66
CHAP. III. <i>De la communication de la riviere de Chouegen aux possessions angloises.</i>	129
CHAP. IV. <i>De la communication</i>	

TABLE DES CHAPITRES 379

*du lac Ontario aux frontieres  
angloises , par la riviere de Cas-  
conchiagon. 155*

CHAP. V. *De la communication  
de Niagara avec la Belle-Ri-  
viere ou Ohio, en anglois Alli-  
geny, & de l'Ohio en Pensyl-  
vanie & en Virginie. 265*

OBSERVATIONS *Sur les montagnes  
de l'Amérique Septentrionale.  
189*

REMARQUES *Sur le Saut de Nia-  
gara. 203*

DES MOEURS ET DES USAGES *des  
Sauvages de l'Amérique Septen-  
trionale. 227*

ADDITION *sur le nombre des Sau-  
vages de l'Amérique Septentrio-  
nale. 367*

FIN de la Table.

---

## APPROBATION.

**J**'AI lu l'ouvrage intitulé: *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique Septentrionale, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Yverdon le 20 Décembre 1780.

E. BERTRAND,  
Censeur.









Cleaned & Oiled

August 1956

---





